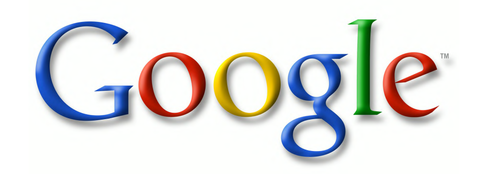




LE
PEUPLE ROUMAIN
D'APRÈS
SES CHANTS NATIONAUX

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE PEUPLE ROUMAIN

D'APRÈS

SES CHANTS NATIONAUX

ESSAI DE LITTÉRATURE ET DE MORALE

PAR

JEAN CRATIUNESCO

DOCTEUR ÈS LETTRES DE LA FACULTÉ DE PARIS

DEUXIEME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE

PEUPLE ROUMAIN

D'APRÈS

SES CHANTS NATIONAUX

ESSAI DE LITTÉRATURE ET DE MORALE

PAR

JEAN CRATIUNESCO

DOCTEUR ÈS LETTRES DE LA FACULTÉ DE PARIS

DEUXIEME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

Duplicate Copy received
from the Martin Collection.

A MONSIEUR DEMETRIU LEOVEANU

REPRÉSENTANT DE LA VILLE DE CRAÏOVA A L'ASSEMBLÉE NATIONALE DE ROUMANIE

ET

A MADAME MARIE DEM. LEOVEANU

Mon cher et vénérable oncle
Ma tante bien-aimée,

Vous avez fait pour moi plus qu'un père pénétré de ses devoirs et la mère la plus tendre n'ont jamais fait pour leur propre fils. Vous n'avez épargné aucun sacrifice pour m'assurer les avantages d'une bonne et libérale éducation. C'est à vous que je dois l'honneur d'avoir été nourri dans l'étude des lettres par les plus illustres maîtres de la première ville du monde civilisé. Ils ont développé les germes que vous aviez déposés dans mon cœur en m'inspirant le

goût du beau, du bien et du vrai. Les encouragements de votre noble générosité ont soutenu mes efforts et m'ont permis de triompher d'obstacles qui paraissaient insurmontables.

Aujourd'hui que vos soins m'ont conduit au terme de cette longue et difficile épreuve, je veux, à l'occasion de mon premier ouvrage, vous remercier publiquement de vos bienfaits. Je sais que ma reconnaissance ne pourra jamais s'élever à la hauteur de mes obligations; mais c'est un devoir et un bonheur pour moi de les proclamer : « Nunquam vobis gratiam referre potero; illud certe non desinam ubique confiteri, me referre non posse[1]. » Vos deux noms seront éternellement gravés dans mon âme. Recevez donc ce fruit de mon travail, faible témoignage de mes sentiments et de ma profonde gratitude. Puisse-t-il ne pas sembler trop indigne des espérances que vous avez mises en moi! Puissé-je n'être pas resté trop au-dessous de votre attente!

Veuillez agréer l'expression de mon tendre respect et de mon affection filiale.

Votre dévoué neveu,

J. CRATIUNESCO.

Paris, 26 octobre 1873.

[1] SÉNÈQUE. *Des bienfaits*, II, 24.

AVANT-PROPOS

Les questions que soulève l'étude des poésies populaires sont nombreuses et intéressantes. Quelle est l'origine de ces poésies? Ont-elles un fonds commun? Et ce fonds est-il le génie propre de l'homme, toujours identique à lui-même malgré d'apparentes diversités, ou un ensemble de traditions et d'idées répandues en Europe par l'influence d'un peuple prépondérant, et développées par chaque nation d'une façon conforme à son caractère? Sont-elles le produit nécessaire d'une génération spontanée ou le résultat fortuit de causes accidentelles? Doit-on y chercher l'ex-

pression naïve de la nature ou des œuvres de l'art défigurées en se propageant parmi des classes ignorantes? Par quelles voies nous sont-elles parvenues? Quelles modifications ont-elles subies? Quelle part convient-il de faire à l'invention primitive et aux remaniements postérieurs? Est-il possible de leur assigner une date et une patrie? Et d'après quelles règles fixera-t-on le lieu et le temps où elles sont nées? Ces difficultés et beaucoup d'autres sont très-propres à exciter le zèle des esprits curieux. Pour les résoudre avec certitude, il serait indispensable de connaître d'abord le recueil complet de ces poésies. Malgré le nombre et l'importance des travaux publiés sur ce sujet, il ne nous semble pas que le moment soit venu de résumer les débats et de conclure. Nous aurions pu imaginer quelque théorie nouvelle, ou simplement amalgamer les idées des savants qui ont examiné ces questions; car il n'est rien de plus habituel, pour se donner un air d'originalité, que d'arranger à sa guise les inventions d'autrui. Nous n'aurions pas désespéré d'y réussir, si nous n'avions eu un autre objet en vue.

Enfant d'un pays longtemps méconnu sur lequel la lumière de la liberté reconquise a rappelé les regards de l'Europe, nous voudrions, pour notre part, faire connaître ses titres à l'attention et à l'estime. Rien ne nous a paru plus propre à ce dessein qu'une étude sur nos chants nationaux.

Les peuples ne sont pas toujours responsables de leurs malheurs, et il y aurait souvent de l'injustice à leur imputer des événements qu'ils n'ont pu ni prévenir ni réparer. Lorsque les catastrophes politiques coïncident avec l'abaissement des caractères et la dépravation morale, c'est une grande excuse pour les hommes qui président aux destinées de l'État, à moins qu'ils n'aient eux-mêmes préparé cette décadence ; mais si le peuple opprimé par la fortune conserve l'amour de la patrie, l'esprit de sacrifice, la confiance en Dieu, les vertus domestiques, il faut le plaindre comme une victime des fautes commises par les puissants et compter sur une prochaine renaissance. Or, quel témoignage plus fidèle des qualités du peuple roumain que ses poésies nationales? Ce sont

comme des mémoires qu'il a composés jour par jour avec une sincérité complète, n'ayant nul souci de la postérité ni même des contemporains. Il y raconte son histoire, depuis les détails de sa vie intime jusqu'aux faits qui font époque dans les annales du monde. Il s'y montre fidèle à la mémoire des ancêtres, reconnaissant envers ses grands hommes, ferme, sans intolérance, dans sa foi religieuse, attaché jusqu'à la mort au sol héréditaire, compatissant pour le malheur, enclin à l'amour et à la galanterie, mais capable des vertus qui sont le lien et l'honneur de la famille. En reconnaissant ces qualités dans la nation roumaine, on comprendra mieux qu'elle ait pu répondre au premier appel de la liberté : on l'avait crue morte ; elle sommeillait.

Peut-être aussi cessera-t-on alors d'envisager son existence comme un expédient politique pour y voir un acte de réparation imposé à la conscience de l'Europe, et dont la justice réclame le maintien et le développement.

Cette persistance de l'esprit antique est d'autant plus remarquable que tout dans le pays porte le caractère de l'instabilité. « J'ai parcouru

les villes et les hameaux, dit M. Berindeiu[1], et je n'ai vu que la trace des scènes de désolation qui ont ensanglanté ces lieux. Le désordre et la misère m'ont rappelé l'époque des migrations. Aucun édifice; partout des ruines, des murs élevés en hâte, disséminés sans ordre, sans une idée qui ait présidé à leur fondation, sans lien avec le passé. Le fil de la tradition est rompu. » Pour le renouer, il suffit de remonter au delà du règne perfide et corrupteur des Phanariotes, qui seuls avaient commencé de porter une atteinte sensible au caractère roumain. Même à la fin de leur longue domination, toute flamme n'était pas éteinte dans les âmes; les échos du Danube répétèrent les cris de liberté partis des rives de la Seine; l'amour de la patrie réunit autour de Vladimirescu d'intrépides soldats, et quand, après une révolution pacifique, les boyards essayèrent de contester les droits de la nation, il se trouva des paysans pour leur dire : « Ne croyez pas qu'avec nous l'Etat manque jamais de forces : nous sommes là pour lui en donner; nous ne le

[1] *Revista Romana.*

laisserons pas rougir devant les nations étrangères. »

Ils savaient, ces braves gens, qu'un peuple ne meurt pas, quand il nourrit de tels sentiments, et la foi leur révélait les vrais moyens de relever la patrie. Longtemps nous avons attendu notre salut du bon vouloir des puissances voisines; nous savons maintenant quel genre d'intérêt elles nous portent. Aucun Roumain n'oublie la dette de reconnaissance que son pays a contractée envers la France et l'Angleterre; ces généreuses nations nous soutiendraient sans doute encore dans un péril que nous n'aurions pas provoqué; mais, si nous voulons nous acquitter et mériter leur appui, habituons-nous à ne compter que sur nous-mêmes. Pour cela, il faut nous pénétrer, comme dit Démosthène[1], de la vertu des ancêtres et rallumer le feu sacré du patriotisme, non pour inquiéter la paix de l'Europe par notre turbulence et une ambition disproportionnée, mais pour nous préparer aux faveurs comme aux rigueurs de la fortune.

[1] Discours pour la couronne. Décret.

Nous nous sommes donc proposé de mettre en lumière le portrait que le peuple roumain a tracé de lui-même dans ses chants nationaux, afin qu'il apprenne à s'estimer à son juste prix. Nous disons « chants nationaux » et non « populaires », parce que, dans l'usage actuel, le mot « populaire » emporte une idée de platitude et de vulgarité. Cette qualification convient parfaitement à certains recueils qui ne contiennent guère que des ponts-neufs habillés en patois ; mais il s'applique mal à nos poésies. Plusieurs, à la vérité, roulent sur des sujets communs ou frivoles, mais relevés par l'élégance de la forme ou par la délicatesse du tour, et d'autres, en grand nombre, ne sont rien moins que des matériaux tout prêts pour l'épopée. Quelques-unes seulement de ces compositions ont été traduites en français, et, malheureusement pour nous, cette traduction est peu répandue, malgré son mérite et l'attrait d'une excellente préface due à la plume de M. Ubicini. L'élégante imitation en vers français que M. Roques a donnée de plusieurs ballades, quoique fort goûtée dans notre monde littéraire, n'a point suffi pour les populariser à

l'étranger. Un lecteur indifférent, qui ne jette les yeux sur un tel livre que pour se distraire, distingue mal la valeur de ces œuvres dont la monotonie l'assoupit. Il est bon que la critique tienne son attention en éveil. Aussi avons-nous fait beaucoup de citations, persuadé que les textes groupés dans un ordre systématique, justifieraient nos remarques et suppléeraient à leur insuffisance.

Avant d'exposer d'après ces documents les sentiments que le peuple roumain a toujours professés pour son pays, sa religion, ses héros, et d'assigner au recueil de ces pièces la place qui lui appartient dans notre littérature, nous avons cru nécessaire de raconter brièvement l'histoire peu connue de ce peuple. Cette précaution serait injurieuse pour les juges éminents à qui nous soumettons ce travail; mais s'il doit trouver d'autres lecteurs, peut-être paraîtra-t-elle moins inutile. Nous prions les uns et les autres de nous pardonner ce que cette étude a d'imparfait. Loin des sources nationales, et pressé de donner à notre pays, avant de le revoir, un gage de notre activité, nous n'avons pu ni compléter nos infor-

mations, ni mettre à profit les entretiens des hommes savants dont les connaissances spéciales nous eussent été d'un grand secours. L'accueil que nous avons reçu de Son Excellence M. le chevalier Nigra, si versé dans ces matières, y aurait suppléé, si nous n'avions craint d'abuser de son obligeance. Nous avons le désir de revoir et de corriger cet essai et de le rendre, s'il est possible, quand l'âge et l'étude auront mûri notre expérience, moins indigne de figurer à côté de nos poésies nationales, auxquelles nous voudrions qu'il pût servir de commentaire. En attendant, nous l'offrons tel que nous l'avons pu faire à nos chers et vénérés professeurs de la Faculté des Lettres de Paris, et nous réclamons toute leur indulgence pour les premiers efforts d'un jeune homme et d'un étranger.

Avant de terminer cette courte introduction, on nous permettra d'exprimer toute notre reconnaissance aux personnes qui, directement ou indirectement, nous ont été de quelque secours dans ce travail. Nous ne pouvons ici les nommer toutes ; mais nous tenons à remercier particulièrement M. G. Marzesco, ancien ministre de l'Ins-

truction publique, jurisconsulte éminent, et l'une des gloires de notre tribune parlementaire; M. V. Alessandri, ancien ministre des Affaires étrangères, dont le nom est désormais lié à la gloire de nos poésies; M. Missaïl, publiciste de premier mérite, ancien directeur général du ministère de la Justice; Madame Alexandrine Floresco, cette héritière des anciennes vertus roumaines, qui a mis à notre disposition une riche bibliothèque de documents nationaux; M. Ubicini, éminent publiciste français, qui a bien voulu s'intéresser à notre travail, comme à tout ce qui concerne la chose roumaine. Qu'ils veuillent bien recevoir ici l'hommage de notre profonde gratitude.

INDICATION

DE QUELQUES-UNS DES OUVRAGES CONSULTÉS OU CITÉS

Poesii populare alle Românilorŭ adunate de B. Alexandri.

Les doïnas, poésies traduites par J. Voinesco.

Les brises d'Orient, par M. Bolintiniano. Paris, 1866.

Revista Romana pentru Littere, sciinntie și Arte, volumulŭ I, 1861; volumulŭ II, 1862; III, 1863. București.

Istoria pentru inceputu-lu Românilorŭ, de Petru Maior.

Romania litterariă, foiă periodică sub directiunea D-lui B. Alexandri. 1855, Jassi.

Chronica Românilorŭ, de Georgii Șincai. Jassi, 1853.

Letopisițiele țerrei Moldovei, publicate de Michail Cogalniceanu Jassi, 1845.

Currier de ambe sexe. A doua editiune. Bucuresci, 1862.

Dacia litteraria sub redactiunea lui Michail Cogalniceanu. Editiunea a doua. Jassi, 1859.

Convorbiri litterarie. Redactor : Jcaob Negruzzi. Jassi.

Poesia Română, cercetare critica, de Titu Maioresco. Jassi, 1867.

Atheneulŭ Românŭ. Revista periodica. Bucuresci, 1868.

Trajanu. Columna lui Trajanŭ, 1869–1870.

Istoria critica a Românilorŭ, de B.-P. Hasdeu. Bucuresci, 1873.

Istoria tolerantei religióse in România. Hasdeu, 1868.

Rèsvan-Vodă, dramà istorică, de Hasdeu, 1867.

Joanù Vodă cellŭ cumplitŭ, par le même.

Magasinŭ istoricŭ pentru Dacia, sub redactiunea lui A. Treb. Laurianu si Nicol. Balcesco. Bucuresci, 1846.

La Romanie, par J. A. Vaillant. Paris, 1845.

Histoire des principautés danubiennes, par M. E. Regnault. Paris, 1855.

Histoire des provinces roumaines, par M. Ubicini, dans *l'Univers pittoresque*. Didot.

Histoire de la Valachie, par Cogalniceanu. Berlin, 1837.

Chants populaires de la Grèce moderne, par M. Fauriel et M. de Marcellus.

Recueil de chants historiques, par Leroux de Lincy.

Poésies populaires serbes, par A. Dozon. Paris, 1859.

La bataille de Kossovo, rhapsodie serbe par A. d'Avril. Paris, 1868.

La Serbie, par M. Saint-René Taillandier. Paris, Didier.

Bohême et Hongrie, par le même.

Le Monde slave, par L. Léger. Paris, Didier.

Ballades et chants populaires de l'Allemagne, traduits par Sébastien Albin. Paris, 1841.

Barzaz-Breiz, chants populaires de la Bretagne, Paris, 1867.

Canzoni populari del Piemonte, racc. dal cavaliere Nigra. Revista contemporanea e sei fasciculi.

Chants populaires de la Provence, recueillis par Damase-Arbaud. 1862.

Chants populaires du pays messin, par M. le comte de Puymaigre.

Histoire des livres populaires, par Ch. Nisard. Paris, Dentu, 1864.

Observaciones sobre la poesia popular, romancerillo catalan, par D. Manuel Mila y Fontanals. Barcelona, 1853.

Ballades,. légendes et chants populaires de l'Angleterre et de l'Écosse, par Walter-Scott, etc. Paris, 1825.

Romancero général de l'Espagne, par Damas-Hinard. Paris.

Chants populaires de l'Italie, texte et traduction par J. Casselli. 1865, Paris.

Dictionariulu limbei Romăne, elaboratu de Laurian si Massimu. Bucuresci, 1871.

LE

PEUPLE ROUMAIN

D'APRÈS

SES CHANTS NATIONAUX

CHAPITRE PREMIER

APERÇU HISTORIQUE

On l'a dit avec raison : chaque peuple, comme chaque homme, a reçu de Dieu la mission de concourir, selon sa nature et son génie, au progrès général de l'humanité et à l'accomplissement des lois divines. Surtout une nation qui réclame, comme la nôtre, une place au soleil et la liberté, au nom de ses droits historiques, doit prouver les services qu'elle a rendus ou qu'elle peut rendre au monde : la reconnaissance et l'intérêt sont d'utiles auxiliaires de la justice.

Le rôle de la nation roumaine, dans tout le cours de son existence, fut de défendre l'Europe contre la barbarie. Son histoire, comme celle de tous les peuples modernes, se divise en histoire ancienne, histoire du moyen âge et histoire moderne. La première période commence avec les temps historiques de la Dacie et s'étend jusqu'à la fondation des deux principautés de Valachie (1290) et de Moldavie (1350). Sans remonter jusqu'aux origines fort obscures des Daces, nous pouvons distinguer dans cette période deux époques principales : la domination romaine et les invasions barbares.

La province de Dacie, telle que Trajan l'avait constituée, devait leur opposer un solide rempart. Le bel esprit de Pline[1] pouvait bien ne voir dans cette conquête qu'un sujet de gloire et de poésie, et même plaisanter doctement sur la difficulté de tourner en grec ces noms étrangers : le sens politique de Trajan la considérait non comme une œuvre de vanité, mais comme un effort nécessaire à la sûreté de l'empire romain. La frontière du Rhin semblait garantie par le fleuve, par la zone dévastée qui longeait la rive droite et par les postes de guerre élevés de distance en distance. Le haut Danube était couvert par les monts de Bohême et les Carpathes; mais en

[1] Livre VIII, lettre 4.

s'approchant du Dniester cette chaîne s'infléchit et rebrousse chemin brusquement vers le Danube, laissant entre ses dernières pentes et la mer Noire une large trouée mal défendue par un cours d'eau souvent gelé pendant l'hiver.

La poésie latine est pleine de la terreur que les peuples de ces régions inspiraient à Rome. Horace[1] s'informe de leurs démarches; Virgile[2] félicite son colon de Tarente d'échapper au bruit de leurs pas; Ovide[3] a vu leurs lourds chariots franchir le fleuve sur la glace, et l'effroi de ce spectacle s'est transmis jusqu'à Rutilius Namatianus[4]. Il fallait reculer la frontière si l'on voulait prévenir le danger. Trajan se porta à cette tâche avec une ardeur extraordinaire. En deux campagnes il se rendit maître de tout le pays situé sur la rive gauche du Danube, entre la Theiss et la mer Noire. Maîtresses des défilés, solidement établies sur le plateau de la Transylvanie, les légions romaines surveillaient efficacement, du haut de cette position, l'une des plus fortes de l'Europe, les mouvements des peuples auxquels un solide retranchement fermait le cours inférieur du Danube.

Ce fut moins par vanité que par conscience du

[1] *Satires*, livre II, 6, vers 53.
[2] *Géorgiques*, II, 496.
[3] *Tristes*, livre III, élégie 10.
[4] *De reditu*, I, 485

service rendu à la civilisation, que Trajan fit élever cette colonne, le premier et le plus authentique monument de notre histoire. En même temps, il organisait sa conquête, déclarée province romaine. Dès le début de sa seconde expédition, il avait relié les deux rives du fleuve par un pont dont les restes subsistent encore; une voie romaine traversa toute la contrée, depuis les Portes de Fer jusqu'au Dniester. L'ancienne capitale fut rebâtie et prit le nom d'Ulpia-Trajana; beaucoup d'autres villes furent fondées, et pour peupler ces campagnes désolées par la guerre, l'empereur y appela, dit Eutrope, « de tout le monde romain une multitude infinie de colons[1]. »

Faut-il prendre à la lettre la phrase que Julien prête à Trajan : « J'ai entièrement détruit et anéanti la nation des Gètes? » Croirons-nous avec quelques historiens que la destruction de cette race fut entière et sans exception? Défions-nous de ces grands exterminateurs qui ne trouvent point satisfaction aux massacres ordinaires et ne consentent pas sans regret à laisser vivre un des vaincus pour répandre la nouvelle du désastre. Il est plus vraisemblable que les Daces, poursuivis dans leurs retraites, se résignèrent et se fondirent avec les vainqueurs. On

[1] *Eutrope*, livre VIII, in *Adriano*.

croit reconnaître leurs descendants les plus directs dans les pâtres de nos montagnes que l'on appelle les Mokans; mais on peut présumer qu'ils ont aussi des arrière-neveux dans la plaine. L'œuvre de Trajan était bien faite; il n'avait rien épargné pour la consolider, même le sang des vaincus; mais pour établir la légitimité de notre origine, il n'est pas juste d'imputer à la mémoire d'un grand homme la destruction systématique d'un peuple entier.

Quoi qu'il en soit, le texte d'Eutrope est formel : il ne s'agit pas de marais incultes ou de montagnes stériles que l'on distribue à des vétérans épuisés par l'âge et le service militaire[1]; ce ne sont pas non plus quelques milliers de misérables empruntés à la populace d'une grande ville pour la soulager et créer dans le pays conquis un centre d'influence; c'est une population tout entière transplantée dans les champs de la Dacie pour les cultiver; c'est un rempart vivant que Trajan a voulu établir aux limites de l'empire, rempart qu'à la différence des murs de terre, de bois ou de pierre, le temps devait affermir et fortifier.

Ces colons tirés de tout le monde romain parlaient probablement divers idiomes; mais le latin dominait. Ce n'était point la langue élégante et polie

[1] *Tacite*, Ann. I, 17.

des écrivains ou des rhéteurs, mais le jargon des camps et de la place publique, comprenant tous les dialectes et tous les patois de l'Italie. A la suite vinrent la justice, l'administration et la religion, qui continuèrent d'employer la langue littéraire, de sorte que cette province offrit bientôt, comme toutes les autres, l'image de la mère-patrie. Transplanté sur un sol étranger, le latin y suivit les lois de son développement, ainsi qu'en Espagne et en Gaule. Sous l'action du temps, des hommes et du pays, la langue romaine, altérée par l'application de ses principes naturels, devint la langue roumaine; à peine son vocabulaire s'est-il grossi de quelques termes empruntés aux vaincus ou aux barbares envahisseurs; elle est fille de Rome au même titre que l'italien, l'espagnol, le provençal ou le français.

Pendant un siècle entier, le nombre des habitants alla toujours croissant; les anciennes villes s'agrandirent, on en fonda de nouvelles. L'entrée même des barbares qui, sous le règne d'Antonin, vinrent réclamer l'hospitalité, ne troubla ni le repos ni la prospérité de la province; mais les flots qui depuis si longtemps battaient les frontières, les forcèrent enfin. Désespérant de conserver la Dacie trajane, Aurélien en retira l'armée et l'administration, et se replia derrière le Danube. La Dacie resta aux mains des Visigoths, remplacés au siècle suivant par les

Huns, et plus tard par les Gépides et par les Avares.

Que devinrent les habitants? Un écrivain français très-instruit de notre histoire, M. Vaillant, nous semble avoir fort bien marqué dans quelles conditions s'opéra cette retraite et à quelle signification il convient de réduire le texte de Vopiscus[1]. Avant de résumer sa discussion, nous ferons remarquer que peut-être on supprimerait la difficulté, en conservant au mot « *provinciales* » le sens précis que lui attribue le Digeste[2] : « *Provinciales* eos accipere debemus qui in provincia domicilium habent, non eos qui ex provincia oriundi sunt. » D'après cette définition, les magistrats, les trafiquants romains, tous les gens accidentellement domiciliés dans la province pour leurs fonctions, leur intérêt, leur commodité ou leur plaisir, auraient suivi le mouvement de l'armée; mais les cultivateurs, les petits artisans, toute cette vaillante et modeste postérité des anciens habitants et des premiers colons, seraient restés sur le sol occupé par leurs pères. C'est bien ainsi que les choses ont dû se passer. « Tous les jours, dit M. Vaillant[3], un État ne perd-il pas une de ses pro-

[1] Provinciam trans Danubium Daciam, a Trajano constitutam, sublato exercitu et provincialibus, reliquit..., abductosque ex ea populos in Mœsiam collocavit, appellavit que suam Daciam. (*Flav. Vopiscus Aurel.* 39.)

[2] *Ulpien*, l. XVI, 190.

[3] *La Romanie*. Préliminaires, p. 42 et suiv.

vinces, sans que les habitants consentent à abandonner de gaieté de cœur les établissements qu'ils ont fondés? La France a perdu le Canada, la Louisiane; mais la majeure partie de nos colons y sont encore. » Et s'il nous est permis de confirmer cette réflexion par des faits plus récents qui ont laissé aux Roumains une impression aussi douloureuse qu'aux Français eux-mêmes, malgré l'attachement profond qu'ils conservent pour la mère-patrie, combien d'Alsaciens et de Lorrains ont été retenus sur le sol natal par la nécessité, l'habitude, peut-être par l'espoir d'un prochain retour de la fortune! « Quand la masse du peuple n'a fui ni d'Espagne ni des Gaules, comment admettre, continue M. Vaillant, qu'un peuple entier de Romains, trois millions d'âmes peut-être, aient consenti à s'expatrier?... D'ailleurs les Huns, les Avares et tous les Scythes n'étaient que des conquérants qui ne cultivaient point la terre. Il leur fallait donc des laboureurs et des pâtres, et ils durent s'estimer heureux d'en trouver dans les colons. Ainsi les colons restèrent dans leur intérêt, et il était de l'intérêt des barbares de les conserver; ainsi ils purent vivre ensemble sans se mêler, tels qu'aujourd'hui les chrétiens et les Turcs. » Les uns continuèrent de labourer la terre; les autres se retirèrent aux montagnes et s'occupèrent de l'élevage du bétail, et

quand le départ des Avares pour la Pannonie eut laissé le territoire libre, ils se retrouvèrent fidèles à leur patrie et à leurs ancêtres. Ils avaient même enseigné aux barbares les premières notions de l'agriculture et des arts utiles, en un mot, les éléments de la civilisation et adouci, leur férocité.

Vers l'an 868, les Bulgares reçoivent la foi chrétienne par l'intermédiaire des Roumains de la Dacie aurélienne (ancienne Mœsie). Les deux peuples unis fondent ensemble un État puissant sous des princes de nationalité roumaine. Ce royaume, affaibli par des troubles civils, est subjugué par Basile II, empereur d'Orient, et reste sous la puissance des Grecs jusqu'au douzième siècle. Il revit avec plus de splendeur, grâce aux talents et à l'énergie des deux frères Pierre et Jean Assan (1187), et après une existence glorieuse de deux siècles, il succombe en 1392 sous les coups des Turcs.

Quant aux Roumains de l'ancienne Dacie, aussitôt qu'ils purent respirer, et sortir de leurs retraites, ils se rapprochèrent et fondèrent divers petits États qui, par un mouvement de concentration, se groupèrent dans le treizième siècle et le quatorzième en deux principautés indépendantes, la Valachie et la Moldavie.

Avec la fondation des Principautés commence pour nous l'histoire du moyen âge; elle se continue

jusqu'à leur complète décadence sous les princes Phanariotes (1290-1716). Dans la première période qui comprend tout le quatorzième siècle (1290-1418), les deux jeunes États soutiennent des luttes continuelles contre les Hongrois et les Polonais qui menacent leur nationalité. Ces guerres sont comme une école où ils se préparent à des combats plus terribles contre une nation plus puissante encore et plus barbare, les Turcs, qui vers 1360 pénètrent en Europe. La Serbie, la Bulgarie, l'Albanie, la Macédoine, l'Illyrie subissent leur domination. La ville de Constantin, la nouvelle Rome, devient la capitale des Sultans, et le croissant a remplacé la croix sur le dôme de Sainte-Sophie. Pendant que l'islamisme triomphe, que la Grèce classique devient la proie des Osmanlis et que les hordes turques pénètrent au cœur de la Hongrie, les Roumains, fidèles à leur mission, résistent et couvrent la chrétienté comme d'un mur d'airain. Souvent vaincus, ils ne désespèrent jamais, et durant trois siècles (1366-1688) ils versent leur sang à flots et se sacrifient comme des martyrs pour le salut de la civilisation. En 1392, le royaume roumano-bulgare avait succombé aux armes des Turcs; Mircea l'Ancien, l'un de nos plus grands princes, entreprend de le relever et de l'agrandir en réunissant sous son sceptre les Roumains de la Bulgarie et

de la Moldavie à ceux de la Valachie. Vainqueur de Bajazet à Rovine, il le poursuit jusqu'à Andrinople et assure l'indépendance du pays. Mais ayant connu par son triomphe même la force des Turcs, n'attendant point de secours des Hongrois toujours hostiles, il se décide à traiter avec le plus puissant pour le salut du pays, de ses droits, de sa religion. Par le traité de Nicopolis (1393), qu'il appelle un acte de sa clémence, Bajazet consent « que la principauté soumise à sa force invincible continue de se gouverner par ses propres lois, laisse au duc du pays le droit de paix et de guerre, et celui de vie et de mort, exempte les Valaques de toute capitation à son profit, respecte le principe électif et n'exige du souverain qu'un modique tribut. » En Moldavie, Alexandre le Bon, qui régnait dans le même temps, se défendit vaillamment contre les Polonais et leur enleva la Pocutie, qui pendant près d'un siècle resta incorporée à la Moldavie.

Ces deux princes Mircea et Alexandre forment à eux seuls une époque. Quoique distraits par des guerres fréquentes, ils complètent les institutions du pays et donnent à la société roumaine une organisation qu'il est à propos de connaître si l'on veut comprendre la suite de son histoire.

Au-dessous du prince, héréditaire en Moldavie, électif en Valachie, étaient les Boyards, fonction-

jusqu'à leur complète décadence sous les princes Phanariotes (1290-1716). Dans la première période qui comprend tout le quatorzième siècle (1290-1418), les deux jeunes États soutiennent des luttes continuelles contre les Hongrois et les Polonais qui menacent leur nationalité. Ces guerres sont comme une école où ils se préparent à des combats plus terribles contre une nation plus puissante encore et plus barbare, les Turcs, qui vers 1360 pénètrent en Europe. La Serbie, la Bulgarie, l'Albanie, la Macédoine, l'Illyrie subissent leur domination. La ville de Constantin, la nouvelle Rome, devient la capitale des Sultans, et le croissant a remplacé la croix sur le dôme de Sainte-Sophie. Pendant que l'islamisme triomphe, que la Grèce classique devient la proie des Osmanlis et que les hordes turques pénètrent au cœur de la Hongrie, les Roumains, fidèles à leur mission, résistent et couvrent la chrétienté comme d'un mur d'airain. Souvent vaincus, ils ne désespèrent jamais, et durant trois siècles (1366-1688) ils versent leur sang à flots et se sacrifient comme des martyrs pour le salut de la civilisation. En 1392, le royaume roumano-bulgare avait succombé aux armes des Turcs; Mircea l'Ancien, l'un de nos plus grands princes, entreprend de le relever et de l'agrandir en réunissant sous son sceptre les Roumains de la Bulgarie et

de la Moldavie à ceux de la Valachie. Vainqueur de Bajazet à Rovine, il le poursuit jusqu'à Andrinople et assure l'indépendance du pays. Mais ayant connu par son triomphe même la force des Turcs, n'attendant point de secours des Hongrois toujours hostiles, il se décide à traiter avec le plus puissant pour le salut du pays, de ses droits, de sa religion. Par le traité de Nicopolis (1393), qu'il appelle un acte de sa clémence, Bajazet consent « que la principauté soumise à sa force invincible continue de se gouverner par ses propres lois, laisse au duc du pays le droit de paix et de guerre, et celui de vie et de mort, exempte les Valaques de toute capitation à son profit, respecte le principe électif et n'exige du souverain qu'un modique tribut. » En Moldavie, Alexandre le Bon, qui régnait dans le même temps, se défendit vaillamment contre les Polonais et leur enleva la Pocutie, qui pendant près d'un siècle resta incorporée à la Moldavie.

Ces deux princes Mircea et Alexandre forment à eux seuls une époque. Quoique distraits par des guerres fréquentes, ils complètent les institutions du pays et donnent à la société roumaine une organisation qu'il est à propos de connaître si l'on veut comprendre la suite de son histoire.

Au-dessous du prince, héréditaire en Moldavie, électif en Valachie, étaient les Boyards, fonction-

jusqu'à leur complète décadence sous les princes Phanariotes (1290-1716). Dans la première période qui comprend tout le quatorzième siècle (1290-1418), les deux jeunes États soutiennent des luttes continuelles contre les Hongrois et les Polonais qui menacent leur nationalité. Ces guerres sont comme une école où ils se préparent à des combats plus terribles contre une nation plus puissante encore et plus barbare, les Turcs, qui vers 1360 pénètrent en Europe. La Serbie, la Bulgarie, l'Albanie, la Macédoine, l'Illyrie subissent leur domination. La ville de Constantin, la nouvelle Rome, devient la capitale des Sultans, et le croissant a remplacé la croix sur le dôme de Sainte-Sophie. Pendant que l'islamisme triomphe, que la Grèce classique devient la proie des Osmanlis et que les hordes turques pénètrent au cœur de la Hongrie, les Roumains, fidèles à leur mission, résistent et couvrent la chrétienté comme d'un mur d'airain. Souvent vaincus, ils ne désespèrent jamais, et durant trois siècles (1366-1688) ils versent leur sang à flots et se sacrifient comme des martyrs pour le salut de la civilisation. En 1392, le royaume roumano-bulgare avait succombé aux armes des Turcs; Mircea l'Ancien, l'un de nos plus grands princes, entreprend de le relever et de l'agrandir en réunissant sous son sceptre les Roumains de la Bulgarie et

de la Moldavie à ceux de la Valachie. Vainqueur de Bajazet à Rovine, il le poursuit jusqu'à Andrinople et assure l'indépendance du pays. Mais ayant connu par son triomphe même la force des Turcs, n'attendant point de secours des Hongrois toujours hostiles, il se décide à traiter avec le plus puissant pour le salut du pays, de ses droits, de sa religion. Par le traité de Nicopolis (1393), qu'il appelle un acte de sa clémence, Bajazet consent « que la principauté soumise à sa force invincible continue de se gouverner par ses propres lois, laisse au duc du pays le droit de paix et de guerre, et celui de vie et de mort, exempte les Valaques de toute capitation à son profit, respecte le principe électif et n'exige du souverain qu'un modique tribut. » En Moldavie, Alexandre le Bon, qui régnait dans le même temps, se défendit vaillamment contre les Polonais et leur enleva la Pocutie, qui pendant près d'un siècle resta incorporée à la Moldavie.

Ces deux princes Mircea et Alexandre forment à eux seuls une époque. Quoique distraits par des guerres fréquentes, ils complètent les institutions du pays et donnent à la société roumaine une organisation qu'il est à propos de connaître si l'on veut comprendre la suite de son histoire.

Au-dessous du prince, héréditaire en Moldavie, électif en Valachie, étaient les Boyards, fonction-

jusqu'à leur complète décadence sous les princes Phanariotes (1290-1716). Dans la première période qui comprend tout le quatorzième siècle (1290-1418), les deux jeunes États soutiennent des luttes continuelles contre les Hongrois et les Polonais qui menacent leur nationalité. Ces guerres sont comme une école où ils se préparent à des combats plus terribles contre une nation plus puissante encore et plus barbare, les Turcs, qui vers 1360 pénètrent en Europe. La Serbie, la Bulgarie, l'Albanie, la Macédoine, l'Illyrie subissent leur domination. La ville de Constantin, la nouvelle Rome, devient la capitale des Sultans, et le croissant a remplacé la croix sur le dôme de Sainte-Sophie. Pendant que l'islamisme triomphe, que la Grèce classique devient la proie des Osmanlis et que les hordes turques pénètrent au cœur de la Hongrie, les Roumains, fidèles à leur mission, résistent et couvrent la chrétienté comme d'un mur d'airain. Souvent vaincus, ils ne désespèrent jamais, et durant trois siècles (1366-1688) ils versent leur sang à flots et se sacrifient comme des martyrs pour le salut de la civilisation. En 1392, le royaume roumano-bulgare avait succombé aux armes des Turcs; Mircea l'Ancien, l'un de nos plus grands princes, entreprend de le relever et de l'agrandir en réunissant sous son sceptre les Roumains de la Bulgarie et

de la Moldavie à ceux de la Valachie. Vainqueur de Bajazet à Rovine, il le poursuit jusqu'à Andrinople et assure l'indépendance du pays. Mais ayant connu par son triomphe même la force des Turcs, n'attendant point de secours des Hongrois toujours hostiles, il se décide à traiter avec le plus puissant pour le salut du pays, de ses droits, de sa religion. Par le traité de Nicopolis (1393), qu'il appelle un acte de sa clémence, Bajazet consent « que la principauté soumise à sa force invincible continue de se gouverner par ses propres lois, laisse au duc du pays le droit de paix et de guerre, et celui de vie et de mort, exempte les Valaques de toute capitation à son profit, respecte le principe électif et n'exige du souverain qu'un modique tribut. » En Moldavie, Alexandre le Bon, qui régnait dans le même temps, se défendit vaillamment contre les Polonais et leur enleva la Pocutie, qui pendant près d'un siècle resta incorporée à la Moldavie.

Ces deux princes Mircea et Alexandre forment à eux seuls une époque. Quoique distraits par des guerres fréquentes, ils complètent les institutions du pays et donnent à la société roumaine une organisation qu'il est à propos de connaître si l'on veut comprendre la suite de son histoire.

Au-dessous du prince, héréditaire en Moldavie, électif en Valachie, étaient les Boyards, fonction-

naires de l'État, officiers de l'armée. Ils ne formaient pas une caste, comme en Europe. Ce n'étaient pas des conquérants que la force ou la naissance élevaient au-dessus des vaincus. Ils n'avaient aucun droit exclusif de propriété ni même celui de transmettre par voie d'hérédité leurs titres, leurs fonctions, leurs priviléges. Ces principes qui seuls constituent une caste nobiliaire n'ont jamais été reconnus dans notre pays. Tout Roumain a toujours eu le droit de posséder la terre et d'occuper des fonctions publiques; les titres étaient viagers et ne désignaient que les fonctions. Les boyards, comme tous les habitants des villes, se nommaient « *jupani,* » c'est-à-dire « citoyens. » Les villes, constituées d'après le principe communal, étaient administrées par une magistrature élue chaque année et composée de un *judec* et de douze *purgari*. Les départements étaient administrés par un « *capitan* » qui réunissait dans ses mains la puissance administrative, judiciaire et militaire. Aucun paysan n'était attaché à la glèbe, ni serf de l'État ou des seigneurs; tous jouissaient des mêmes droits civils que les citadins; aussi comprenaient-ils leur dignité et se faisaient-ils de la guerre un devoir et presque un plaisir quand il s'agissait de combattre les infidèles. Mircea n'eut point de peine à leur faire accepter l'organisation de l'armée, de la milice et même du landsturm, qui

en faisant de chaque citoyen un soldat, explique seul les succès remportés par ce petit peuple contre de si nombreux et si redoutables ennemis.

Par malheur, cette république guerrière mettait en présence des éléments qui ne devaient pas tarder à se combattre. Les boyards, secondés par le clergé, poursuivirent toujours un double but : confisquer à leur profit les droits de la nation et la réduire au servage en absorbant dans leurs vastes domaines la petite propriété. Aveuglés par leur ambition, ils annulèrent l'autorité du prince, écrasèrent le peuple et finirent par tomber eux-mêmes sous le joug d'une bourgeoisie étrangère, les Phanariotes.

La discorde éclata aussitôt après la mort de Mircea, qui laissait plusieurs fils de différentes femmes. Les Turcs et les Hongrois profitèrent de l'occasion pour se mêler aux affaires de la nation en soutenant l'un ou l'autre parti ; mais la puissance des princes, appuyée sur l'élément démocratique, triompha de cette coalition entre les ennemis du dedans et ceux du dehors. Vladu Dracu battit les Ottomans et écrasa l'aristocratie. Tepesu, avec une sévérité tyrannique, anéantit les factions et repoussa les hordes de Mahomed II. Forcé plus tard de traiter avec les Ottomans, il renouvela en 1460 les stipulations de 1393, avec une légère augmentation du

tribut. Ce traité est encore aujourd'hui la base de nos relations avec la Porte.

La lutte intérieure continua, avec des chances diverses, jusqu'à Radu le Grand (1493-1508), qui essaya sans succès une politique de conciliation. Pour balancer la puissance des boyards, il augmenta les priviléges du clergé; mais en lui donnant des intérêts conformes à ceux de l'aristocratie, il augmenta, contre son dessein les dangers du trône et les prétentions des seigneurs. Toutefois il mérita le nom de Grand en tâchant d'inspirer à la nation l'amour de la religion et le respect des lois; mais ces mœurs salutaires ne survécurent pas à son règne pacifique; le peuple retomba bientôt dans la grossièreté et l'ignorance, plus commodes à l'ambition des privilégiés. On n'y gagna qu'une recrudescence du fanatisme.

La Moldavie offre à peu près le même spectacle. Après la mort d'Alexandre le Bon, les boyards attaquent aussi l'autorité des princes, et les Polonais interviennent pour subjuguer le pays. Du sein de ces déchirements s'élève enfin un homme puissant qui s'impose aux partis divisés et les tourne contre les ennemis du dehors. Cet homme fut Étienne le Grand. Pendant quarante années, toujours sous les armes, il défend héroïquement sa patrie et la chrétienté. Par ses exploits la Moldavie

s'élève à son apogée. Vainqueur, dans vingt-six batailles, des Hongrois, des Polonais et des Turcs, il reçoit du pape le titre de soldat du Christ. Le peuple, émerveillé de sa gloire, le vénère comme un saint, « non pas, dit un chroniqueur, à cause de la pureté de ses mœurs, car il pécha comme tous les hommes, mais à cause de son héroïsme, qu'aucun des princes qui l'ont précédé ou suivi n'a pu égaler. » Il mourut en 1504, laissant un testament où on lit les recommandations suivantes, adressées à son fils Bogdan : « de ne point mettre sa confiance dans les Hongrois, ni dans les Polonais inconstants, ni dans les Allemands, qui sont divisés contre eux-mêmes ; il fera mieux de s'entendre avec les Turcs, qui sont plus forts et plus constants, à condition que le pays conserve sa liberté politique et religieuse ; mais s'ils attentaient à la religion et à l'indépendance, alors tous les Roumains devraient mourir pour la défense de leur autonomie et de leur foi. »

Bogdan et quelques-uns de ses successeurs suivirent les instructions et les exemples d'Étienne ; mais les boyards, pour recouvrer ou conserver leur prépondérance, perpétuent dans le pays des déchirements et des abus effroyables. Alexandre Lapusneanu les en punit cruellement. Après de longues dissensions dont les ennemis seuls profitent, la Moldavie tombe enfin aux mains des Turcs, qui lui enlèvent jusqu'au

droit d'élire ses princes : les voïvodes, désignés par la Porte, ne furent plus que les derniers des pachas.

En Valachie, après Rodolphe le Grand, Mihnea déploie dans l'exercice du pouvoir beaucoup de résolution, d'intelligence et de patriotisme ; aussi les boyards, impatients de sa domination, le précipitent du trône, avec l'aide des Turcs, et le mettent à mort. Les chefs de l'aristocratie, les Parvulesci, mécontents du prince qu'ils se sont donné, le tuent et élèvent à sa place l'un des leurs, Neagoé Bassaraba. Celui-ci, par sa douceur et sa bonté, fit oublier au peuple l'origine de son pouvoir ; mais il accrut encore les priviléges de ceux qui l'avaient porté au trône, c'est-à-dire des boyards et du clergé.

Il attribua une grande partie des propriétés de l'État aux monastères et à l'église du mont Athos, et les factions, qu'il semblait avoir désarmées par ses bienfaits, reprirent après sa mort leurs sanglantes querelles. Chaque parti nomme son prince. Les Turcs profitent de la discorde pour envahir le pays et le réduire à la condition de pachalik. Ce coup réveille les Roumains, qui, sacrifiant enfin leurs rivalités à l'intérêt de la patrie, chassent ensemble l'étranger et préservent pour quelque temps leurs droits nationaux. Cet accord ne fut pas de longue durée. La Porte, enhardie par la complicité des boyards, jaloux les uns des autres, reprend le cours

de ses empiétements, nomme les princes, augmente le tribut et les impôts; elle tolère, si elle ne favorise, les déprédations commises par les garnisons des frontières, et affecte de ne faire nulle différence entre la Valachie et les autres provinces conquises sur les chrétiens. Le pays, plongé dans une extrême misère, marchait à grands pas à une ruine totale, quand le bras de Michel le Brave le retint au bord du précipice.

Avec lui recommence la lutte pour l'indépendance. Après s'être assuré le concours de Sigismond, duc de Transylvanie, et du prince moldave Aron, il fait massacrer tous les Turcs qui se trouvaient à Jassy et à Bucharest, et, dans une première campagne (1595), par lui-même ou par ses généraux, bat les Ottomans et les Tartares leurs alliés. En vain le Sultan, honteux de ses revers, fait-il marcher contre lui une expédition gigantesque. A la tête de seize mille Roumains, Michel défait deux cent mille Turcs (bataille de Callugareni, 13 août 1595) et tue de sa main plusieurs pachas. Malgré sa victoire, il jugea prudent de se retirer vers les montagnes pour attendre le secours des Transylvains. Les Turcs occupèrent alors la contrée; mais aussitôt qu'il eut été rejoint par ses alliés, il reprit l'offensive et se dirigea vers Giurgévo, où il dispersa presque toutes les forces ennemies. Sinan-Pacha, qui les comman-

dait, alla cacher sa honte à Constantinople. Le Sultan, s'accommodant à la fortune, confirma Michel dans la possession du trône de Valachie et en garantit la survivance à son fils.

Les années suivantes apportèrent au héros de nouveaux triomphes. C'est alors (1599) que, contrarié dans la haine qu'il avait vouée aux Turcs par les hésitations et la jalousie du prince de Transylvanie, André Batori, et du prince de Moldavie, Jérémia Movila, Michel conçut le plan gigantesque de les détrôner tous les deux et de réunir sous un même chef toutes les provinces de l'ancienne Dacie. Le succès répondit d'abord à son attente. La victoire de Sellimber lui livra la Transylvanie, celle de Chotin, la Moldavie, et en 1600 il entrait à Jassy. Depuis lors, il s'intitule prince de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie. L'empereur Rodolphe paraît ne plus songer qu'à gagner ses bonnes grâces. Le Sultan lui-même lui fait remettre par un aga l'étendard, l'épée et le sceptre, emblèmes de son investiture. C'est là le point culminant de la grandeur de Michel le Brave. Il a rattaché sous son sceptre les trois portions principales de la Dacie ; pour réaliser toute sa pensée, il ne lui manque plus que la partie occidentale ; mais déjà la fortune commence à l'abandonner.

Les nobles hongrois excitent contre lui le roi

de Pologne et attirent dans le complot un général de l'Empire, Basta, en lui promettant le gouvernement de la Transylvanie. Michel, battu une première fois, repasse la frontière et se dirige vers la Moldavie, où la révolte vient aussi d'éclater. Deux défaites que lui firent essuyer les Polonais, unis aux troupes moldaves, ne lui laissèrent d'espoir que du côté de l'empereur Rodolphe. Ce dernier, en effet, s'était vu trahi par les Hongrois, qui, débarrassés de Michel, ne montraient nul empressement à se soumettre aux lois de l'Autriche, et se tournaient au contraire vers la Turquie et la Pologne ; le général autrichien Basta, dont le concours leur semblait désormais inutile, n'avait pu qu'à grand'peine s'échapper de la Transylvanie. Rodolphe avait besoin d'un homme actif et entreprenant ; il accueillit donc avec grand honneur le héros roumain, lui fournit de l'argent et une armée, et le nomma gouverneur de Transylvanie. Michel mit en déroute les rebelles à Goroslau. Basta, furieux de se voir supplanté, résolut de perdre son heureux rival. Le 19 août 1601, il le fit assassiner dans son camp par le capitaine autrichien Beauri. Ainsi périt par la main d'un traître celui que n'avaient pu abattre les armes d'innombrables ennemis ; avec lui tombèrent et la puissance de la Roumanie et les espérances que l'Europe orientale avait mises dans cet État reconstitué

par un grand homme pour la défense de la chrétienté.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter à cet instant glorieux ; mais il nous faut poursuivre l'histoire lamentable de notre décadence. L'éclat extérieur du règne de Michel le Brave cachait mal des causes profondes de ruine. L'aristocratie, renouvelée par les éléments énergiques qu'elle empruntait au peuple, avait donné dans ces guerres des exemples sublimes de courage et d'héroïsme ; mais, trop prompte à oublier son origine, elle se payait en priviléges et en usurpations du sang qu'elle versait sur les champs de bataille. Agrandir leurs domaines, y remplacer la liberté individuelle par le servage, se soustraire à la plupart des charges et des impôts, tel fut le but des boyards. Ils ne l'atteignirent que trop bien. Michel le Brave lui-même fut obligé de sanctionner l'état de choses établi par leur avarice, et décida que tout habitant établi sur une terre serait éternellement serf du propriétaire. Dès lors la société ne fut plus que tyrannie et servitude ; las de nourrir un maître orgueilleux, le paysan répondit au mépris par la haine ; le nom de Roumain devint une injure, celui de frère un mensonge, et la patrie déchirée craignit de perdre l'amour de ses enfants.

Le châtiment des boyards ne se fit pas attendre ; la conscience satisfaite s'en réjouirait, s'il n'avait

frappé la nation plus durement encore que les coupables. Pour comble de misère et de honte, des étrangers, des esclaves en furent les instruments. D'où venaient-ils? Quelle force ou quelle adresse les éleva sur le trône de nos princes nationaux?

Après la chute de l'empire d'Orient, plusieurs Grecs de Constantinople et de Roumélie cherchèrent un refuge dans les Principautés, encore indépendantes. Pauvres à leur arrivée, ils s'enrichirent par le commerce et l'industrie. Leur fortune leur permit d'épouser des femmes roumaines et d'acquérir ainsi des droits civils et politiques. Comme ils se donnaient pour les défenseurs du peuple contre l'aristocratie, ils se firent dans le pays un parti puissant, en attaquant les boyards indigènes. Les péripéties de cette lutte remplissent le dix-septième siècle.

Michel le Brave les avait exclus, par une loi, de toute fonction publique. Néanmoins, sous Radu XII de Valachie et Tomsa II de Moldavie (1611), ils possèdent tous les emplois de finance et disposent de la fortune de l'État. Les boyards, froissés dans leurs intérêts non moins que dans leur patriotisme, se réveillent. La hache du bourreau fait justice de leur conspiration; mais ils reviennent à la charge, égorgent à leur tour les Grecs, et après de rudes épreuves, l'un d'entre eux, Mathieu Bassaraba, vainqueur

à Dudesci (1633), réussit à s'emparer du trône et obtint l'investiture du Sultan. « Lorsqu'il revint de Constantinople, les habitants de la Valachie accoururent à sa rencontre pour le remercier de les avoir délivrés des Grecs. On lui offrit le pain et le sel, comme au père de la patrie, et les pauvres paysans, pour témoigner leur joie, étendirent leurs habits sur la route, depuis le Danube jusqu'à Bucharest. » Tant ce peuple, malgré l'oppression des boyards, conservait avec force le sentiment de la nationalité. Dans le même temps, les Moldaves chassaient Alexandre Elias, massacraient les Grecs, et se donnaient pour voïvode Basile le Loup.

Mais ces deux princes, dans leur commun désir de relever la monarchie de Michel le Brave, usèrent, à se combattre l'un l'autre, les dernières forces des deux Principautés. Heureux si, contents d'une gloire moins bruyante, ils eussent borné leur activité aux sages réformes qu'ils accomplirent tous les deux ! Ils favorisent l'esprit national ; ils introduisent la langue roumaine dans l'Église, dans l'administration ; ils fondent des écoles, établissent des imprimeries et dotent leur pays d'un code de lois ; mais ce code confirme en termes exprès le servage ; les impôts, toujours accrus, ne suffisent pas aux dépenses ; le peuple souffre et crie ; l'armée, mal payée, se soulève, et le pays tombe dans une effroyable anarchie.

Mihnea, Ghica, Radu Léon, Duca ramènent les Grecs dans la Principauté et avec eux la misère. Le Sultan lui-même paraît compatir aux maux des Roumains : il écoute leurs plaintes et menace les voïvodes de les faire décapiter s'ils oppriment leurs sujets. Les règnes de Serban Cantacuzène et de son neveu Brancovano, en Valachie, de Cantimir, en Moldavie, furent une époque de paix et de prospérité pour les boyards. Maîtres du gouvernement, ils auraient pu, en s'unissant au peuple, se délivrer à jamais des étrangers; mais, corrompus et dégradés, ils ont perdu jusqu'aux vertus guerrières, et, suspects à la Porte, odieux au pays, ils offrirent une proie facile à l'avidité persévérante de leurs adversaires. Au lieu de défendre la cause du peuple, qui les eût défendus à leur tour, et de se l'attacher par les bienfaits, ils aimèrent mieux recourir à la protection intéressée de l'Allemagne et de la Russie. La conduite ambiguë de Cantimir et de Brancovano pendant la guerre de 1711, le grave échec essuyé par leur allié le czar Pierre sur les bords du Pruth et le traité qui s'ensuivit, déterminèrent la Turquie aux dernières résolutions. Cantimir se réfugia en Russie; Brancovano, dénoncé par les boyards, fut assassiné, et après la courte administration d'Etienne III Cantacuzène, la Porte, sans consulter personne, installa en leur place Nicolas Mavrocordato (Valachie) et Michel Racovita (Moldavie)

Le quartier du Phanar ou du Fanal à Constantinople était alors occupé par une vingtaine de familles, pour la plupart d'origine grecque, dont quelques-unes prétendaient descendre des anciens empereurs. Vaniteux comme des princes déchus, rampants comme des esclaves, les membres opulents de cette bizarre aristocratie avaient sur leurs maîtres les avantages de l'intelligence et des lumières. Aussi les Turcs les employaient-ils dans la diplomatie, où leur souplesse et leur connaissance des langues étrangères rendaient de grands services. Longtemps méprisés et confondus dans la foule des valets, ils s'élevèrent peu à peu, par leur mérite personnel, à des emplois respectés des Turcs eux-mêmes. C'est ainsi qu'à la fin du siècle précédent, un des plus célèbres d'entre eux, Panajoti, avait obtenu de la reconnaissance du grand vizir Kupruli les fonctions honorables et lucratives de grand interprète du Divan.

Alexandre Mavrocordato lui succéda dans ces fonctions. C'était un homme d'un esprit très-étendu et d'un savoir presque universel, qui, dans les conférences préparatoires à la paix de Carlovitz, avait su se concilier la faveur des deux partis. L'élévation de son fils Nicolas à la dignité d'hospodar de Valachie mit le comble à la fortune des Phanariotes. Il se rendit dans son gouvernement, traînant à sa suite, ainsi que son collègue de Moldavie, une foule de Grecs de

bas étage, histrions, marchands de limons ou de nougat, accourus à la curée des places. Dès lors tout fut en proie à leur rapacité. Les Principautés ne furent plus même des provinces, mais des fermes, adjugées au plus offrant et dernier enchérisseur, et dont le bail, fixé à trois ans, est souvent abrégé par le caprice ou l'avidité du propriétaire. « Aussi, dès que le Phanariote arrivait, une seule pensée l'occupait, faire sa fortune et celle de ses acolytes... Dans la crainte d'être supplanté, il s'épuisait en inventions nouvelles pour acquitter dans le plus bref délai les énormes dettes que lui avait fait contracter l'hospodarat.... L'imagination a peine à embrasser dans son étendue l'immense système d'extorsion mis en pratique par les Phanariotes de Valachie et de Moldavie. »

Le faste d'une cour orientale consola les boyards des libertés publiques perdues par leur faute. Les Assemblées nationales furent abolies, les écoles fermées, la langue proscrite comme un jargon. L'hellénisme règne à la cour, à l'église, dans les tribunaux, dans les boutiques. Les milices roumaines sont licenciées et le tyran s'entoure d'une garde de Turcs ou d'Albanais. Le petit nombre de boyards demeurés fidèles à la patrie avaient payé leur audace de la mort ou de l'exil; le reste tremblait aux pieds d'un maître sans courage et tâchait de gagner ses faveurs à force

de bassesse. Le paysan seul fut préservé de la souillure ; il souffrit, mais conserva l'esprit et le langage de ses pères ; beaucoup, qui n'y purent tenir, émigrèrent ou se firent brigands.

« Il est difficile qu'un pays tant abaissé ne se ressente pas longtemps de son abaissement. Ce ne sont pas les tortures matérielles, les vols, les dilapidations qui font périr un peuple. Ces plaies-là se guérissent ; mais les plaies faites à l'honneur, à la dignité humaine, à l'estime de soi-même, déposent au fond de l'organisme des germes corrupteurs. Le règne des Phanariotes a été, pour la Moldo-Valachie, quelque chose de plus triste que la ruine, le déshonneur[1]. »

Nous ne raconterons pas l'histoire des familles qui, dans le cours du siècle, se partagèrent l'exploitation de ces provinces ni les marques trompeuses d'intérêt qu'elles reçurent de la Russie pendant cette période. Nous avons hâte d'arriver au réveil de ce peuple que ni les qualités de quelques-uns de ses princes, ni les bonnes intentions de la Turquie, mieux éclairée sur ses intérêts, n'avaient pu retirer de l'abîme.

Avec le règne d'Alexandre Soutzo (1819-1820) nous touchons au dénoûment de ce drame qui durait depuis un siècle. On eût pu croire que la longue ty-

[1] M. E. Regnault.

rannie des Phanariotes avait éteint chez les Roumains tout sentiment de patriotisme et d'indépendance. Les lois et les institutions étaient foulées aux pieds, l'aristocratie dégénérée, le peuple découragé, le territoire démembré et entouré d'un cercle de forteresses turques. Mais la révolution française s'était levée sur le monde, et son éclat s'était répandu jusqu'aux limites de l'Orient. Les idées nouvelles pénétraient avec force en Roumanie. Une génération nourrie des principes de la philosophie avait surgi et faisait l'éducation du peuple. L'idiome des ancêtres renaissait, grâce aux nobles efforts de quelques hommes dont le nom ne périra pas, comme Sincaï, Petru Major, Cichindela, Samuel Clain. Georges Lazar de Transylvanie vint ouvrir à Bucharest un cours de philosophie et de mathématiques dans la langue nationale. Beldiman, Carlova, Mamuleanu, Vacarescu encourageaient par leurs écrits la nation à réclamer l'expulsion des étrangers et le rétablissement des princes indigènes.

Aussi, dans le moment où les Phanariotes se croyaient le plus solides, quand le nom de Roumain était une honte, quand le pays était plus que jamais ouvert à toutes les intrigues et à tous les appétits, l'explosion éclata. Tandis que les chefs de l'hétairie pénètrent en Moldavie, appelant à la liberté non-seulement les Grecs, mais tous les peuples chrétiens

soumis au joug de la Turquie, Tudor Vladimirescu lève en Valachie l'étendard de la révolte. Il invite le pays à s'affranchir, à supprimer les abus qui le rongent, à fonder un gouvernement national. Ce mouvement n'obtint pas le succès qu'il méritait, mais il eut pour nous des suites immenses; car c'est de là que partent les réformes accomplies depuis le réveil de l'esprit roumain. La paix d'Andrinople (1828-1829) nous restitue des droits perdus depuis des siècles. La promulgation du règlement organique et l'administration de M. de Kisseleff, sans nous abuser sur les desseins ambitieux de la Russie, procurent du moins au pays quelque soulagement. Sous le sceptre des princes indigènes, l'esprit libéral continue sa propagande et ses progrès. Les Tsigans (esclaves de l'État) sont affranchis; plusieurs particuliers suivent l'exemple. Tandis que dans l'Assemblée des députés de la nation, l'opposition défend les libertés publiques contre les intrigues moscovites et la faiblesse des hospodars, les lettres et le théâtre célèbrent et vulgarisent l'idée nationale. Dès 1840, la Roumanie est prête à profiter des complications européennes qui pourront favoriser ses aspirations. Enfin la révolution française de 1848, en ébranlant tous les trônes, lui donne le signal depuis longtemps attendu. Les rigueurs qui suivirent la répression de cette honnête et généreuse tentative, ne découragèrent personne,

ni les chefs condamnés à l'exil, ni les paysans qui avaient entrevu la fin de leurs misères et la renaissance de la patrie. Les événements ont justifié la foi des uns et des autres. Affranchies aujourd'hui de toute dépendance, protégées par la bienveillance désintéressée de l'Europe, les deux Principautés, sous le sceptre d'un prince librement élu, travaillent à consolider leur union et à réparer les fautes et les malheurs du passé. La Roumanie, dont le nom est aujourd'hui officiellement reconnu, ne se croit point parvenue au terme de ses efforts. Trop faible désormais pour continuer la tâche que son fondateur lui avait assignée, de défendre l'Europe contre les agressions du Nord, elle s'applique à recouvrer les forces nécessaires à l'accomplissement de sa mission. Quand elle considère les épreuves qu'elle a surmontées, elle se dit comme les ancêtres que « le Roumain ne peut périr, » et fonde sa confiance sur la vertu de ses enfants, l'équité de l'Europe et la justice de la Providence.

Ainsi ce peuple a traversé toutes les fortunes, touché toutes les extrémités des choses humaines. l a vu le barbare jeter au vent les cendres de ses pères, et il leur a fait dans sa mémoire un tombeau plus impérissable que tous les monuments. Accoutumé aux orages de ses montagnes, il a attendu la fin de la tempête pour reprendre le sillon inter-

rompu. Il a goûté le mâle plaisir de féconder par sa sueur la terre arrosée du sang des siens. Tour à tour laboureur ou pâtre et soldat, il a connu le calme inspirateur de la nature et la poésie bruyante des champs de bataille, sans que les revers l'aient abattu ni la victoire enivré. Dans les luttes séculaires qu'il a soutenues contre les ennemis les plus divers, il a éprouvé l'orgueil du triomphe et l'humiliation de la défaite ; du fond d'un irréparable abaissement, il s'est relevé plusieurs fois au faîte de la gloire. A ces brusques changements se joignirent trop souvent les pernicieuses émotions de la guerre civile. De retour à son foyer, il y retrouvait, selon le temps et le succès, tantôt l'amour et la gaieté, tantôt la désolation et la misère. Enfin, dépouillé de ses droits, étranger dans son propre pays, il a passé par tous les degrés de la haine, depuis la colère qui s'embusque au coin d'un bois pour frapper le *ciocoïu*, jusqu'au sombre désespoir qui se nourrit de soi, et ne compte plus sur rien ni sur personne. Parfois, dans ces temps même, il oubliait ses maux et secouait ses chagrins aux accords de la chora ; mais l'état habituel de son âme, c'était la tristesse. La douleur fut toujours une des sources les plus fécondes de la poésie ; « comme elle inspire le poëte, elle donne à la voix d'une nation je ne sais quoi de plus doux et de plus pénétrant. » Faut-il donc s'é-

tonner qu'un peuple doué par la nature d'un génie facile, vivant sous un heureux climat, et dans les circonstances les plus favorables, ait rencontré l'expression des sentiments divers qui l'agitaient? Ce fut le sujet des chants qui le consolèrent dans ses peines, et qui transmettront à notre postérité l'image des générations éteintes.

CHAPITRE II

DE LA POÉSIE POPULAIRE — CARACTÈRES ET AUTHENTICITÉ DE NOS CHANTS NATIONAUX

Le mot célèbre de Quintilien, « nascuntur poetæ, » dont il restreint l'application à quelques âmes d'élite, est vrai de l'humanité tout entière. L'homme naît poëte : un penchant irrésistible le porte à exprimer par des gestes et par des chants l'admiration ou la terreur que lui inspirent le spectacle de la nature, l'orgueil de sa force et la défiance de sa faiblesse, ses douleurs et ses joies, ses amitiés et ses haines, toutes ses passions, tous ses sentiments. Les mots de la langue naissante vinrent en aide à ce besoin d'épanchement, et, rattachés entre eux par un rhythme simple, ajoutèrent aux sons de la voix une signification distincte et précise. Des instru-

ments grossiers dont le hasard ou l'industrie de quelque génie inventif enseignèrent l'usage, accompagnèrent ces chants de leurs accords monotones et soumirent aux lois de l'harmonie la voix et les mouvements de ces chanteurs rustiques et de ces rudes danseurs.

C'est à ces temps primitifs que conviennent les termes d'inspiration, de délire, par lesquels nous désignons le don de la poésie et les belles pages où Platon[1] nous représente le poëte comme l'interprète du dieu qui le possède et s'exprime par sa bouche. Dans les siècles policés et surtout dans l'époque moderne, on se défie un peu des images magnifiques par lesquelles les auteurs nous peignent l'égarement de leur esprit et les violences que la muse leur fait endurer. Ils se savent trop bon gré de leur folie pour qu'elle soit sincère. Mais à l'origine des sociétés, les âmes plus naïves ressentaient vraiment ces effets; elles obéissaient à la muse sans la connaître et sans la nommer. La plupart de ces chants inspirés par la nature mouraient avec l'occasion, le caprice qui leur avaient donné naissance. Que d'hymnes enflammés, que de fraîches idylles, que de plaintives élégies se sont ainsi perdus comme les chants dont l'oiseau ni la forêt ne gardent le

[1] Ion, v. 5.

souvenir ! Quelques-uns seulement, que recommandaient leur sujet ou leur mérite, se gravaient dans la mémoire des auditeurs et passaient de bouche en bouche jusqu'au jour où la mort ou quelque catastrophe en effaçait la trace. Heureux parmi ces poëtes ceux qui vécurent assez à propos pour que l'écriture vînt en aide à la pieuse admiration de leurs compatriotes et, recueillant les derniers échos de leur voix, leur assurât l'immortalité sur laquelle ils n'avaient pas compté ! Mais l'écriture, en préservant leurs œuvres de l'oubli, tarissait bientôt la source d'où elles étaient sorties. L'art naissait : le nombre toujours croissant des idées, une conscience plus nette des sentiments de l'âme, étendaient le domaine de la poésie ; la réflexion en distinguait les genres ; la langue se polissait. Alors l'inspiration naturelle ne suffit plus au poëte, s'il n'était en même temps homme de goût et bon grammairien.

Ces réflexions n'ont pas pour but de faire le procès à l'art au nom de la nature, ni même d'examiner quelle part ils réclament l'un et l'autre dans les littératures savantes. Il est trop clair que la nature ignorante n'eût jamais rien produit de comparable aux tragédies de Sophocle ou de Racine. Nous voulons seulement établir une distinction nécessaire entre deux sortes de poésie : celle des siècles et des peuples cultivés, et celle qui jaillit spontanément

de l'âme, sans autre règle que l'instinct. Il faut bien convenir qu'il est devenu malaisé de nous faire une idée claire de ce phénomène. L'aspect d'un livre imprimé éveille d'abord en nous l'idée d'un beau manuscrit dans lequel l'écrivain a mis sa complaisance, et nous fait voir devant une table couverte de feuilles raturées le poëte tel que Perse le représente, frappant son pupitre et se rongeant les ongles,

Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.

La grande autorité de Boileau n'a pas peu contribué à donner, particulièrement aux Français, cette idée du poëte et de la composition poétique. Elle s'accorde d'ailleurs avec les qualités de leur esprit, et celles qu'ils aiment à retrouver dans les ouvrages. On a pu leur faire goûter, par surprise, quelques bizarreries empruntées à l'étranger; mais le trait dominant de leur génie, c'est le bon sens, la mesure, la correction plutôt que l'éclat ou la vivacité de l'imagination. Il ne nous appartient pas de trancher le débat entre J.-J. Rousseau, qui refuse aux Français le sentiment de la musique, et les personnes graves qui de nos jours admirent avec éloquence les splendeurs de l'Opéra; mais on peut dire sans blasphème que la langue française n'a pas le caractère musical qui distingue certains idiomes méridionaux. Elle a d'ailleurs traité avec profondeur

tant de sujets si graves, elle s'est parfois compromise à des légèretés si indignes d'elle, qu'elle a perdu dans cet effort et dans cet abus quelques-unes de ses qualités poétiques. Elle n'a qu'un petit nombre de ces beaux mots qui par eux-mêmes donnent à la phrase une couleur distincte de la prose : le style poétique français est le fruit de l'étude, de l'art et d'une savante industrie. Le vers, dont l'harmonie est peu sensible aux étrangers, n'a point ce rhythme, cette cadence, cette variété d'intonations qui soutiennent le poëte, et font comme le passage du chant à la parole. Les novateurs qui, pour l'assouplir, l'ont brisé en mille coupes, n'ont fait qu'ajouter aux embarras de la versification. Il est résulté de ces causes que la poésie est, aux yeux des Français, un art très-difficile et un privilége réservé à quelques-uns. D'ailleurs l'activité de la nation, la nécessité d'un travail pénible, la diffusion des connaissances élémentaires, toutes ces circonstances qui font l'honneur de la civilisation française, sont loin de favoriser le développement des facultés poétiques. Aussi la muse populaire, en France, est-elle actuellement frappée d'une complète stérilité; car on ne saurait lui imputer quelques couplets grivois ou d'une platitude raffinée, œuvre malsaine d'esprits blasés, et qui n'ont rien de commun avec les ouvrages dont nous nous occupons.

Cependant cette poésie a fleuri dans tous les pays, dans l'Inde, en Grèce, en Italie et jusque sous les glaces du Nord. La France lui a dû autrefois la matière et l'inspiration de ses productions les plus originales. La poésie populaire de la Grèce ancienne revendique, outre les chants des Orphée, des Linus et plus tard des rapsodes, les scolies mythologiques, héroïques ou historiques, éparses dans les diverses compilations; les refrains qu'on répétait dans certains jeux, dans les repas; les chansons qui consolaient les artisans de leurs peines ou les soutenaient dans leurs travaux; les airs de nourrice, les rondes, les plaintes funèbres qui endormaient l'enfant dans son berceau, égayaient les danses des jeunes gens, et consacraient à la mémoire des morts un dernier et pathétique hommage.

L'Italie, moins féconde, nous a pourtant laissé des fragments ou des souvenirs des hymnes des prêtres Saliens et des frères Arvales; des vers chantés dans les repas en l'honneur des grands hommes; des formules magiques destinées à guérir les malades, à inspirer l'amour ou à jouer quelque mauvais tour au voisin; des improvisations satiriques dont les soldats poursuivaient les triomphateurs. A cette classe appartiennent également les chants antiques dans lesquels, au rapport de Tacite, les Germains, qui ne connaissaient pas d'autre histoire, célébraient

leurs dieux, l'origine de leur nation et leurs fondateurs, chants que Charlemagne fit recueillir pour les conserver; les cantilènes religieuses et guerrières qui furent le germe des épopées nationales françaises; quelques-unes des chansons où se marque l'impression produite sur l'imagination du peuple par les événements contemporains, ses souffrances et ses joies; enfin, les chants si curieux recueillis dans la Bretagne, dont les légendes, après avoir une première fois rajeuni l'épopée française avec Chrestien de Troyes, offrent de nos jours un nouvel aliment à la curiosité et une source déjà féconde d'inspiration. Ce n'est pas sans surprise qu'à l'appel d'un ministre ami des lettres et avec le concours de savants illustres, on a vu récemment venir de la Normandie et de la Champagne, du Roussillon et de la Provence, du centre et des frontières de la France, une prodigieuse quantité de chansons populaires, assez pauvres de poésie, monotones par les sujets, mais intéressantes pour l'histoire des mœurs et de la langue. Le *Romancero* espagnol nous a plus appris de choses sur l'Espagne que les compositions les plus étudiées. Toutes les régions de l'Italie moderne, le Piémont, la Toscane, Naples, la Sicile ont leurs *rispetti*, leurs *stornelli*, leurs *serenate*, etc.; la Corse a ses *voceri*. L'Allemagne est fière de ses grandes légendes épiques, de ses *lieder*, de ses con-

tes, qui, pour n'avoir pas reçu la forme rhythmique, n'en sont pas moins des trésors de poésie. Le Nord chante les vers de ses scaldes; l'Angleterre et l'Écosse possèdent leurs ballades qu'un patriotisme ingénieux a remises en lumière, tandis que la Grèce moderne, rendue à la civilisation et à la science, émerveillait le monde par la persistance et la fécondité de son génie poétique.

D'où vient que, chez certains peuples, ces fruits naturels de l'âme humaine ont gardé la forme lyrique, tandis qu'ils prenaient ailleurs la figure de l'épopée? On répondrait mal à cette question en attribuant cette particularité au génie différent des peuples. On peut dire toutefois que la création d'un cycle épique exige une force de conception, une durée dans la faculté poétique qui ne se rencontre pas chez toutes les nations. Aussi, bien qu'elles aient presque toutes des légendes et des poésies du genre narratif, un petit nombre seulement en ont su former les développements suivis de l'épopée. La rédaction de ces vastes compositions réclame d'ailleurs, de la part des auditeurs comme des poëtes, des loisirs et une patience d'attention qui ont bien pu manquer à certains peuples. Elles supposent aussi le concours de plusieurs poëtes et l'intervention d'un homme de génie, ou tout au moins d'un habile homme pour rattacher les uns aux autres les morceaux inspirés

par les diverses phases d'un même événement. Les *Niebelungen* et les épopées françaises sont en grande partie le résultat d'une compilation de ce genre. Au contraire, l'exemple d'un peuple contemporain nous montre l'isolement où flottent les récits épiques, faute d'une main qui les coordonne et en fasse ressortir l'unité : les Serbes possèdent un grand nombre de compositions populaires sur la terrible bataille de Kossovo, qui, en 1389, livra aux Turcs leur patrie et leur liberté. Ces compositions n'avaient entre elles d'autre lien que le sujet. Un savant et spirituel diplomate, M. Ad. d'Avril, a composé de ces chants ce qu'il appelle une rapsodie, c'est-à-dire un petit poëme, d'environ huit cents vers, dont toutes les parties se tiennent, sans redites choquantes, et qui, enrichi d'épisodes puisés à la même source, pourrait fort bien devenir le noyau d'une épopée. Mais pour que cet effet se produise, il faut qu'un grand événement ou un personnage extraordinaire, par l'ébranlement qu'il cause dans l'imagination des peuples, leur fournisse le lien en même temps que le sujet de leurs chants. Il en est de la poésie populaire comme de certaines substances dissoutes dans un liquide; elles ne se groupent en cristaux qu'à la condition d'y plonger un corps qui les attire et les soutienne. De même, les germes poétiques flottent épars sur les lèvres des hommes; ils ont

besoin d'un appui pour prendre racine et se développer. Enfin, beaucoup de ces chants, par la nature de leur inspiration, n'offrant aucun des caractères de l'épopée, on n'imagine point par quelle métamorphose ils auraient pu lui donner naissance.

L'épopée semble ne pouvoir éclore qu'à l'origine des sociétés. Cette fleur, la plus brillante de la poésie, est aussi la plus éphémère, et l'esprit humain ne garde pas longtemps la candeur, la simplicité, la foi qui seules produisent ces beaux récits ; ou, si elle essaye de se perpétuer après ce moment unique, ce ne peut être qu'aux dépens du naturel et de l'originalité. La poésie lyrique, qui a probablement précédé l'épopée, lui survit longtemps parmi le peuple. Comme elle exprime des sentiments plus personnels, elle est aussi intarissable que le cœur humain lui-même. Il suffit qu'une portion de la société reste, pour ainsi dire, à l'état de nature, préservée des enseignements de l'art qui lui donneraient peut-être les qualités mais assurément les travers des auteurs de profession. C'est justement la condition d'une grande partie du peuple, du moins dans les pays où le retard de la civilisation permet à chacun de conserver le caractère de son métier et le sien. La cause principale qui a tué ou qui tuera la poésie populaire dans la plupart des États modernes, c'est le niveau banal que les progrès de l'éducation,

de l'industrie, imposent à tous. On comprend bien que les travaux pénibles, mais attrayants et naturels des moissonneurs et des faneuses aient inspiré de poétiques chansons; mais on ne conçoit guère ce qu'ils pourraient chanter au bruit des machines qui ont remplacé si utilement, mais si prosaïquement leur libre activité. Au lieu d'accents joyeux et cadencés, ce sont des cris et des sanglots qui s'échappent des caves de Lille et de Manchester. Ce changement dans les conditions du travail, joint à la diffusion des lumières, a aussi préoccupé le peuple d'idées, de passions et de désirs qui l'éloignent de plus en plus de la poésie, à moins qu'on ne veuille appeler de ce nom les saillies d'un buveur en goguette, ou les rêves grossiers et les livres coupables qui lui promettent la satisfaction de ses appétits. La poésie naturelle ne peut naître qu'au sein de la nature, c'est-à-dire de l'ignorance, dans l'heureux milieu où, par un travail modéré, conforme à ses goûts et à sa destinée, l'homme acquiert le nécessaire, même un peu de superflu, sans atteindre à la richesse. Alors il s'ouvre à tous les bons sentiments, à toutes les saines pensées; la poésie lui parle par toutes les voix de la tradition; elle se montre à lui dans tous les actes de sa vie journalière, et son âme innocente épanche sans effort son affection pour les hommes, sa confiance en Dieu, son horreur du

crime, sa gaieté sincère et même les saillies parfois piquantes de sa malicieuse naïveté.

Ce genre de poésie est le seul que nous ayons à considérer ici. S'il n'a pas la majesté de l'épopée, il mérite l'attention par des caractères et des qualités qu'on nous permettra de rappeler en peu de mots. Le plus remarquable de ces caractères, c'est la modestie ou l'indifférence des auteurs à se faire connaître, et même le soin qu'ils prennent d'ordinaire de se cacher. Car il faut bien admettre que ces œuvres ont des auteurs, et quand on dit qu'elles sortent du sein du peuple, ce n'est point comme les rumeurs confuses qui planent au-dessus des multitudes, mais comme la voix du coryphée qui, dans certaines scènes de la tragédie grecque, parlait au nom du chœur et de l'auditoire. Seulement le coryphée populaire reste dans la coulisse, ou, si on l'entrevoit par instants, le masque dont il se couvre le visage ne permet pas de distinguer ses traits. Il se donne par là, sans le savoir, un grand avantage. Il ne connaît pas la vanité littéraire, la plus vive de toutes; il n'est point gêné par les scrupules d'une fausse délicatesse; il n'imite pas, il répète; il appartient tout entier, sans distraction, à son idée et à son sentiment.

En second lieu, la poésie populaire est restée fidèle à la vraie et primitive condition de la poésie,

je veux dire l'alliance avec la musique et quelquefois avec la danse. Partout cet accord se rencontre; toute chanson a son air, et si parfois des paroles récemment composées s'accommodent d'airs anciens, le plus souvent une nouvelle chanson produit un air nouveau ou une nouvelle figure de danse. Il va sans dire que cette musique est fort simple, et qu'il ne faut rien chercher là qui ressemble à nos opéras et à nos ballets. Ce n'en est pas moins un charme de plus; car cette musique et ces danses, outre qu'elles complètent le sens des paroles et le figurent aux yeux en même temps qu'à l'oreille, expriment aussi le caractère du peuple. Cet intérêt, si vif pour les nationaux, ces poésies le perdent quand elles s'offrent toutes nues dans un livre aux regards d'étrangers qui ne les ont jamais entendu chanter. Le devoir du lecteur est de ne jamais oublier cette circonstance, de tenir son imagination et tous ses sens en éveil pour se représenter la scène complète; s'il n'y peut réussir, il ne devra s'en prendre qu'à lui-même de ce qui manque à son impression. Ce désavantage sera compensé par le plaisir de considérer, après les efforts souvent malheureux de l'art, la libre expansion de la nature. « C'est à peu près ainsi, dit M. Fauriel[1], qu'au sortir d'une

[1] Discours préliminaire.

fête de salon... l'on jouit mieux d'être tout à coup transporté au spectacle des joies innocentes et des jeux animés de l'enfance. » — « La poésie populaire, dit encore le même auteur, participe, jusqu'à un certain point, du caractère et du privilége des œuvres de la nature; il entre dans l'impression qui en résulte quelque chose de l'impression que l'on éprouve à contempler le cours d'un fleuve, l'aspect d'une montagne, une masse pittoresque de rochers, une vieille forêt; car le génie inculte de l'homme est aussi un des phénomènes, un des produits de la nature. »

Pour cette raison même, la poésie populaire est comme un miroir où viennent se peindre avec fidélité les mœurs, les sentiments, les préjugés, le tour d'esprit, en un mot, les qualités et les défauts d'une nation. Elle ne songe point à transformer la nature; elle la réfléchit dans sa simplicité. Tandis que la littérature savante, en comparant les écrits des différents siècles, s'en forme un idéal où bien des traits empruntés altèrent ceux de la nation, le peuple ne représente que soi, parce qu'il est à soi-même son horizon. Si, pareil à ces graines que le vent transporte à de longues distances, un sujet de chanson, né dans une autre terre, parvient jusqu'à lui, il le transforme et lui donne un air tout différent. Cette innocente habileté, dont il n'a pas conscience, va si loin

qu'il est souvent impossible de reconnaître l'origine de ces emprunts. C'est la force de sa personnalité qui s'impose à tout ce qu'il touche. Au contraire, quand des lettrés imitent, plus ils ont le goût délicat, plus ils se font gloire de reproduire non-seulement l'esprit, mais encore la forme de l'original. Les succès et les revers, les défaites et les triomphes, les invasions et les conquêtes, les fléaux, la peste, la guerre civile, tous les événements, toutes les épreuves ont leur écho dans l'âme sincère de ces poëtes inconnus, dont les chants tristes ou gais, résignés ou pathétiques, ne sont, comme l'a dit Herder, que la voix des peuples. « Oui, c'est bien la voix du peuple, cette poésie irrégulière et souvent monotone qui, transmise de bouche en bouche, de siècle en siècle, conserve avec simplicité, mais aussi avec sainteté, les traditions et les vieilles légendes, qui rappelle aux fils l'héroïsme et les souffrances des pères, qui, mille fois plus colorée que la chronique, nous présente sous des aspects plus frappants et plus variés la vie des temps passés, et nous pénètre le cœur de tous les sentiments qu'une nation a éprouvés dans ses épreuves[1]. » « Chants populaires, s'écrie de son côté l'immortel poëte Adam Mickiewicz, cercueil sacré de la foi, qui unissez les temps anciens aux temps

[1] M. Odobesco. *Revista Romana*, 1re année.

nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées, et la fleur de ses sentiments... O chant populaire!... tu as une voix et des ailes comme les archanges; souvent tu as aussi des armes comme eux! La flamme consume les œuvres du pinceau; les brigands pillent les trésors; mais le chant échappe à jamais et passe à travers les hommes. Si les âmes avilies ne savent le nourrir du désir et de l'espoir, il s'enfuit dans les montagnes, il s'accroche aux ruines, et de là il parle du temps passé. De même le rossignol s'envole d'une maison incendiée et s'arrête un instant sur le toit; mais si le toit aussi vient à tomber, l'oiseau s'enfuit dans les bois, et du milieu des ruines, du milieu des tombeaux, il chante aux voyageurs, d'une voix retentissante, sa chanson plaintive. »

Ce magnifique et un peu bizarre langage s'applique parfaitement aux poésies populaires de la Roumanie. La consolation que la voix de la patrie expirante apportait au poëte exilé, notre peuple l'a trouvée et la trouve encore dans ses chants. Ils ont servi de lien entre les diverses générations et perpétué l'esprit national à travers les violences ou les séductions de l'étranger. Ils ont conservé, comme un dépôt précieux, la langue héréditaire, proscrite des villes et de la cour, et que la rareté des monuments écrits menaçait de laisser tomber dans un oubli complet.

Ils forment, avec les chroniques récemment publiées, presque les seules archives de notre pays. M. Alexandri explique dans sa préface, en termes nobles et touchants, les raisons qui l'ont déterminé à les recueillir : « Cachées, dit-il, pendant des siècles entiers dans le sein du peuple, ces poésies étaient exposées à se perdre. C'était donc un devoir sacré de les rechercher et de les préserver de l'oubli. J'ai tâché de remplir ce devoir. Par de longs voyages à travers les montagnes et les champs fleuris, j'en ai rassemblé une grande partie, et aujourd'hui que j'achève de les mettre en ordre, je les dédie à ma patrie, comme son bien le plus légitime. »

Ces poésies se divisent assez naturellement en quatre classes :

Les moins nombreuses, mais peut-être les plus anciennes, du moins dans quelques parties, sont les « *Colinde.* » On les chante, comme les Noëls français, dans certaines fêtes religieuses, la Nativité, le Jour de l'an, Pâques, et cette circonstance suffirait à faire présumer leur antiquité. Elles ont de plus des refrains d'un caractère archaïque, qui semblent faire allusion à quelques-uns des souvenirs les plus lointains de notre histoire et à des croyances de la mythologie païenne.

Les ballades (*Cantice betrânesci*) sont de petits poëmes qui célèbrent des événements historiques, les

exploits des princes ou des héros de la Roumanie, et ceux des *haïduci* ou brigands, révoltés contre la tyrannie des « ciocoi » et des Phanariotes. Elles sont en vers de sept pieds, rimés d'une façon assez arbitraire; mais elles offrent dans leurs développements, quelquefois étendus, des beautés poétiques du premier ordre. Il est probable que les faits principaux de nos annales avaient été consacrés par des chants de ce genre, car on ne voit pas de raison pour que cette faculté ait manqué dans aucun temps au peuple roumain ; mais beaucoup de ces pièces se sont perdues, et l'événement le plus ancien auquel il soit fait allusion dans celles qui nous restent, ne remonte qu'au règne de Mircea l'Ancien, c'est-à-dire à la fin du quatorzième siècle.

Les *Doïnas* chantent la nature, l'amour, la douleur, quelquefois la passion de l'indépendance et de la nationalité. Le poëte populaire a défini lui-même avec beaucoup de grâce toutes les variétés de ce genre : « O doïna, doïna, doux chant, quand je t'entends, je ne puis continuer mon chemin. O doïna, doïna, chant plein de feu, quand tu retentis, je m'arrête. Le vent printanier souffle ; mais je chante la doïna en plein air, parmi les fleurs et les rossignols. Arrive l'hiver gros de tempêtes ; moi, je chante, enfermé chez moi, la doïna pour consoler mes jours, les jours et les nuits. Dès que les feuilles commencent à renaître

dans la forêt, je chante la doïna du brigandage. La feuille tombe à terre, je chante alors la doïna des lamentations. Je dis la doïna, je soupire la doïna, je ne vis que par la doïna[1]. »

M. Alexandri, dans son volume de poésies originales, a plus fortement marqué le caractère parfois belliqueux de la doïna : « Si j'avais une petite carabine, trois balles dans ma bourse de cuir et une hache dévouée comme une sœur; si j'avais, au gré de mes désirs, un cheval hardi comme le lion et noir comme le péché ; si j'avais sept frères, aussi vaillants que moi et montés sur des dragons ailés, je deviendrais aigle et j'entonnerais en plein jour, à la face du soleil, la doïna de la vengeance... Et je leur dirais : Sept frères, faites le signe de la croix, et jurez de ne jamais vous rendre à personne tant qu'un souffle de vie vous restera ; allons tous bravement, allons arracher notre patrie aux païens et à l'esclavage[1]. »

La doïna admet donc tous les tons, depuis les soupirs d'Anacréon jusqu'aux accents guerriers de Tyrtée. C'est le plus original parmi les genres de notre poésie, et l'on peut prévoir qu'il sera l'un des plus vivaces ; car, à mesure que notre situation s'affermira, les grands événements qui fournissent le

[1] *Poesii populare*. Doïnas, I.

[2] Doïnas, I, trad. de M. Voïnesco.

sujet des ballades deviendront plus rares ; mais l'amour et la haine, la joie ou la douleur ne cesseront pas d'inspirer nos poëtes populaires.

Le principe de leur inspiration, c'est le *doru*, sentiment qu'il est plus aisé de décrire que de définir. Ce mot semble venir du mot latin *desiderium*, dont il exprime toutes les nuances : le regret d'un bien perdu, le chagrin que cause son absence, l'espérance de le recouvrer ; le désir d'un bonheur que l'on ne connaît point encore et l'ivresse qui en accompagne la possession. Le retour ou la mort d'un ami, la complaisance ou l'infidélité d'une maîtresse, le charme ou la tristesse de la nature, la grandeur ou l'abaissement du pays, excitent dans les cœurs roumains ce sentiment étrange, à la fois doux et cruel, et que souvent la mort seule éteint. C'est quand le doru le travaille, que le paysan chante ses plaisirs et ses chagrins, ses héros, son histoire ; son âme alors est une source intarissable de poésie. Il a peint avec grâce les effets de ce sentiment produit par un amour naissant et rebuté : « Feuille verte d'épine, rien ne me touche plus ! Depuis que le doru m'a frappé, il m'a égaré l'esprit ; depuis que le doru m'a saisi, mon âme s'est enflammée ! Je gravis la colline, je descends dans la vallée, et ma journée se perd sur la route ;... je passe ma vie avec le doru. Ma chère petite, dont la bouche est une fleur, quand je te vois dans le par

vis de la maison, j'oublie la charrue dans les sillons, la pioche enfoncée dans la terre, et je laisse les bœufs paître, la charrue se rouiller et la pioche pourrir. Hélas! ma chère petite, si tu voulais, je ferais marcher quatre charrues et je labourerais le pays tout entier.... Mais tu ne veux pas, malheureux que je suis, et je me meurs de ton doru[1]. »

Les *Choras* ou dithyrambes, au contraire, prônent le plaisir, et tombent quelquefois dans des libertés qui ont lieu de surprendre chez un peuple dont les mœurs ne sont point dépravées; mais il aime passionnément la danse. La plupart de ces danses ont un caractère rustique; les unes se composent de mouvements d'une rapidité merveilleuse; les autres, d'une mâle énergie. La danse des montagnards s'exécute deux à deux, homme et femme se tenant par la main, et rappelle la tarentelle italienne. Celle des *Calusiari* est accompagnée de cris, de sauts et de gestes qui simulent un combat et font penser aux processions des anciens prêtres saliens. La plus nationale de ces danses c'est la *Chora*. C'est une danse calme et posée, à laquelle tous les sexes et tous les âges prennent part. Elle retrace exactement, dit M. Alexandri, le *chorus* antique. Les hommes et les femmes, en nombre indéterminé, se tiennent par la main, tournent grave-

[1] *Poesii populare*. Doïna XVII.

ment en faisant quelques pas en avant et d'autres en arrière, et forment ainsi de grandes rondes au centre desquelles se tiennent les musiciens, *lâutari*. Le nom de *chora* s'étend aux airs qui accompagnent la danse et aux vers qui se répètent ou s'improvisent pendant ces évolutions; car il est d'usage que l'un des jeunes gens chante des vers qu'il tire de son imagination ou de sa mémoire. Ce sont des pièces de quatre, de six ou de huit vers, entrecoupés de bruyantes onomatopées ou simplement de cris pour stimuler l'agilité et l'inspiration. Le caractère de ces pièces, c'est la gaieté, la plaisanterie, l'esprit de critique et de satire, quelquefois un peu grossier, mais tempéré d'ordinaire par la bonté naturelle. Ce genre est encore de nos jours en plein épanouissement; chaque réunion de paysans donne lieu à de nouveaux chants et à de nouveaux airs de ronde; c'est un trésor qui ne cesse pas de s'accroître et dans lequel on est embarrassé de choisir.

A ces quatre classes, M. Misaïl en ajoute une cinquième les *Romances;* mais les romances, il en convient lui-même, ne remontent pas au delà du commencement de ce siècle et ne sont point des œuvres populaires, puisqu'elles ont pour auteurs des jeunes gens, appartenant aux premières familles et possédant l'instruction classique, le grec, le latin et le français. Il cite les principaux, qui sont fort

connus en Roumanie. Il n'y a donc pas lieu de nous occuper ici de ces compositions.

M. Hajdeu, avec sa pénétrante érudition, enrichit notre classification de trois variétés : 1° les *Bethléems* ou mystères, forme primordiale du théâtre, dans lesquels des marionnettes représentent grossièrement le drame et la comédie de la vie humaine;

2° Les formules destinées à combattre les sortilèges, qu'il range dans la poésie, bien qu'elles soient presque toujours rédigées en prose, parce que les mots y sont disposés dans un ordre immuable et artificiel ;

3° Les formules juridiques, restes de l'ancien *carmen* romain qui accompagnait et confirmait les *legis actiones* aux mariages, aux ventes, aux autres solennités.

Il est indubitable que, si l'on voulait exposer toutes les manifestations du génie littéraire de notre nation, il faudrait tenir grand compte des productions signalées par M. Hajdeu. L'histoire littéraire de Rome, pendant de longs siècles, n'offre guère d'autre monument. Mais comme notre seul dessein est de peindre le peuple roumain d'après ses poésies nationales, on nous permettra de nous en tenir à celles qui joignent à l'avantage d'en donner l'idée la plus exacte, un vrai mérite littéraire et de négliger des morceaux dont la plupart sont en prose.

C'est apparemment pour ce motif que M. Alexandri n'a admis dans son recueil aucune pièce de ce genre.

Celles qui le composent, c'est-à-dire les ballades, les doïnas et les choras présentent tous les caractères de la poésie populaire. Elles ne se récitent pas, mais se chantent sur des airs qui varient selon la nature de la poésie. Les ballades s'accompagnent d'une mélodie plaintive et douce qui leur donne une expression de tristesse et de rêverie extraordinaire. Le chant de la doïna est tantôt simple et monotone, tantôt formé d'accords capricieux et bizarres. Ce qui domine dans les uns et les autres, c'est la mélancolie; on croit entendre la plainte de la patrie pleurant sa gloire passée. « Dans la musique de ce peuple, dit M. Erlich[1], il y a des passages mystérieux qui font deviner l'ardeur des désirs cachés au fond du cœur et dont la plainte est la seule expression. Souvent le voyageur, à l'entrée des Carpathes, entend de loin une flûte qui joue lentement un de ces airs de complainte dont une voix de femme peut seule rendre la douceur; dominé par un charme inconnu, il s'arrête et prête machinalement l'oreille pour mieux écouter ces soupirs de la montagne. »

Les airs de danse, au contraire, expriment la

[1] Airs roumains, Vienne, 1850, préface.

gaieté bruyante à laquelle le malheureux s'abandonne quelquefois pour s'étourdir. Ils sont aussi variés que les improvisations auxquelles ils s'appliquent. Il est difficile d'en comprendre le rhythme, si on ne les a entendu exécuter dans le pays même par les lâutari, qui, vêtus de costumes orientaux, prêtent à toutes les fêtes le concours de leurs instruments.

Toutes ces poésies sont anonymes et ne renferment aucune indication qui permette d'en reconnaître les auteurs. Nous savons que la doïna qui a pour titre « la Sœur du contrebandier, » fut composée par une jeune paysanne, nommée Domnica ; mais ce n'est là qu'une exception, et cette pièce est l'une des plus modernes. Le peuple roumain est doué d'une disposition naturelle pour la poésie ; tous, hommes et femmes, peuvent s'exprimer en vers quand un vif sentiment les anime. Dans toutes les circonstances de la vie, à la charrue, au foyer domestique ou dans les camps, le paysan chante, sans connaître les règles de l'art, comme l'enfant parle sans savoir la grammaire. « Cette poésie orale, dit M. Liteanu[1], vécut longtemps en Roumanie, parce qu'elle y fut longtemps la seule littérature. Le peuple roumain est un peuple agricole, dépourvu de

[1] *Convorbiri litterare.* 1er janv. et 1er fév. 1873.

commerce et d'occasions pour échanger ses idées. Il reste sur place, en arrière des nations cultivées et dans l'état naturel où fleurissent les œuvres populaires. » Cette circonstance explique le grand nombre et la conservation de ces poésies; la science qui vient à peine de s'introduire chez nous n'a point étouffé l'instinct poétique et les productions de l'art n'y ont pas fait oublier les essais de notre génie national. Néanmoins, il ne nous semble pas inutile de répondre à certains scrupules que des esprits exigeants pourraient concevoir touchant l'authenticité de notre recueil.

Il ne s'agit point ici de la bonne foi de M. Alexandri[1]; ce serait l'offenser que de le défendre contre un soupçon de ce genre. Les fraudes comme celles de Macpherson et de quelques autres n'étaient possibles que dans un temps où l'étude des chants populaires était négligée, où la connaissance des mœurs étrangères et même du moyen âge en France était abandonnée à un petit nombre d'érudits. Il serait bien malaisé de se donner aujourd'hui le plaisir d'une telle mystification. M. Alexandri n'a point imprimé le nom de tous les bardes de la bouche desquels il a recueilli ces chants; mais il en a cité plusieurs, et il pourrait les nommer tous, en spéci-

[1] Voir, aux pièces justificatives, la lettre de M. Alexandri.

fiant le lieu et les circonstances, comme il l'a fait pour le chasseur Étienne Nour, habitant du village de Bicoze sur les bords du Bistritza. Lorsqu'il n'a pu retrouver le texte complet, il signale avec sincérité la part qui lui revient dans la rédaction. Cet avertissement même n'était pas indispensable : un goût tant soit peu exercé reconnaît d'abord la différence. Quel que soit le talent de M. Alexandri et de plusieurs autres écrivains, ils pourront s'élever plus haut que nos poëtes populaires, mais ils ne sauraient imiter leur ton et leur allure. Il est d'ailleurs possible, encore aujourd'hui, d'assister à la naissance de quelques-uns de ces chants. Sans parler des choras qui éclosent à chaque réunion sur tous les points de la contrée, on verrait se reproduire chez nous la scène que M. de la Villemarqué a observée en Bretagne. Pendant les veillées d'hiver, tandis que les filles cardent la laine, que les jeunes gens leur proposent des énigmes ou les entretiennent de leur amour, les vieillards d'un ton patriarcal, racontent les histoires du passé et les aventures de leur jeunesse. « Si quelque fait notable vient de se passer, on en cause ; les esprits s'échauffent ; un des assistants entonne la première strophe ; les autres la répètent ; le voisin continue ; un troisième poursuit ; chacun à tour de rôle fait sa strophe, et la pièce, œuvre de tous, aussitôt retenue que com-

posée, vole dès le lendemain sur l'aile du refrain, de veillée en veillée. » C'est ainsi que furent composées sans doute la plupart des ballades et que les plus anciennes s'enrichissent de nouveaux développements. Les doïnas où l'originalité du sentiment semble révéler un auteur unique, n'en ont pas moins une origine populaire, puisque l'auteur, sans se nommer, y fait connaître sa condition : c'est un pâtre, un soldat, un laboureur, un brigand, une bergère, etc. Aussi ne saurions-nous prendre au sérieux l'opinion que ces pièces aient pu être écrites par des lettrés qui les auraient fait répandre dans les campagnes. Il est très-vrai qu'on se ferait une idée fausse de la Roumanie si on la considérait comme un pays dénué dans tous les temps de toute culture littéraire. Même en laissant de côté les efforts de Mircea l'Ancien qui ne put vaincre la barbarie de son siècle, dès l'an 1401, Alexandre le Bon fondait à Sutchava une école de droit que Basile le Loup transféra plus tard à Jassy, sous le nom d'école basilienne (1644-1650). Il établit aussi deux écoles de théologie et deux pour l'étude des langues roumaine et slavone. L'institut de Basile subsiste encore. En 1562, le prince Jacob Héraclide Despote, fonde à Cotnar une Université et une bibliothèque publique dirigées par le chancelier Sommer et deux érudits alors célèbres, Gaspard Peucer, gendre de Mé-

lanchthon, et Joakim Reticul. L'imprimerie avait été introduite dans la principauté dès l'an 1512. La Valachie ne restait pas en arrière. Elle avait aussi ses colléges, ses typographies, ses cours de droit, de grec, d'arabe et de langues orientales. De nos écoles sont sortis plusieurs personnages importants, entre autres Nicolas Milesco, qui fut le précepteur de Pierre le Grand et Demètre Cantemir, l'ami de ce monarque. Le prince Constantin Duca, grand partisan d'Aristote, passa pour l'hélléniste le plus distingué de son siècle (1693-1701). Pierre III Boucle d'oreilles, parlait douze langues et faisait des vers. La Roumanie entretenait des relations de commerce avec Pise, Gênes, Venise, et à l'exemple des grandes familles de l'Europe, les boyards envoyaient leurs enfants aux universités italiennes. Beaucoup des anciens boyards étaient fort instruits; presque tous savaient l'italien et le grec. Mais cette culture ne dépassa guère ni les frontières et le rayon de quelques grandes villes, ni le cercle de la haute société : le peuple garda son ignorance, sa langue et son originalité. C'est donc aux boyards qu'il faudrait rapporter la composition de nos ballades et doïnas; mais la plupart de ces pièces respirent un esprit très-hostile aux boyards; ils y jouent d'ordinaire un rôle odieux ou ridicule; les princes qu'on y célèbre sont ceux qui ont combattu avec plus de force

et de succès leurs prétentions. Il serait étrange que, s'ils avaient écrit ou dicté ces pièces, ils eussent pris plaisir à se calomnier. Quant au clergé, il avait bien, en général, l'ignorance requise pour la poésie populaire, et il est très-vraisemblable que quelques-uns de ces pauvres « *popi* » associés à la vie et aux souffrances du peuple, puisèrent l'inspiration aux mêmes sources que lui ; nous aurons même à signaler deux pièces qui, si elles n'ont des moines pour auteurs, expriment d'une façon très-nette la manière de voir des Roumains sur les gens d'Église; mais le haut clergé s'accordait mieux avec les puissants qu'avec le populaire, et dans le recueil volumineux de nos poésies, on n'en trouve aucune qui soit empreinte, au moindre degré, de l'esprit clérical.

Restent les Tsigans, qui colportent ces chansons de village en village, à la façon des chanteurs grecs. On peut craindre qu'ils n'aient ajouté au répertoire traditionnel des pièces de leur composition. Ce serait oublier qu'il s'agit d'une race étrangère, longtemps méprisée, indifférente, sinon hostile à tout ce qui fait battre le cœur du Roumain. En 1417, une population asiatique, les Scindrômes ou Bohémiens, pénétra en Dacie par la Colchide et la Crimée[1]. Les Moldo-Va

[1] M. Vaillant, *Romanie*, tome I, p. 182.

laques, ne voyant en eux qu'un peuple barbare, les qualifièrent de *tsigani*, c'est-à-dire païens, et les réduisirent en esclavage. Fixés dans le pays, ils furent presque tous livrés en toute propriété aux boyards et aux monastères. Ils semblent appartenir à deux races différentes, car les uns ont les cheveux crêpus, les lèvres épaisses, le teint fortement basané, sont vicieux et rebelles à tout essai de culture; les autres ont le profil droit, le teint olivâtre ou d'un blanc mat, les cheveux lisses, les traits réguliers et une grande aptitude à recevoir les leçons de la civilisation. Leur talent principal est la musique. « Sans études, sans efforts, sans savoir une note, ils exécutent, après une première audition, les morceaux les plus compliqués de nos grands maîtres[1]. » Ils sont les conservateurs traditionnels des airs nationaux de la Roumanie. Il n'y eut pas longtemps d'autres ménétriers pour les orchestres des bals.

Cette population souffrit jusqu'en 1837 toutes les horreurs de l'esclavage. A cette époque, le prince Alexandre Ghica, suivant l'exemple donné en 1834 par le colonel Campineano, ordonne l'affranchissement des Tsigans appartenant à l'État. Le 31 janvier 1844, une loi de l'Assemblée nationale, que M. Alexandri a chantée comme le signal de la régénération de

[1] M. E. Regnault, *Hist. des Principautés.*

notre patrie[1], décréta la liberté de tous les Tsigans. Depuis lors, rétablis dans leur dignité d'hommes, ils ont commencé de s'intéresser à la commune patrie ; mais, dans la servitude dégradante où ils étaient plongés, que leur importaient les gloires, les destinées même d'un pays qui les maltraitait? Comment auraient-ils trouvé ces mâles accents, cette ardeur vaillante qui animent nos ballades et ne peuvent appartenir qu'à des cœurs libres et fiers? Nous possédons une colinda, composée par des tsigans, et qu'ils débitaient pour offrir leurs souhaits de bonne année à leurs maîtres. La voici ; elle fournira un terme intéressant de comparaison : « Feuille verte de basilic, puisse le feu anéantir mon sort, car il m'a fait tsigan, pour vivre toujours sous le marteau. Si j'étais Roumain, je vivrais libre, sans endurer de coups ; je n'aurais plus de mauvais maîtres. Seigneur, que le bon Dieu vous accorde beaucoup d'années, mais moins de tsigans ! qu'il vous donne beaucoup d'argent, mais pas un tsigan ! » Voilà les sentiments d'une race opprimée ; ont-ils rien de commun avec ceux des ballades? Presque toutes ces dernières ont été recueillies de la bouche des bergers, qui ne descendent que deux fois l'an des Carpathes pour renouveler leur provision de sel. Comment les tsigans, qui ne s'éloi-

[1] Doïna XXV.

gnent guère des villes et des villages, leur auraient-ils appris ces vers qui se sont retrouvés au fond de leur mémoire? Dans les danses même, où il semble que leur rôle soit plus important, les tsigans jouent leurs airs; mais ce sont les jeunes gens qui répètent ou improvisent les vers. Bien loin d'avoir rien à revendiquer dans les beautés de notre poésie, les tsigans qui la colportent l'altèrent par des répétitions oiseuses, par des longueurs dépourvues de sens, par l'abus des diminutifs qui est un des caractères de leur langue. Il faut savoir gré à Constantin Golesco qui, passionné pour la musique, forma de ses tsigans les mieux doués une troupe qui contribua à conserver les vieux chants de la Roumanie et à révéler aux Roumains la musique de l'Europe; mais il n'entrera chez nous dans l'esprit de personne de leur attribuer une part dans l'héritage poétique que nos ancêtres nous ont transmis.

Au reste, la question est tranchée depuis longtemps par l'expérience des érudits qui ont étudié ces sujets : « On ne crée pas plus un morceau de poésie populaire, disent excellemment les frères Grimm, et surtout on ne le fixe pas dans la mémoire de tout un peuple, qu'on ne crée a priori et qu'on ne fait parler une langue à une nation entière. L'homme qui veut faire isolément de la poésie populaire, en tirer de son propre fonds, échoue habituellement, on

pourrait presque dire inévitablement, dans la tâche qu'il s'est imposée[1]. »

Cogere item plures unus victosque domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
Nec ratione docere ulla suadereque surdis
Quid sit opus facto, facile est; neque enim paterentur,
Nec ratione ulla sibi ferrent amplius aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra[2].

Est-ce à dire que tous ces chants, surtout les plus anciens, nous soient parvenus dans leur forme primitive? Non; en passant de génération en génération, sans avoir été fixés par l'écriture, ils ont dû subir des modifications plus ou moins graves. Bien que le peuple, suivant les frères Grimm, « respecte trop ses chants populaires pour ne pas les laisser tels qu'ils ont été composés et tels qu'il les a appris, » toutefois il y substitue volontiers un héros plus récent à un ancien, à cause du rapport de nom ou de caractère; il confond plusieurs récits analogues et enrichit une légende favorite de détails empruntés à d'autres moins connues[3]. La langue, d'ailleurs, a dû changer, bien que les langues des peuples peu cultivés se conservent plus longtemps sans altération. Les chanteurs ont substitué aux mots devenus obscurs

[1] Grimm, cité par M. de la Villemarqué. *Barzaz-Breiz.*

[2] *Lucr.* V. 1048.

[3] On en peut citer en France un exemple curieux. Les derniers

des expressions plus modernes, tout en respectant le fond et même la couleur et le style. C'est à l'aide des tournures et des mots archaïques épargnés par ces corrections successives que MM. Volf, Grimm, Nigra, Odobesco ont essayé de déterminer l'âge des poésies populaires, quand l'idée dominante ne suffisait pas à l'indiquer.

Cependant ces changements ont été moins considérables chez nous que chez aucun autre peuple. En effet, plusieurs de nos poésies ne sont pas très-anciennes ; elles représentent des mœurs qui viennent à peine de changer, et elles n'ont subi aucune influence littéraire extérieure. Un peuple qui a donné tant de preuves de son attachement aux souvenirs du passé, qui a traversé les siècles et les invasions sans perdre sa physionomie, n'a pas conservé avec moins de fidélité les monuments de son génie. Ils ont été religieusement recueillis par des mains loyales, dont

couplets de la chanson de *Marlborough* se trouvent déjà dans un chant de guerre protestant de 1563 :

La cérémonie faite
Et bon, bon, bon, bon
Didan, didan bon
Chacun s'allit coucher. —
Chacun s'allit coucher ;
Les uns avec leurs femmes,
. . . .
Et les autres tout seuls.

(*Chansonnier huguenot*, liv. III, p. 256. *Chants guerriers*, t. I.)

le travail s'est borné à choisir entre plusieurs versions, à remplacer certaines expressions vicieuses et des strophes moins poétiques par les stances ou les mots correspondants des autres versions. Telle a été la méthode de Walter Scott, de M. de la Villemarqué et des autres érudits. Telle est celle de M. Alexandri. Nous pouvons donc interroger ces chants avec confiance et y chercher ce que nos pères y ont déposé de leur âme, de leurs douleurs et de leurs espérances pour l'avenir.

CHAPITRE III

LE PAYS — LA NATURE

Considérons d'abord l'aspect du pays, et l'impression qu'il a faite sur l'imagination du peuple roumain.

La race roumaine, qui forme seule la population des deux Principautés de Valachie et de Moldavie, est répandue aussi en Transylvanie, en Bucovine, dans le Banat, la Bessarabie, la Dobrodja et même en Thessalie et en Macédoine. Nous n'avons à nous occuper ici que de la Roumanie politique.

Elle est bornée à l'ouest et au nord par les Carpathes, au nord-est et à l'est par le Pruth, la mer Noire et le Danube, au sud par le Danube. Le sol de cette contrée est disposé comme un amphithéâtre

maigres, qu'on a laissées après l'automne pour y brouter les derniers bourgeons, sont les seules marques de sa présence. Mais, en revanche, il y a là des forêts qui, pareilles au bois sacré des Druides, n'ont jamais senti le tranchant de la hache. Les arbres vieillissent et tombent d'eux-mêmes, cédant la place aux plus jeunes qu'ils mutilent dans leur chute et nourrissent de leurs débris. Des troncs d'une grosseur énorme, noircis et déchirés par la foudre, attestent la puissance féconde et redoutable de la nature.

En été, la scène change ; un manteau de verdure s'étend sur les monts, dont le sapin, le bouleau, le genévrier, l'if couronnent les crêtes. Au-dessus se dressent des pics nus ou tapissés de lichens blanchâtres, et dont quelques-uns sont consacrés à la Vierge, à des saints, ou rappellent par des traditions fabuleuses les premiers colons de la contrée. Dès le printemps, d'immenses troupeaux de brebis et de bêtes à cornes qui ont passé l'hiver dans les vallées, s'acheminent vers les bois et les hauts pâturages. Sous la garde de chiens pareils à des loups pour la figure et la férocité, ils gravissent les pentes et grimpent jusqu'aux plateaux les plus élevés. Les pâtres qui les guident, avec leurs longs cheveux tressés, leur large ceinture, leurs sandales de peau écrue, leur cor en bois de merisier et leur flûte longue

d'une coudée, retracent à l'esprit les bergers antiques du Lycée et de l'Apennin :

Pascuntur vero silvas et summa Lycæi.
At vero Zephyris quum læta vocantibus æstas,
In saltus utrumque gregem atque in pascua mittes.[1]

Sous des chênes gigantesques, que n'a jamais percés le soleil, des porcs plus nombreux et plus sauvages que ceux d'Eumée, paissent les glands ou les racines de fougères que leur grossier conducteur leur apprend à déterrer. Porchers et bouviers, gardiens de chèvres et de brebis, tous charment les loisirs de leur vie monotone en jouant des airs traînants et mélancoliques, et répètent les vieilles chansons ou en inventent de nouvelles :

Inde minutatim dulces didicere querelas
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum
Avia per nemora ac silvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta atque otia dia[2].

A la suite des troupeaux et des pâtres, une population nomade envahit les forêts : ce sont les tsigans qui viennent exercer leur industrie. S'il y a dans le voisinage quelque grande ville, ils construisent ces dômes où, à l'abri d'une couche épaisse de gazon et de terre, et par l'action d'un feu bien ménagé, les branches moyennes des arbres se transforment en

[1] Virgile, *Géorgiques*, III, vers 314 et 322-323.
[2] Lucrèce, liv. V, vers 1382 et suiv.

charbon. Quelques-uns recueillent l'amadou et la résine, qu'ils enferment dans des étuis d'écorce de sapin. La plupart fabriquent les paniers, les vases de bois et les ustensiles de toute dimension qui forment la vaisselle et le mobilier du paysan. Pendant quatre mois, ces nomades apportent dans ces vastes régions un peu de mouvement et de vie; puis, au 1er septembre, ils regagnent la plaine. Les bergers ramènent leurs troupeaux à l'étable, et les autres vont colporter dans les villages les produits de leur travail. A peine s'il reste dans les hautes vallées quelques habitants qui disputent à l'hiver les fruits d'un maigre champ péniblement défriché.

A mesure que l'on descend les pentes, la nature prend un aspect plus aimable. Les montagnes dont on s'éloigne dessinent leurs lignes harmonieuses sur un ciel limpide. Le hêtre, cher à Tityre, le frêne, l'érable, beaucoup d'arbres fruitiers à l'état sauvage, le châtaignier dans quelques contrées, remplacent le genévrier et le sapin. La coupole de métal des monastères luit dans la verdure. Les villages se multiplient; quelques-uns, cachés dans de vastes vergers de pommiers et de cerisiers, ressemblent, au printemps, à des nids entourés de fleurs. « A voir la multitude d'arbres fruitiers qui couvrent notre pays, ne dirait-on pas un verger[1]? » Ces paroles de Var

[1] VARRON, *de Re rustica*, I, 2.

ron ne conviennent pas mieux à l'Italie ancienne qu'aux collines de la Roumanie. Dans les larges vallées des rivières et sur le flanc des coteaux, un printemps précoce fait croître une herbe drue et fine dont l'éclat ne le cède point aux pâturages de la Suisse. Quelques-uns de ces coteaux ne sont, de la base au sommet, qu'une vaste prairie, émaillée de fleurs qui prennent sous les rayons du soleil des teintes éblouissantes. Tel est le Florescu, dont le nom indique assez l'aspect. Le muguet et le fraisier embaument les bois de leur parfum. Sur les collines sèches et pierreuses, le thym s'étend en pelouses. La mélisse sert, comme autrefois, à rappeler à la ruche les jeunes essaims. Le romarin, la sauge, mille plantes aromatiques parfument le miel que les abeilles sauvages vont déposer dans le creux des arbres :

. . . . . Penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro [1].

Parfois une longue file de chevaux, chargés de bâts ou traînant de lourds chariots, se déroulent sur les sentiers escarpés : c'est un convoi de montagnards qui vont vendre ou acheter dans la plaine le blé, le sel, la laine et les fruits.

Le long des pentes s'écoulent une infinité de

[1] *Géorgiques*, liv. IV, v. 38.

sources et de ruisseaux, décorés, pour la plupart, de noms gracieux et poétiques, qui filtrent à travers les mousses ou glissent sur les rochers. On croirait que ces sites ont inspiré Lucrèce :

. . . . Fluenta
Lubrica proluvie larga lavere humida saxa,
Humida saxa, super viridi stillantia musco
Et partim plano scatere atque erumpere campo [1].

Réunis en rivières au fond des vallées, ils mêlent leur murmure au grincement des scieries et des moulins qu'ils font mouvoir.

Tous ces ruisseaux, tous ces torrents, toutes ces rivières courent vers le Danube; le Danube, qui est la force, la richesse, la beauté du pays; le Danube, le plus grand fleuve de l'Europe, parfois plus pittoresque et toujours plus majestueux que le Rhin. Dans un parcours de cent ving-cinq lieues le long des deux Principautés, il prend les visages les plus divers. Bordé tour à tour par de riants coteaux ou par des rochers à pic, par de sombres forêts ou par des plaines immenses, tantôt il rassemble la masse de ses eaux, et force, pour ainsi dire, l'entrée du pays roumain en formant de gigantesques cascades (les Portes de Fer); tantôt il s'épanouit en une large nappe et coule paisiblement dans son lit profond; tantôt il se divise et embrasse une multitude d'îles

Lucrèce, V, 964 et suiv.

qu'ombragent des forêts de peupliers blancs, de saules, de trembles, de pommiers et de poiriers sauvages mariés à la vigne. Vers son embouchure, qui se partage, comme on sait, en trois branches principales, il entretient du surcroît de ses eaux de vastes marécages et de grands lacs poissonneux, bordés de roseaux, d'iris et de nénuphars. « C'est cette rapide succession de tant de couleurs et de nuances; c'est cette continue transformation de la configuration du sol; ce sont ces contrastes qui font le charme du Danube, qui, tour à tour, lui donnent l'aspect le plus riant et le plus sévère[1]. » Aussi fut-il célébré dans toutes les langues et par une foule d'écrivains, depuis Hérodote jusqu'à M. de Hammer, qui n'est pas loin de voir dans notre fleuve une incarnation de Brahma.

Les plaines qu'il traverse depuis les Portes de Fer jusqu'à la mer Noire sont d'une admirable fécondité. Tandis qu'en d'autres contrées on est contraint d'exciter la force productive de la terre ou de suppléer à son épuisement, le paysan roumain laboure les mêmes champs sans avoir besoin d'appliquer le précepte de Virgile :

Ne saturare fimo pingui pudeat sola[2].

[1] *Le Danube*, par M. Marmier. *Revue Contemporaine* du 15 juin 1854.

[2] *Géorgiques*, liv. I, v. 80.

Il y a des terres que l'excès de leur richesse ne permet pas de cultiver plusieurs années de suite. Le blé, le maïs, tous les fruits des climats tempérés, quelques-uns même des pays chauds poussent avec vigueur sur ce sol inépuisable et récompensent le paysan de son facile travail.

Bien que la classe des laboureurs soit de beaucoup la plus nombreuse, ou, pour mieux dire, qu'elle forme presque toute la population, elle n'est point en proportion avec l'étendue du pays. Aussi de vastes espaces restent-ils sans culture; mais cet abandon qui livre la nature à elle-même n'est pas dépourvu d'un charme poétique. Dans un désert immense, sans villes ni villages, on voit se dresser çà et là une longue poutre oblique portant à l'une de ses extrémités un seau suspendu par une chaîne de fer, et à l'autre une pierre qui fait contre-poids : c'est le puits des âges primitifs[1]. D'innombrables troupeaux de bœufs et de brebis paissent tout l'été dans ces plaines sans limites où l'œil n'aperçoit de tous côtés qu'une herbe épaisse, traversée par des bandes de grues, d'outardes et de vautours. Les chevaux, dans cette vie libre, deviennent si sauvages qu'on les prend avec le lacet. L'hiver, des vents violents s'élèvent dans ces vastes campagnes, et ensevelissent

[1] *Journal de Bucharest*, M. de Marsillac.

quelquefois des troupeaux entiers sous la neige ou les jettent dans les grands lacs de la Bortcha.

Le voyageur qui s'aventure dans ces régions peut bien n'être frappé que de leur monotonie et des ennuis de la route ; mais l'homme qui y est né, qui les habite, en ressent l'attrait mystérieux. « Au grand jour, c'est le désert avec son infini : la lumière tombe avec tout son éclat ; le ciel, au chaud coloris, s'unit à la terre dans cette ligne ombreuse qui partout ailleurs les sépare. Au coucher du soleil, l'espace prend une teinte azurée qui lui fait comme un cadre de montagnes. Le crépuscule est rapide, et quand la lune s'élève sur ce silence, sur cette immobilité, on dirait le lieu de repos de dix générations[1]. » Quels spectacles variés dans cette uniformité apparente ! Que de voix mélodieuses au milieu de ce silence ! Sans méconnaître les différences qui distinguent les steppes de la Roumanie et ceux de la Hongrie, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici quelques vers d'un poëte, Petœfi, dont M. Saint-René Taillandier a fait connaître aux Français les œuvres et la tragique destinée. Il trouvait dans son pays le contraste que nous essayons de marquer entre la montagne et la plaine, et ce n'est pas la montagne qu'il préfère. « O Carpathes,

[1] La princesse Aurélie Ghica, *la Valachie moderne*. Paris, 1850.

s'écrie-t-il, que sont pour moi vos romantiques horreurs et vos forêts de sapins? Je vous admire, je ne vous aime pas. Ni les cimes ni les vallées ne parlent à mon imagination. Là-bas, dans le steppe immense, dans les plaines semblables à la surface unie de la mer, c'est là que je me sens à l'aise; mon âme se déploie alors comme l'aigle qui s'est enfui de sa cage. »

Dans une autre pièce, consacrée à la cigogne, « son oiseau favori, » le même poëte ajoute : « Je l'aime, la Puszta (le steppe); c'est là seulement qu'habite la liberté! Là mes yeux peuvent errer de tous côtés sans obstacles! Point de roches noires qui nous menacent, point de ces regards troubles que nous jette l'onde agitée des torrents, point de ces bruits de cascades qui ressemblent à un cliquetis de chaînes. » — « Et que personne ne dise que la Puszta n'est pas belle! Merveilleuse est sa beauté! mais comme une jeune fille pudique, elle la cache sous son voile, et si elle le soulève, ce voile, c'est seulement pour les visages connus, en présence des amis fidèles; alors soudain une fée leur apparaît, une fée aux regards de flamme! Ah! je l'aime, la Puszta! Sur mon hardi coursier, j'aime à errer dans ses libres espaces; et là où l'on ne trouve plus la trace de l'homme poursuivant son gain, à l'endroit le plus solitaire de la lande, je descends de cheval, je me

repose sur le gazon et j'écoute les murmures de l'air[1]. »

Il ne faut point demander au paysan roumain, l'unique et véritable auteur des chants qui nous occupent, cette savante et délicate analyse de ses sentiments. C'est le propre des âmes simples et rustiques de ne point se complaire à s'étudier elles-mêmes et d'exprimer par un trait rapide et riche de sens les émotions qu'elles éprouvent. On a reproché, non sans motif, à Cicéron d'avoir prêté au vieux Caton un peu de son esprit dans l'explication si détaillée qu'il fait des joies du laboureur. Mais si le langage de nos poëtes populaires est plus sobre, ils n'ont pas moins aimé leur pays ; ils en ont senti les agréments différents et tracé dans leurs vers un tableau plein de variété, de fraîcheur et d'éclat.

Tous les aspects de la nature, tous les sites de la contrée, se sont profondément gravés dans l'imagination contemplative du peuple roumain. Lisez les vers suivants de la ballade d'Hercule, et sous la figure des trois sœurs, dites si vous ne reconnaissez pas les trois régions que nous avons essayé de décrire : « La sœur aînée s'est dirigée vers une plage enchanteresse, le long du Danube, du côté de la mer ; la sœur puinée s'est égarée au sein des forêts antiques, par delà

[1] Saint-René Taillandier. *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1860.

neuf grandes montagnes; la sœur cadette pleure et gémit là-bas sous ce rocher, cachée dans une ombre profonde[1]. » Le Roumain connaît les forêts et les bois, et dans les feuilles qui tombent, il voit l'emblème de la destinée humaine. Il a entendu les sons du *boutchoum*[2] roulant sous les verts arceaux des hêtres, et il a tiré de sa flûte des accords si touchants que les feuilles en ont frissonné. Comme il aime le soleil, et comme il plaint le pauvre prisonnier d'être privé de ses rayons[3] ! Il aime aussi l'étoile qui lui sourit entre les branches, alors qu'il s'égare, sans laisser de trace dans les sentiers perdus. La vallée lui a montré ses vierges, pareilles à la fleur du lis, la tête parée d'un bouquet de basilic, lavant le blé ou blanchissant la laine, et des chansons d'amour ont coulé de ses lèvres. Sur la plaine liquide du Danube, à l'embouchure du fleuve, à l'endroit où la côte se creuse et se replie en mille sinuosités, il regardait les caïques des Infidèles, à la proue dorée, aux voiles teintes de pourpre : un d'eux s'approche, aborde en silence; tout à coup un bruit d'armes retentit : les païens sont vaincus; voici que des monceaux de Turcs brûlent sur le rivage et la lumière s'étend sur

[1] *Ballades et chants populaires de la Roumanie*, par V. ALEXANDRI. Paris, 1855.

[2] Boutchoum, long tuyau en bois de cerisier dont les bergers tirent des sons qui s'entendent à plusieurs lieues de distance.

[3] *Ballade* de Corbac.

les flots du Danube[1]. Ou bien sur l'autre rive du fleuve, une jeune fille lui apparaît, comme une étoile. « Fends le Danube, lui dit-elle, et viens, pour que nous nous aimions ici à l'ombre de ces noyers. Cours dans la forêt qui est derrière toi; tu y trouveras un jeune peuplier pour construire un bateau et de jeunes branches pour en faire des rames. ». Il a fait comme elle avait prescrit; et voilà que le soleil s'est couché; la nouvelle lune paraît dans le ciel. Le fier Roumain agite la rame et traverse rapidement le Danube[2]. Où trouver une peinture plus simple et à la fois plus pittoresque? Quelle combinaison savante vaudrait cette heureuse et naïve rencontre? C'est la nature elle-même qui se reflète dans ces vers

Le Roumain aime les fleurs avec passion. Il n'est pas de paysan qui ne leur réserve une place dans son jardin, surtout aux plantes odoriférantes, comme le basilic, la marjolaine, la mauve, la rose, l'œillet, la giroflée, la jonquille. C'est un goût qu'il tient de son ancêtre, le vieux pirate devenu colon à Tarente :

> Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circum
> Lilia verbenasque premens vescumque papaver,
> Regum æquabat opes animis.

Il n'a rien trouvé de plus fort pour exprimer l'amour maternel et paternel, que l'attachement du

[1] *Poesii populare, adunate* de V. Alexandri, XXXII, ballade.
[2] *Poesii populare*, XIX, ballade.

propriétaire à son jardin. « Mes parents m'aimaient, dit une jeune fille, comme ils aiment le jardin et ses fleurs[1]. » Quand il a voulu peindre la désolation de sa patrie, livrée en proie aux ravages des étrangers, c'est encore à un jardin qu'il l'a comparée : « Ce jardin plein de fleurs, comme il est foulé aux pieds! dévasté par des monstres sans crainte! comme on arrache ses fleurs! comme on ravage ses fruits[2]! » Aussi l'image des fleurs s'offre-t-elle d'abord à son esprit pour représenter un objet gracieux, la jeunesse et la beauté. Nous pourrions en citer mille exemples : les voitures remplies de dames qui suivent la fiancée de Bogdan, ce sont « de vrais jardins remplis de fleurs » ; et le cheval de Novak, en quête d'aventures, s'arrête « à la porte d'un jardin plein de fleurs qui souriaient aux cadines et de cadines qui souriaient aux fleurs[3]. » Il serait difficile de rendre avec plus de délicatesse la grâce commune aux unes et aux autres et la sympathie qui doit unir des objets si charmants. L'aimable esprit d'Ausone n'a pas mieux rencontré dans les vers célèbres :

Ambigeres raperetne rosis aurora ruborem
An daret, et flores tingeret orta dies ;
Ros unus, color unus, et unum mane duorum
Sideris et floris; nam domina una Venus[4].

[1] *Poesii populare*, Doïna, VII.
[2] *Ibid*. Doïna, XX.
[3] *Ballades et chants populaires*, XI.
[4] *Ausone*, idylle XIV.

Tant il est vrai que le seul mouvement de la nature atteint parfois aux beautés les plus fines et les plus recherchées de l'art !

Le même Ausone n'eût pas désavoué l'ingénieuse allégorie où, sous la figure d'une fleur des champs, le poëte populaire déplore la fuite rapide de la jeunesse et de la beauté. « Feuille verte de noisetier, je partis la nuit par un beau clair de lune pour trouver une petite fleur qui fait le souci de mon âme, et lui demander pourquoi dans le jardin elle penche son front et soupire. — Je m'incline, me répondit la fleur, parce que le chagrin me pénètre; mon âme gémit; car je me passe avant le temps! Je fleuris trois jours et puis je tombe brûlée par le vent! A peine je croîs et m'épanouis, à peine je me chauffe aux rayons du soleil, et tout à coup sur moi tombe une ombre épaisse et noire, et personne ne distingue plus si je suis une fleur ou bien une herbe verte[1]. » Il y a dans ces vers autant de charme, et plus de sobriété, plus de véritable sentiment que dans l'idylle trop élégante du poëte latin. Malgré la différence du ton, ils rappellent le trait touchant de Bossuet sur la mort prématurée de la duchesse d'Orléans : « Madame a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissait,

[1] *Poesii populare*, Doïna, IX.

avec quelle grâce, vous le savez ; le soir, nous la vîmes séchée. »

Après ces exemples, on sera moins surpris de la formule qui sert comme de prélude à un grand nombre de pièces, doïnas ou ballades. Beaucoup de ces chansons, en effet, commencent par le vers : Feuille verte de rosier... feuille verte de chêne... feuille verte de sapin, selon que le poëte se propose de chanter la grâce, la force ou la douleur. Si le ton change dans le cours de la pièce, le passage d'un sentiment à un autre est marqué par la répétition de la même formule et le nom d'une nouvelle plante avertit du changement. Sans doute le mauvais goût des chanteurs ambulants a fait de cette introduction une banalité ; mais dans le texte des anciennes ballades, la plante choisie s'accorde toujours avec le sujet. On peut voir dans cette locution la trace d'un ancien usage et croire que le chanteur se présentait, en vrai fils d'Apollon, avec une branche de laurier ou d'un autre arbre dans la main. C'est ce qu'avait imaginé Boileau[1], lorsqu'il appelait les rhapsodes « les chantres de la branche, » répondant aux critiques d'Homère par une étymologie ingénieuse mais fausse. Pour qui connaît le caractère du Roumain, il n'est pas douteux que cette espèce d'invo-

[1] Observations sur Longin.

cation symbolise la joie qu'il éprouve au retour du printemps[1]. « Il viendra, dit-il dans une doïna, il viendra le mois de mai, et tu te croiras dans le paradis même. » Après les rigueurs de l'hiver, le réveil de la nature rend aux âmes attristées la joie et l'espoir. Le Roumain croit y voir une image de son sort; et, comme l'arbre, engourdi par le froid, renaît à la vie, il sent circuler en lui assez de vie pour renaître à la liberté et au bonheur. N'est-ce pas enfin une idée très-poétique que d'avoir compris ou imaginé le rapport entre la physionomie de certaines plantes et les actes ou les sentiments de l'homme, et deviné ce langage des fleurs qui semblerait l'œuvre d'un art très-raffiné?

C'est qu'à force de vivre dans l'intimité de la nature, le Roumain s'est comme identifié avec elle; il entend son langage, s'intéresse à ses productions. Les mouvements de l'univers ne représentent point à ses yeux, comme à ceux de Lucrèce ou de Montaigne, le jeu monotone d'une machine imparfaite; partout il sent la vie, l'amour, et les êtres même inanimés lui témoignent une sympathie que les hommes lui refusent trop souvent. Il dit au chêne : Tu es mon frère; nous sommes tous deux forts et inébranlables. Il dit à la source : Pourquoi gémis-tu? tu

[1] Dans les chants populaires d'Italie, la feuille est remplacée par la fleur : *Fiore de viole*, *Li vostri occhietti...*

n'es point esclave comme moi. Il est pourtant fort éloigné de ce grossier panthéisme qui, noyant tous les êtres dans l'océan de la fatalité, ne nous laisse pas même la consolation de lutter contre la violence de lois invincibles. Sous toutes les tyrannies, il a gardé au fond de son âme le sentiment de la liberté. C'est par là qu'il s'estime et qu'il aspire à reprendre son rang parmi les peuples. Quel droit y aurait-il s'il ne se considérait qu'à l'égal de ces animaux qui passent d'une étable à l'autre et n'ont souci que de leur fourrage? Il ne se ravale pas au niveau des bêtes ou des plantes; au contraire, il les élève jusqu'à lui et leur prête ses idées, sa bienveillance, son patriotisme, quelques-uns de ses meilleurs sentiments.

L'expression de cet amour pour la nature n'offre d'ailleurs ni la grandeur disproportionnée des poëmes indiens, ni la hautaine mélancolie de J.-J. Rousseau, étouffant dans l'univers et aspirant à s'élancer dans l'infini. Les êtres que le poëte roumain prend pour confidents ou qui se mêlent d'eux-mêmes à sa vie et à ses pensées, ce sont les compagnons ordinaires de ses travaux et de ses dangers. Ils lui parlent en amis associés à ses peines, avec tant de naturel qu'on oublie volontiers l'invraisemblance et l'on croit n'entendre qu'un monologue, où, à la façon des héros tragiques, le personnage nous ouvre

son propre cœur. Mihou[1], le jeune brave, monté sur son cheval bai, chemine au sein de la nuit. Il va, éveillant les forêts des sons de son kobouz[2] en os, et disant à son coursier :

« Va, Mourgouchor, va, le long du plateau ; pourquoi quitter le sentier et prendre par la colline ? Est-ce le frein qui te gêne ? Est-ce la selle qui te blesse, que tu portes si lourdement mon corps léger ? — Le frein ne me gêne, la selle ne me blesse, mais ce qui me gêne et ce qui me blesse, c'est que par ici sont en embuscade quarante-cinq valeureux brigands... Ils nous entendront, ils apparaîtront, et malheur à toi ! et malheur à moi ! — Va, Mourgouchor, va le long du plateau, quitte la colline, reprends le sentier, car Mihou est brave ; n'aie crainte avec lui ; fie-toi à ces bras nerveux, à cette large poitrine, à cette belle dague au tranchant d'acier. » Et le cheval, content d'avoir rempli, en avertissant son maître, un devoir de conscience et d'amitié, revient de bon cœur à son instinct belliqueux et le conduit à l'ennemi. N'est-il pas permis de croire que les conseils du cheval n'expriment que les propres pensées du jeune Mihou, songeant à la présence probable des brigands et se disposant à les attaquer ? Ce n'est pas la seule fois que nos poëtes ont engagé une conversation entre le

[1] *Ballades*, etc. XXIV, p. 161.

[2] Kobouz, espèce de flûte.

cheval et l'homme. Toma Alimoche[1], boyard de la basse Moldavie, a reçu, par trahison, une blessure terrible. Tandis que son ennemi tourne le dos et s'enfuit, il prend ses entrailles de ses deux mains, les remet en leur place, serre sa ceinture par-dessus et se dirige vers son cheval qui, attaché par un clou d'argent, broutait l'herbe près de lui : « Hohé, dit-il, mon petit Mourgo, que ne peux-tu dans ta vieillesse faire encore, mon brave, ce que jeune tu faisais! — Voici ma crinière, saute sur mon dos, maître, et tiens-toi ferme; ma vieillesse te fera voir ce qu'étant jeune je valais. » Toma saute en selle et se met à la poursuite du fuyard. Il est impossible de ne pas se rappeler ici l'émouvant épisode de Mézence, lorsque ce guerrier blessé part pour venger la mort de son fils Lausus[2] : « En disant ces mots, il se dresse sur sa cuisse souffrante, et quoique affaibli par sa profonde blessure, conservant toujours son courage, il demande son cheval. C'était sa gloire, sa consolation; avec lui il sortait vainqueur de toutes les batailles. Il le voit triste comme lui, et lui parle en ces termes : « Rhèbe, nous avons vécu longtemps, si ce mot longtemps convient à des mortels. Ou vainqueur aujourd'hui, tu rapporteras les dépouilles sanglantes et la tête d'Énée, et tu vengeras avec moi ce qu'a souffert

[1] *Ballades*, etc., XVIII, p. 109.
[2] VIRGILE, *Éneide*, liv. X, 856.

Lausus; ou si rien ne nous ouvre la voie, nous périrons ensemble; car, je le crois, mon brave, tu ne voudras pas souffrir les ordres d'un étranger, d'un Troyen ! » Il dit, et Rhèbe reçoit sur son dos son poids accoutumé. » — Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer par quels liens un homme de guerre tient à sa monture; nous ne ferons sur ce texte qu'une seule remarque. C'est par son attitude que le cheval Rhébus exprime son affliction et son amitié; il partage la douleur de son maître, il se prête à sa volonté, il ne lui parle ni ne lui répond. Le cheval de Pallas pleure silencieusement à ses funérailles :

> Post bellator equus, positis insignibus Æthon,
> It lacrimans, guttisque humectat grandibus ora[1].

Au contraire, le cheval favori d'Achille, Xanthe, prend la parole pour l'avertir de sa destinée : « Xanthe aux pieds agiles lui répondit et pencha aussitôt sa tête; et toute sa crinière tombant hors du collier, le long du joug, descendait jusqu'à terre : c'est Junon, la déesse aux bras blancs, qui lui donnait la parole : « Oui, nous te ramènerons encore aujourd'hui, impétueux Achille; mais le jour de ta mort est proche, et ce n'est pas nous qui en serons coupables, mais un Dieu puissant et la Parque terrible... Dussions-nous égaler à la course le souffle de Zéphire, le plus

[1] VIRGILE, *Éneide*, liv. XI; vers 89.

vite, dit-on, de tous les vents, il n'en est pas moins dans ta destinée de périr sous les coups d'un Dieu et d'un mortel. » Comme il parlait ainsi, les Furies arrêtèrent sa voix ; et Achille, aux pieds légers, lui répondit, plein de colère : « Xanthe, pourquoi m'annoncer mon trépas, ce n'est pas à toi de faire cette prédiction. Moi aussi, je sais bien que mon sort est de périr ici, loin de mon père chéri et de ma mère; mais je ne m'arrêterai pas pour cela avant d'avoir lassé les Troyens à force de combats[1]. » Nous n'avons pas résisté au plaisir de citer ce passage qui, d'ailleurs, nous fournira plus loin le sujet d'une autre observation. La différence et le rapport que nous signalons ici n'est point l'effet du hasard ni du caprice. Pour les peuples jeunes, aussi bien que pour les enfants, tout vit, tout parle dans la nature. La scène racontée par Homère est sans doute un prodige ; il le sait bien, puisqu'il l'attribue à l'action des dieux; mais ce prodige, éclos sans effort dans une imagination pleine de merveilleux, trouvait des âmes toutes prêtes à l'accueillir ; ni le poëte ni les auditeurs ne marchandaient leur foi. L'art ingénieux de Virgile, s'adressant à des lecteurs peu naïfs dans un siècle où les bêtes ne parlaient plus, n'a reproduit l'original qu'avec sa discrétion ordinaire ; il en a corrigé la

[1] *Iliade*, chant XIX, vers 404 et suiv.

hardiesse et l'a fait goûter en le rapprochant de la vraisemblance. C'est dans cette mesure que Racine aussi a peint la douleur des coursiers d'Hippolyte qui

L'œil morne, maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée ;

mais le chanteur populaire qui, par son ignorance, par le tour de son esprit, se trouvait dans des conditions plus semblables à celles d'Homère, a fait parler les chevaux et les autres êtres, quelquefois longuement. Il a retrouvé, sans le savoir, le trait principal de la conception homérique ; son apparente hardiesse n'est qu'un retour à la nature. On pourrait, au besoin, citer cette particularité comme une preuve de l'origine de nos poésies[1].

L'attachement que l'homme de guerre a pour son cheval, le berger le porte à son chien, son compagnon fidèle, le complaisant auditeur de ses chants, le défenseur de sa fortune. Une ballade[2] nous peint

[1] Dans les chants klephtiques, recueillis par M. Fauriel, se trouve la pièce suivante : « Liassos l'aperçoit (sa femme) d'une haute colline, il tient tout près de lui son cheval noir et lui parle en secret : « Peux-tu, mon cheval, peux-tu délivrer ta maîtresse ? — Oui « je peux, mon maître, je peux délivrer ma maîtresse, pour qu'elle « augmente ma ration ; je vais, je vais. » Il va, délivre sa maîtresse et la porte à la demeure de son maître (tom. I, p. 138, XXVI). Ainsi les poëtes populaires se rencontrent comme Racine rencontre Virgile.

[2] *Ballades et chants*, XIX, p. 117.

avec une grâce charmante cette affection partagée, et, par une délicatesse digne de remarque, c'est à la bête que la chanson attribue le plus beau rôle. Costé descend à la ville afin d'y acheter du sel pour ses moutons, du son pour ses agneaux, des manteaux pour ses bergers et des sandales pour ses serviteurs. Il rencontre Fulga à la barbe noire et au cerveau léger et lui permet d'aller prendre dans ses bergeries trois agneaux bons à rôtir à la broche et un mouton gras. Fulga, peu satisfait de ce don, enlève plusieurs troupeaux et les mène à Pandina. Costé, de retour, s'aperçoit du larcin. Il appelle ses chiens et leur distribue par portions égales un énorme fromage ; cette libéralité ne leur délie pas la langue : « Mais voici venir lentement Dolka, la vieille chienne favorite de Costé, celle qui connaissait le mieux ses devoirs ; elle avance en hésitant et en faisant de grands détours ; son maître l'aperçoit et lui parle ainsi : « Dolka, ma Dolkutza, que sont devenus mes troupeaux ? » A ces mots, la chienne commence à se plaindre doucement et se couche aux pieds de son maître : « Ma Dolka, tu es vieille et tu as été élevée à la bergerie ; je t'ai toujours aimée et toujours nourrie de laitage ; comment as-tu permis aux voleurs d'emmener mes troupeaux ? » Ainsi, les héros antiques dans l'embarras rappellent aux dieux les offrandes qu'ils ont déposées sur leurs autels ; ainsi Didon re-

proche tendrement à Énée les bienfaits dont elle l'a comblé :

> Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
> Dulce meum [1]...

Dolka, pour toute réponse, hurle tristement et montre sa patte blessée[2]. Le maître, à cette vue, passe du mécontentement à la compassion; il se reproche son injustice : « Chère Dolka, ma pauvre Dolkutza, les brigands t'ont blessée pendant que tu défendais les biens de ton maître! S'il en est ainsi, si tu es toujours aussi fidèle et aussi intelligente, va devant en suivant les traces des brebis et conduis-moi au repaire des bandits. » Dolka saute gaiement et part en fourrant son nez dans l'herbe afin de flairer la trace des troupeaux. A la vue de Fulga, Dolka aboie avec furie et se précipite sur le voleur. Costé va droit à lui, lui rappelle sa mauvaise foi et son ingratitude, le frappe de son paloche, lui arrache le cœur et le jette à Dolka; mais Dolka refuse cette pâture : « Le cœur d'un traître est un poison mortel. »

Nous regrettons d'abréger; mais il faut nous en tenir à notre sujet. On a remarqué le rôle que le poëte assigne à l'animal. L'homme a ses accès de mauvaise humeur et d'injustice; il tient à son bien

[1] *Éneide*, liv. IV, 317.
[2] Voir Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, chap. 17-19.

et punit le ravisseur avec cruauté. L'animal, c'est, d'un bout à l'autre, le devoir, la patience, le dévouement, le sacrifice; c'est aussi l'humanité et la sagesse, quand il se détourne avec horreur du mets sanglant qu'on lui offre comme récompense. D'autre part, la colère du maître est excitée surtout par la blessure de Dolka; il pardonnerait peut-être le vol de ses brebis; mais le sang de son amie crie contre le coupable; rien que la mort ne peut expier la patte blessée de Dolka. Le chien d'Aubry, dont Froissart nous a raconté l'aventure, montra peut-être plus d'esprit et de persévérance à poursuivre l'assassin de son maître; mais qu'il est inférieur à Dolka pour le sentiment, pour l'humanité, et, tranchons le mot, pour la philosophie! Il est vrai que dans son attachement à son maître, il semble avoir fait seul tous les frais; l'affection veut être payée de retour. Le vieux chien d'Ulysse, devinant son maître sous les haillons qui le déguisent, et succombant à la joie de le revoir, pourrait seul soutenir la comparaison.

Mais le plus expressif de nos poëmes, celui où se marque le mieux la communion de l'homme et de la nature, c'est la ballade de Mioritsa. Nous la citerons tout entière d'après l'exacte traduction qu'en a donnée M. Alexandri[1] :

[1] *Ballades et chants*, I, p. 3.

« Sur le penchant de la montagne, belle comme l'entrée du paradis, voici cheminer et descendre vers la vallée trois troupeaux d'agneaux, conduits par trois jeunes pâtres : l'un est un habitant des plaines de la Moldova, l'autre est Hongrais (Transylvain), le troisième est un montagnard de Vrantcha.

« Le Hongrais et le Vrantchien tiennent conseil et résolvent de tuer leur compagnon au coucher du soleil, parce qu'il est le plus riche, qu'il possède un plus grand nombre de brebis aux belles cornes, et des chevaux mieux domptés et des chiens plus vigoureux.

« Cependant, depuis trois jours, certaine petite brebis, à la laine blonde et soyeuse, ne goûte plus à l'herbe de la prairie et sa voix ne cesse de gémir.

« Gentille brebis, gentille et rondelette, pourquoi, depuis trois jours, gémis-tu de la sorte? L'herbe de la prairie te déplairait-elle, ou bien serais-tu malade, chère petite brebis?

« — Oh ! mon berger bien aimé, conduis ton troupeau au fond de ce massif; il s'y trouve de l'herbe pour nous, et pour toi, de l'ombre. Maître, cher maître, appelle près de toi, sans tarder, le plus brave et le plus vigoureux de tes chiens ; car le Hongrais et le montagnard ont résolu de te tuer au coucher du soleil.

« Petite brebis de Birsa! si tu es prophétesse, et

s'il est écrit que je dois mourir au sein de ces pâturages, tu diras au Hongrais, ainsi qu'au montagnard, de m'enterrer près d'ici, dans l'enclos du bercail, afin que je sois toujours avec vous, mes chères brebis ; ou bien derrière la bergerie, afin que je puisse toujours entendre la voix de mes chiens.

« Tu leur diras cela ; ensuite tu placeras au chevet de ma tombe une petite flûte de hêtre aux accents d'amour, une petite flûte en os aux sons harmonieux, une petite flûte de sureau aux notes passionnées ; et, quand le vent soufflera à travers leurs tuyaux, il en tirera des sons plaintifs, et soudain mes brebis se rassembleront autour de ma tombe et me pleureront avec des larmes de sang.

« Mais garde-toi de leur parler du meurtre... Dis-leur seulement que j'ai épousé une belle reine, la fiancée du monde ; dis-leur encore qu'au moment de notre union une étoile a filé ; que le soleil avec la lune ont tenu la couronne sur ma tête ; que j'ai eu pour témoins les pins et les platanes des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre les oiseaux, des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles du firmament.

« Mais si tu apercevais jamais, si tu rencontrais une pauvre vieille mère à la ceinture de laine, versant des larmes et courant à travers champs, et demandant et disant à tous :

« Qui de vous a connu, qui a vu un jeune et beau berger dont la taille svelte passerait par une bague? Il a le visage blanc comme l'écume du lait; sa moustache est pareille à l'épi des blés, ses cheveux sont comme la plume du corbeau et ses yeux comme la mûre des champs...

« Alors, ma petite brebis, prends pitié de sa douleur, et dis-lui simplement que j'ai épousé la fille d'un roi dans une contrée belle comme l'entrée du paradis...

« Mais garde-toi bien de dire qu'à ma noce une étoile a filé, que j'ai eu pour témoins les pins et les platanes des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles du firmament... »

Tous les écrivains, nationaux ou étrangers, qui ont voulu donner une idée favorable de la littérature populaire roumaine, ont cité ou commenté ce chant. « C'est[1], dit M. Michelet, une chose sainte et touchante à fendre le cœur; rien de plus naïf et rien de plus grand. » La tristesse, la naïveté et la grandeur sont en effet les caractères saillants de ce petit chef-d'œuvre. Dès les premiers vers, on s'intéresse au péril du jeune berger et à l'affection de sa brebis. D'ordinaire, ils n'ont pas besoin de se parler pour

[1] *Légendes du Nord.*

se comprendre ; il s'aiment et veillent l'un sur l'autre avec une tendresse fraternelle. Dans le long isolement des mois d'été, loin de son village et de sa mère, sur qui l'enfant porterait-il son amitié, sinon sur son troupeau ? qui s'intéresse à lui dans ce canton détourné ? quand les hommes s'arment contre lui, quand ses frères mêmes complotent sa mort, d'où lui viendra le secours ? Sa brebis l'avertit, si elle ne peut le défendre. Elle lui parle, avec quelle grâce ! Elle ne veut pas l'effrayer d'abord ; elle ne sépare point son sort du sort de son ami ; c'est pour elle, non moins que pour lui qu'elle le prie de quitter ce pâturage. Mais pourquoi résisterait-il à sa destinée ? Que peut-il contre la violence et l'injustice ? Le spectacle de la nature ne lui a-t-il pas appris que la mort, comme la vie, est une preuve de sa puissance et de sa sagesse, et que le pin frappé par la foudre est bientôt enseveli sous la verdure qui naît de ses débris ? Habitué à reconnaître des forces irrésistibles, pourquoi réclamerait-il contre les lois qui lui sont communes avec tous les êtres ? Le chêne se plaint-il quand la bise fane son feuillage ou qu'un torrent le déracine ? Point n'est besoin d'expliquer par une tradition antique cette croyance à la destinée, à des jours heureux ou malheureux ; autant vaudrait en chercher la source dans le fatalisme musulman. Mais si le berger accepte son sort, en

victime résignée, il veut du moins reposer parmi ses chers troupeaux, et emporter dans l'autre monde un souvenir de ses occupations. Du fond de la tombe, il entendra la voix de ses chiens, les sons plaintifs de sa flûte, et il croira n'avoir pas changé de séjour. Les pleurs de ses brebis le consoleront de la méchanceté des hommes. Ainsi l'idée de la mort se voile à ses yeux d'images riantes et douces, et de même qu'elles lui cachent l'horreur des derniers moments, il veut en épargner le regret aux êtres qu'il a chéris. Il manquerait quelque chose à son repos, s'il restait dans leur mémoire avec une figure sanglante. Aussi défend-il qu'on leur parle du meurtre. Il n'est pas mort. Il a épousé une belle reine, la fiancée du monde. Là, par un mouvement d'une singulière hardiesse, il rassemble autour de son tombeau, transformé en autel nuptial, toutes les puissances de la nature. L'univers entier est une église, où le soleil et la lune, les pins et les platanes, les montagnes et les étoiles accomplissent les cérémonies du mariage :

. . . . . Fulsere ignes, et conscius æther
Connubii, summoque ulularunt vertice Nymphæ [1].

Il y a dans Eschyle un passage sublime, dont Virgile a reproduit quelques traits dans ses *Géorgiques*.

[1] *Éneide*, IV, 164.

Autour de Prométhée enchaîné[1] et sanglant s'empressent toutes les nations de la terre, tous ces mortels qu'il a aimés jusqu'à braver pour eux la haine de Jupiter. Qui n'est frappé de la ressemblance de l'idée? La démarche que les hommes font par reconnaissance, la nature ici la fait par tendresse et par pitié pour son nourrisson.

Les mêmes phénomènes accompagnent la chute d'Atlas : « La vague des mers tombe sur la vague, et mugit; l'abîme pousse un gémissement; l'enfer ténébreux frémit dans les profondeurs de la terre; les sources des fleuves à l'onde sacrée exhalent un douloureux murmure; tout, dans le monde, pleure sur les tourments d'Atlas. » Notre modeste héros est bien loin de la grandeur surhumaine d'Atlas ou de Prométhée; ce n'est pas un rebelle vaincu par un dieu plus fort; mais un enfant docile qui rentre avec une sorte de joie dans le sein de sa mère. Néanmoins cette noce dont la joie sert de passage à l'éternel silence; ces flambeaux d'hymen qui éclairent un tombeau; ce contraste enfin entre l'image et l'idée a je ne sais quoi d'attendrissant.

La dernière pensée du jeune berger, la seule qui paraisse répandre quelque amertume sur ses derniers moments, c'est la douleur de sa mère qui, pa-

[1] *Prométhée*, vers 397 et suivants ; Virgile, *Géorg.* IV, 460.

reille à la mère d'Euryale, avait mis en lui tout son cœur, tout son espoir. Il la voit versant des larmes, courant à travers les champs et demandant à tous des nouvelles de son fils. Et il recommande à sa brebis de ne lui apprendre son malheur qu'avec précaution. De même, dans une élégie française, trop admirée peut-être en son temps, mais trop décriée aujourd'hui, le jeune malade de Millevoye, qui regarde tomber les feuilles des arbres, leur adresse cette pathétique prière :

Tombe, tombe, feuille éphémère,
Et couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.

On peut regretter que le hasard nous ait ravi la fin de la ballade; toutefois cette perte est peut-être compensée par l'avantage de nous laisser sous une si douce et si triste impression[1].

[1] Dans une savante dissertation publiée par la *Revista Romana* M. Odobesco rattache cette ballade aux chants antiques de l'Égypte, de l'Asie Mineure et de la Grèce (*Maneros*, *Linos*, *Adonis*). Il pense que les Roumains de la Thessalie et de la Macédoine (Kutzovlaques) ont reçu cette tradition plus ou moins directement de la Grèce, qu'ils l'ont développée conformément à leurs mœurs, et communiquée à leurs frères de la Roumanie proprement dite. Les arguments de M. Odobesco sont ingénieux ; les rapports qu'il signale, nombreux et intéressants ; mais s'ils montrent les connaissances profondes et variées de l'auteur, ils ne nous paraissent pas suffisants pour justifier ses conclusions. L'argument décisif consisterait à découvrir chez les

M. Michelet condamne dans notre berger l'excès de la résignation. « C'est malheureusement, dit-il, le trait national. » Il est bien vrai qu'Achille, dans le passage cité plus haut[1], n'accepte pas de la même façon la prédiction de son cheval Xanthos. Il sait qu'il doit périr sous les murs de Troie; mais le temps que les dieux lui accordent, il l'emploiera à frapper les Troyens. La mort ne l'attire ni ne l'effraye; c'est l'affaire des dieux; la sienne est de combattre vaillamment. Cette vigueur d'une âme qui se sent

Kutzovlaques l'original de la *Mioritsa*; M. Odobesco en convient, et il avoue qu'on n'a encore rien trouvé de pareil. En attendant, nous admirerons sa science; mais nous nous défierons des inductions qu'il en tire. Il faut bien se dire que l'imagination, comme l'intelligence de l'homme, n'est capable que d'un petit nombre de conceptions et d'idées qu'il combine et exprime diversement. Aussi, deux peuples, surtout de même race, offrent-ils nécessairement des ressemblances qui tiennent à la communauté de leur nature et de leur origine; mais il est fort difficile de démêler si ces courants, partis de la même source, suivent des routes parallèles et indépendantes, ou s'ils communiquent l'un avec l'autre par des canaux mystérieux. Si, même quand il ne s'agit que d'un seul écrivain, il est malaisé de faire la part du souvenir et de l'invention, à plus forte raison, quand on examine des œuvres anonymes dont on ne connaît que l'existence, est on exposé à prendre des rencontres pour des réminiscences. M. Odobesco est peut-être plus près de la vérité, lorsqu'il rappelle à ce propos la Mort d'Abel. En effet, l'idée qui fait le fond de la *Mioritsa* est si naturelle, si universelle, qu'on ne saurait lui assigner sûrement d'autre pays ni d'autre date que les premiers temps et la première patrie de l'humanité. Quant à la forme que cette idée a prise dans notre langue, nous croyons que le caractère du pays et des habitants suffit pour l'expliquer.

[1] Voir page 105.

faite pour agir, pour lutter contre les nécessités humaines et les surmonter, s'il est possible, est un des caractères les plus remarquables de la poésie antique. Elle marque la différence entre la mélancolie maladive des modernes, et les accès de tristesse auxquels nul homme dans aucun pays ne peut échapper. Quand Pallas demande à Hercule la force de vaincre son redoutable ennemi (Turnus), le dieu qui pressent l'issue du combat, se tourne vers Jupiter, comme pour lui demander s'il n'usera pas de sa toute-puissance contre un injuste destin. Jupiter lui répond tristement[1] : « Chacun a son jour marqué ; pour tous, la durée de la vie est courte et irréparable ; mais étendre sa renommée par ses hauts faits, c'est l'œuvre de la vertu. Sous les hauts murs de Troie, que de fils des dieux ont péri ! avec eux est mort Sarpédon, mon fils. Turnus périra aussi, et il touche au terme de sa vie. » Virgile, qui avait vu, comme il le dit, périr tant de fils des dieux, c'est-à-dire tant d'illustres Romains moissonnés par les guerres civiles, qui songeait à ces grandes convulsions où toutes les provinces s'étaient heurtées[2], Virgile donnait à ses contemporains la salutaire leçon de ne point désespérer. Il faut bien convenir que les Roumains l'ont plus d'une fois oubliée Ac-

[1] *Éneide*, X, 465.
[2] *Sulpicius à Cicéron, Epit. familières.*

cablés par des maux de toute sorte, ils ont paru, à certaines époques, s'abandonner eux-mêmes et n'opposer à leur mauvaise fortune qu'une morne résignation. Il n'est point de symptôme plus fâcheux pour l'avenir d'un peuple, quand il est général. Mais l'histoire de la Roumanie nous a appris qu'à ces défaillances passagères succède toujours le réveil de la foi et de la volonté. Dans les plus mauvais jours, le paysan roumain a gardé de viriles et généreuses aspirations; ses poésies en sont le témoignage. Si un pouvoir oppressif et corrupteur avait atteint en lui les sources de la vie, la liberté, comme au temps des ancêtres, a versé dans ses veines un sang nouveau; et aujourd'hui que la possession de la terre et la reconnaissance de ses droits politiques l'attachent à la prospérité de la patrie, il envisage l'avenir avec fermeté. On pourra le vaincre; il ne se fera plus, par sa faiblesse, le complice des oppresseurs.

CHAPITRE IV

L'AMOUR ET LA FAMILLE

Après les sentiments que la nature lui inspire, la passion qui tient la plus grande place dans les chants et dans la vie du peuple roumain, c'est l'amour. Il y aurait sans doute de l'exagération à dire, comme M. Michelet, que l'amour est le tout de ce peuple; mais il serait puéril de contester qu'il fournit le sujet d'un très-grand nombre de poésies, et les termes brûlants dans lesquels il s'exprime ne laissent point de doute sur l'intérêt qu'y prennent les auteurs. A quelles causes faut-il rapporter cette vivacité d'expressions et l'importance de cette passion dans les chants populaires de la Roumanie? Je ne saurais l'attribuer seulement au désir de se distraire

de ses malheurs et d'oublier le joug que des maîtres étrangers faisaient peser sur elle. Il est vrai que dans un pays privé de liberté politique, les classes les plus élevées et les plus riches, sinon pour complaire au prince, du moins pour occuper leur inutilité, se livrent volontiers aux plaisirs permis ou défendus. Que les boyards se soient faits galants pour se faire bien venir et quelquefois oublier de leurs hospodars, l'histoire du dernier siècle l'atteste avec évidence. « Le sang phanariote, si largement mêlé à la boyarie, fut pour beaucoup dans cette corruption. » — « Il y a cinquante ans, poursuit M. E. Regnault[1], les boyaresses n'étaient que des femmes de harem, et d'un harem sans gardiens. » — « Nos mœurs, disait un boyard à M. Saint-Marc Girardin, sont les mœurs ou plutôt les vices de tous les peuples qui nous ont protégés ou gouvernés ! » Mais ces causes de l'immoralité qui régnait à Bucharest et à Jassi, étendaient-elles leur empire sur le paysan? Est-ce qu'il n'était pas toujours soumis aux mêmes labeurs? Est-ce que le prince subvenait aux frais de ses vices? Avait-il plus de loisirs pour se livrer à l'amour, moins de peine, plus de satisfaction et de confiance dans l'avenir? Tout au plus pourrait-on alléguer le repos relatif dont il a joui, puisque enfin

[1] *Histoire politique et sociale des Principautés*, p. 258 et suiv.

un siècle qui ne fut marqué que de treize invasions (de 1711 à 1817) aurait pu paraître à cette malheureuse contrée un temps de répit ; mais les exigences du fisc, la dureté des propriétaires et le poids toujours croissant des impôts compensaient bien les avantages d'une paix si chèrement achetée. Or nous ne parlons que des chants composés par le peuple et pour le peuple ; il faut donc chercher d'autres explications.

Une considération que les Français, surtout les Français du Nord, ne doivent pas oublier, c'est qu'il s'agit ici d'une nation originaire des contrées méridionales, qui, transplantée sur un autre sol, a conservé l'ardeur de son tempérament. Le costume même indique cette origine. Il a bien fallu le modifier pour l'accommoder aux nécessités d'un climat plus froid ; mais on en a conservé les pièces essentielles, ou, pour mieux dire, on a jeté par-dessus, pendant l'hiver, une enveloppe de grosse étoffe ou de peaux, qui le cache pour le laisser reparaître au printemps. Voyez cette jeune fille, dont les cheveux tressés en une ou en deux nattes descendent sur son dos ou sur son sein ; sa chemise blanche, brodée aux manches et au cou de fils d'or ou de soie rouge ou bleue, serrée par une agrafe de métal et une ceinture de couleur ; sa jupe courte, son tablier garni de longues franges bariolées ; l'argent, l'or, les perles

même qui forment sur ses habits des dessins harmonieux, tout cela n'indique-t-il pas le goût du luxe et de l'éclat qui caractérise les peuples du Midi? Et ces jeunes gens, avec leurs bonnets ornés de plumes de paon et de chapelets de roses, leurs cheveux tressés, leurs chemises blanches, leurs ceintures de cuir, leurs larges pantalons, leurs sandales de peau écrue rattachées à la jambe par de longues lanières entrecroisées, ne vous rappellent-ils pas leurs ancêtres du Latium ou de la Campanie? Quant aux femmes mariées, elles se voilent la tête, comme autrefois les matrones, d'une pièce de toile blanche ou de soie. Si l'hiver est rude en Roumanie, le printemps y est précoce, l'été brûlant; de sorte qu'en ces deux saisons, les colons italiens et espagnols pouvaient croire qu'il n'avaient pas changé de climat. De nos jours encore, le type du Roumain, si différent des races voisines, montre aux yeux sa parenté originelle : « Robustes allures, beau profil, longs cheveux noirs encadrant un large front, épais sourcils ombrageant des yeux moins vifs que caressants, la finesse du regard italien, où domine cependant l'ironie plutôt que l'astuce. » Deux peuples de même famille, si conformes de visage, peuvent bien se ressembler aussi par les sentiments, et quiconque a voyagé en Italie sait que le trait dominant des mœurs n'est pas l'austérité.

Si le séjour des grandes villes porte à la débauche, les champs sont la vraie patrie de l'amour : les retraites des bois furent la chambre nuptiale de Vénus et d'Anchise :

> . . . . . Silvasque latentes
> Anchisæ thalamos [1].

La profusion des fleurs, le bêlement des troupeaux, le hennissement des cavales, le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, tout porte à l'âme un attendrissement qui la dispose à aimer. Je ne parle pas des spectacles qu'offre la nature dans la vie agricole et pastorale, et qui sont comme autant de révélations promptement comprises : l'auteur de *Daphnis et Chloé* n'a rien laissé à dire sur ce chapitre ; mais la communauté des travaux, les rencontres inévitables, les longues veillées d'hiver et, pendant l'été, les rondes à la lisière des bois ou sur l'herbe des prairies, l'espèce de parenté qui unit tous les habitants d'un village, les liaisons formées dès l'enfance et fortifiées par l'habitude, l'avantage de se connaître chacun à son prix et de s'aimer avec sécurité, voilà les vrais motifs qui favorisent à la campagne ce genre de sentiments. Que l'on y joigne la gaieté du Roumain, son insouciance, sa foi dans la fécondité de la terre, un vif sentiment de la beauté, une tendresse de cœur qui le dispose aux affections de

[1] Lucain, *Pharsale*, IX. 970.

famille, et, loin de se scandaliser de quelques vers un peu vifs, on avouera que les chants dont nous parlons seraient fort infidèles si l'amour n'y jouait pas l'un des principaux rôles.

On pourrait penser que le voisinage de la Turquie n'y est pas étranger. De fait, il n'est pas impossible de reconnaître dans les provinces limitrophes certains détails de costume qui paraissent empruntés aux harems; mais l'imitation ne va pas plus loin; elle ne pénètre ni dans l'intérieur du pays, ni dans le fond de l'âme. La condition des femmes est tout autre; leur humeur, leurs habitudes, les traitements dont elles sont l'objet établissent entre les deux races de profondes différences.

La Transylvanie est une des contrées où se conserve le mieux la physionomie de notre nationalité; c'est pourquoi nous citerons le portrait de la fille transylvaine comme un idéal dont se rapprochent, si elles ne l'atteignent, toutes les filles de la Roumanie : « Dans tout le pays hongrois, dans tout le pays roumain, il n'y a pas de fleur sur terre comme la fille de Transylvanie. Elle est élancée et souple comme un roseau vert; elle est belle, elle cause agréablement, et son âme est pleine d'attraits. Quand je vois son sein arrondi, le feu du désir m'enflamme; quand je vois ses cheveux soyeux, le désir me torture sans pitié; quand je vois son visage co-

loré, le désir me tue. Mais lorsqu'elle passe et sourit, le champ fleurit à son aspect, et quand elle prend part à la danse, ses mouvements harmonieux jettent le feu au cœur des jeunes gens[1]. »

La fille roumaine, loin d'être séquestrée, jouit dans la famille d'une très-grande liberté, qu'elle regrette même parfois dans son ménage. Le souci des parents c'est, comme dans tous les pays du monde, de la marier le mieux possible[2]; la richesse du futur est à leurs yeux, comme en beaucoup d'endroits, la recommandation principale; mais le cœur de la fille rétablit le plus souvent l'équilibre en faveur de l'amour. Elle semble assez prompte à faire son choix, et quand son cœur est épris, elle ne fait pas mystère de ses sentiments[3] : « Si tu veux m'épouser, je te donnerai un doux baiser et de doux fruits à manger, deux pommes mûries à l'ombre, avec deux sources de lait; elles n'ont pas vu le soleil et le vent ne les pas offensées; deux pommes rondes et lavées avec de la gelée blanche recueillie à la pointe du jour. » Et une autre : « Es-tu arrivé, toi que le destin m'a donné? Viens dans mes bras... viens que je te donne le miel de ma bouche, du miel de fleurs de tilleul; quand tu en auras goûté, tu en rede-

[1] *Poesii populare*, Doïne, LX.
[2] *Ibid.*, Doïne, LXX.
[3] *Ibid.*, Doïne, XV.

manderas toujours[1]. » On remarquera que dans les deux cas, le mariage est la condition ou le but proposé; s'il y a quelque vivacité dans les termes, elle est bien corrigée par l'intention. Car notre fille n'est point une dévergondée qui écoute toutes les cajoleries et se rende au caprice du premier venu. Elle est tendre pour son amant, parce qu'elle le connaît d'enfance et qu'elle est sûre de lui; mais qu'un dangereux garçon, décrié dans le village, l'obsède de ses instances, elle sait fort bien lui répondre : « Non, mon cher; tu veux me tromper et non pas m'épouser[2]. » Si quelque beau voyageur la rencontre sur les chemins ou à la fontaine et lie conversation avec elle, elle ne fait point la prude; elle lui cède l'une après l'autre toutes les fleurs de son bouquet; elle penche même sa « cofitza » pour lui donner à boire; mais si l'eau qu'elle lui offre paraît altérer le voyageur, au lieu de le rafraîchir; s'il veut descendre de cheval pour prendre la fleur et respirer de plus près son parfum, aussitôt elle se change en papillon et s'envole[3]. C'est que, toute jeune qu'elle est, elle n'est point dépourvue d'expérience; elle connaît la fille du saunier[4] qui, pour avoir cédé mal à propos,

[1] *Poesii populare*, Ballade, XIX.
[2] *Ibid.*, Ballade, XVII.
[3] *Ibid.*, Doïne, XII.
[4] Ballade, XVII.

s'est vue le lendemain abandonnée avec moquerie. Une seule fois, dans ces nombreuses poésies, on rencontre une fille libertine et qui fait gloire de son libertinage ; le poëte l'en a cruellement punie : elle tombe dans le fleuve et meurt en adressant à son enfant un adieu plein de tendresse et de remords[1].

Quant au jeune homme, s'il est impétueux et ardent, il n'a pas moins d'égards et de retenue. Il rougirait de rien devoir à la force ; cette façon d'agir ne convient qu'à des Tartares. Il accepte les refus, non sans murmurer et sans souffrir, mais sans se révolter. Il compte sur ses larmes et aussi sur la force des enchantements : « Fais-moi un bouquet de pavot et de basilic, car, il y a une semaine, j'ai vu à la fontaine une petite fille de Roumanie, et depuis... maudit soit l'endroit, maudite soit l'heure[2]. » Si les charmes sont impuissants, il mourra de sa maladie, car « les fièvres sont dangereuses, mais plus dangereuses sont les amours[3] ; » et il demandera qu'on creuse sa tombe dans un endroit qui procure à son cœur, du moins après sa mort, quelque rafraîchissement. Il y a parmi ces jeunes gens beaucoup d'amoureux, pas un don Juan. Hercule lui-même, le capitaine, dont la bravoure vient de conquérir une

[1] *Poesii populare*, Ballade, XVIII.
[2] *Poesii pop.*, Doïne, XXXVII.
[3] *Ibid.*, Doïne, XVIII.

jeune fille blanche, belle, douce, aux cheveux dorés, n'abuse point de son triomphe : « il prend l'enfant dans ses bras, la serre sur son cœur, puis il la berce doucement et lui fait un lit de fleurs odorantes, un lit caché dans l'ombre à l'abri du soleil[1]. » Que ce contraste entre la force et la grâce a de charmes ! que le respect du héros pour la faiblesse est délicat et touchant ! Le cœur barbare ou pervers qui manquerait à ces devoirs que l'amour impose, entendrait la Muse populaire lui lancer cette terrible imprécation : « Puisque tu es sans pitié, puisque tu ne sens aucun remords, après m'avoir enlevée à mes parents, de m'égarer au sein des forêts profondes..., puisses-tu marcher et marcher encore jusqu'à ce que tu deviennes esclave chez les Turcs...., puisse ton cheval s'abattre et te jeter le front contre terre[2]... »

Ainsi, pour les uns comme pour les autres, l'amour n'est point un amusement, un libertinage, mais un sentiment très-tendre, mêlé de douceur et de tristesse, et qui s'exhale en chansons d'une poétique mélancolie. « Hélas[3] ! comme elle est jeune, ma petite chérie ! je la laisserai grandir. Ah ! petite fille, grandis et vivons avec amour et avec douceur tant que la vie ne nous quittera pas ; vivons, tant que le

[1] *Ballades et chants*, II, p. 9.
[2] *Ballade*, IV, p. 19.
[3] *Poesii pop.*, Doïne, XLIV.

ciel le permettra, avant que le tombeau nous sépare! » Ne croirait-on pas entendre Catulle dire à sa Lesbie:

> Vivamus, mea Lesbia, atque amemus...
> Soles occidere et redire possunt;
> Nobis, quum semel occidit brevis lux,
> Nox est perpetua una dormienda [1].

Cet amour n'a pas le caractère mystique et rêveur qu'il a pris chez certaines nations. Il ne transporte point l'âme aux vagues régions de l'infini; il ne lui ouvre point les portes du ciel et ne prétend point rivaliser avec les ravissements de l'amour divin. Il ne prend point ses désirs pour un pressentiment de l'autre vie, ni la beauté pour une émanation céleste; c'est le charme de la vie présente qui fait fleurir le cœur comme la nature. Également éloigné d'une sensualité brutale et de subtilités vaporeuses, ce sentiment naïf, sincère, cherche le bonheur présent dans la satisfaction d'une affection légitime. C'est l'amour antique, purifié par la douceur des mœurs et par un plus grand respect de la femme, dont l'honneur revient au christianisme. C'est la voix de la nature; c'est une source quelquefois amère où toute créature trouve plaisir à s'abreuver. « Les amours chantent comme les oiseaux dans tous les coins, et dans les prairies, et dans les champs et dans les montagnes

[1] CATULLE *Élégie* V.

désertes. Les grands se tiennent sur les chemins, comme des brigands; les petits occupent les sentiers; ils marchent dans la boue sans se souiller; ils s'accrochent aux jeunes braves. Ils traversent l'eau sans se mouiller; ils s'emparent des jeunes filles. Ils passent par le feu sans se fondre, et même ils en deviennent plus forts[1]. » Je serais bien surpris si, parmi ces amours, ne se trouvait pas celui qui, tout mouillé, vint un soir frapper à la porte d'Anacréon.

Ce n'est pas que nos poëtes populaires n'aient compris ce que l'amour a de puissance et l'empire qu'il exerce sur toute l'âme. Quand le vieux don Diègue dit à Rodrigue :

> Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses;
> L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir;

il énonce, dans son mâle langage, les conseils qu'une mère donne plus tendrement à son fils dans une de nos doïnas. — « Tu me dis, lui répond le jeune homme, tu me dis toujours que le monde est grand, qu'il y a dans le monde bien des filles disposées à m'écouter. Ah! ma chère mère, tu ne vois pas que de cent mille filles, il n'y en a qu'une seule qui me plaise! Le ciel est grand, les étoiles sont innombrables; il y en a de grandes et de petites, toutes écla-

[1] *Poesii pop.*, Doïne, LXVI.

tantes; eh bien! toutes brillantes qu'elles soient, elles ne sont pas si belles que Litsa[1]. » Ils ont même senti, bien que trop rarement, quelle force l'amour inspire et de quels généreux efforts il peut être le principe. Oui, c'est avec bonheur que parmi tant de lamentations nous avons rencontré cette élégie, dont les premiers vers, déjà cités plus haut, semblent inspirés de Virgile, et dont la fin exprime un élan de l'âme, qui fait trop tôt place au découragement[2]. « Quand je te vois dans le parvis de la maison, j'oublie la charrue dans les sillons, la pioche enfoncée dans la terre... Hélas! ma chère petite, si tu voulais, je ferais marcher quatre charrues, et je labourerais le pays tout entier[3]. La douce parole de la femme verse dans l'âme la consolation et donne à l'homme le pouvoir de tout faire. » On aimerait à entendre plus souvent

[1] *Poesii pop.*, Doïne, LXV.

[2] *Ibid.* XVII.

[3] Un jeune poëte, trop tôt ravi aux lettres françaises, a exprimé cette idée dans des vers qui ne seront pas déplacés au milieu de nos élégies rustiques. Un jeune paysan, nommé Louis, aime une fille, Marguerite, qui refuse de l'épouser. Il la conjure de se rendre à ses prières :

Pourtant si vous pouviez voir combien je vous aime!
Je n'ai point de beauté, je le sais bien moi-même;
Mais, tout laid que je suis, j'ai bon cœur, voyez-vous,
Et vous ne seriez pas malheureuse chez nous.
Je travaillerais tant! j'aurais tant de courage!
Je passerais mes jours et mes nuits à l'ouvrage;
Vous auriez plus d'argent que la femme d'un roi...
Ma bonne Marguerite, ayez pitié de moi.

(MORDRET, *Récits poétiques*.)

cette note, ferme dans sa mélancolie. C'est presque, accommodée à des mœurs tout autres, l'exclamation de Rodrigue, moins le mouvement d'enthousiasme :

> Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
> Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans.....

Mais bientôt le malade retombe, et avec cette faiblesse dont il a pris l'habitude, il ajoute : « Mais tu ne veux pas, malheureux que je suis, et je me meurs de ton amour. »

Quoi qu'il en soit, cette conception de l'amour fait le plus grand honneur à nos bardes et à la nation qui en a fourni le modèle. Il n'entre pas dans notre dessein de comparer cette littérature aux productions savantes des autres peuples; à défaut de convenances, le manque de dates précises nous en ôterait le moyen. Nous remarquerons, toutefois, qu'en France, dans un pays justement vanté jadis pour les égards qu'il témoignait aux femmes, l'amour, dans les chants épiques ou lyriques antérieurs au quinzième siècle, n'est le plus souvent qu'un appétit grossier ou une galanterie quintessenciée. Les princesses qui jouent un rôle dans les chansons de Geste, à l'exception de la belle Aude et de la comtesse Guibourc, femme de Guillaume d'Orange, dont nous parlerons plus loin, ne sont que des femmes sensuelles, promptes à s'offrir et prêtes à toutes les impudences. Elles se li-

vrent avec tant d'effronterie qu'on pourrait attribuer leur conduite moins à l'ardeur des passions qu'à l'habitude du libertinage. Les héros n'y mettent guère plus de réserve ni de décence. D'autre part, les vers de Charles d'Orléans, avec leurs perpétuelles allégories, sont bien froids pour nous laisser une autre idée que celle d'un monotone jeu d'esprit. L'influence de la chevalerie n'a pas marqué dans les lettres françaises une empreinte aussi profonde qu'on pourrait le croire, et l'on est tout surpris qu'un peuple comme le nôtre, réputé grossier et barbare, ait exprimé, dans des circonstances à peu près semblables, des sentiments plus délicats que la nation la plus galante et la plus civilisée du monde.

En effet, bien que le peuple roumain n'ait eu nulle connaissance du code de la chevalerie, le trait original du commerce entre les deux sexes, c'est la supériorité de la femme, qui se marque même par ses prévenances. Comme elle est gaie et spirituelle, elle se moque volontiers de l'amoureux transi qui pleure son martyre; car ce n'est pas cet air piteux qui lui plaît, c'est la beauté et la force. Il y a dans notre recueil une pièce fort curieuse, où la répulsion pour la laideur est rendue avec d'autant plus de vivacité, qu'aucun détail répugnant ne s'ajoute à ce seul mot : le laid[1]. « J'aime mieux avoir la maladie

[1] *Poesii populare*, Doïne, LXIX.

dans les os que de vivre avec qui me déplaît. Le médecin peut vous guérir de la maladie, mais non vous débarrasser d'un mari laid ; l'unique remède à ce mal, c'est la planche de sapin et la toile du linceul. » Quand les sociétés policées sacrifient de plus en plus, et non sans raison, les agréments du corps aux qualités de l'esprit, et font aux femmes un mérite de leur dévouement à des maris disgraciés de la nature, on voit avec quelque plaisir la poésie populaire conserver le culte de la beauté. La force est encore un attrait puissant ; et quand nous disons la force, il faut entendre aussi la bravoure, la fermeté, la résolution. Ces avantages qui, par eux-mêmes, ont toujours du prestige pour les êtres faibles, étaient surtout appréciés dans un pays exposé à tant de périls, où la sécurité, la vie même de la femme et des enfants n'avaient souvent de garantie que le courage du mari. La guerre, qui entraîne tant de maux lorsqu'elle éclate, à de longs intervalles, entre des peuples et dans des temps civilisés, fut longtemps l'état permanent de nos provinces, et les adversaires qui les prenaient pour champ de bataille, c'étaient les Turcs et les Russes ! En temps de guerre l'ennemi, en temps de paix les brigands, dans des contrées presque désertes, obligeaient l'homme à ne compter que sur la vigueur de son bras, ses armes et son courage. Tel est, depuis l'antiquité, l'état de ces ré-

gions. Une légende des bords du Danube nous a conservé l'impression que fit sur les Gètes l'arrivée d'Ovide. Son malheur les attendrit; sa voix les charma ; mais ils ne regardaient qu'avec une pitié compatissante cet homme incapable de satisfaire par lui-même aux besoins les plus indispensables de la vie, et dont les talents avaient perdu leur prix en changeant de climat. Si Malherbe a pu dire, dans une boutade célèbre, qu'un bon poëte n'est pas plus utile au royaume qu'un bon joueur de quilles, de quel prix pourrait-il être pour une femme, dans un pays où la force seule fait la loi? La femme, d'ordinaire incapable de se protéger elle-même, se range, par instinct, du côté de la puissance; que la puissance passe à l'esprit, c'est l'esprit qu'elle admirera. Mais il y a bien peu de temps, en Roumanie surtout, que l'esprit compte pour quelque chose dans le gouvernement des sociétés ; aussi les femmes n'avaient-elles pas tort de lui préférer d'autres qualités. Deux ballades, dont l'une ne semble que le thème ou l'abrégé de l'autre, nous montrent cette disposition de la femme roumaine. Nous ne parlerons que de la plus étendue[1], qui n'a pas encore été traduite. Vidra, sous un costume d'homme, a suivi dans la forêt son mari Stoïan, un pope qui s'est fait brigand. A midi,

[1] *Poesii pop.* Ballades, XXVII.

ils s'arrêtent au milieu d'une prairie. Vidra dispose la table et s'assied à côté de Stoïan. Animé par le vin, celui-ci invite sa femme à chanter. Elle s'y refuse d'abord ; car elle craint d'attirer le Paon des forêts[1], le favori des femmes et des jeunes filles. Elle obéit enfin. A sa voix, qui fait frissonner la vallée, le brave des braves apparaît. Le combat s'engage. Au plus fort de la lutte, la ceinture de Stoïan se desserre : « Vidra, s'écrie-t-il, Vidra, ma petite chérie, que Dieu te protége ! viens me serrer ma ceinture, car mes forces s'épuisent... » Mais Vidra les regardait tous les deux ; ses deux yeux brillaient, son cœur battait, et sa petite bouche lui répondait : « Non pas, non pas, mon cher bien-aimé ; car je veux que vous luttiez loyalement. Celui de vous deux qui sortira vainqueur du combat, je l'aimerai. »

Ce qui rend cette attitude plus frappante, c'est qu'au moment où le mari victorieux s'avance vers sa femme, « sombre, travaillé de noires pensées, comme un serpent venimeux, » Vidra, qui ne se doutait de rien, dit le poëte, répond naïvement à ses reproches :

[1] οὐ θέμις, ὦ ποιμάν, τὸ μεσαμβρινὸν οὐ θέμις ἄμμιν
συρίσδεν· τὸν Πᾶνα δεδοίκαμες. ἦ γὰρ ἀπ' ἄγρας
τανίκα κεκμακὼς ἀμπαύεται. ἔντι δὲ πικρός,
καί οἱ ἀεὶ δριμεῖα χολὰ ποτί ῥινὶ κάθηται.

(*Théocrit.* Idyll. I, 15 et suiv.)

« C'est vrai, mon Stoïan, c'est vrai; j'ai dit et je répète que j'aime le brave qui lutte sans implorer le secours d'une femme. »

Un critique savant et ingénieux, M. Liteanu, a rapproché de ce passage l'adieu de Chimène à Rodrigue dans le *Cid* de Corneille :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Il nous permettra de lui dire que les situations sont bien différentes. Chimène n'attend pas que l'issue du combat lui dicte sa préférence; elle est toute à Rodrigue. Don Sanche, même vainqueur, même soutenu par l'autorité du roi, ne lui sera jamais rien. Elle souhaite seulement que la victoire se range du côté de son cœur. Dans un moment si critique, quand Rodrigue semble résolu à ne pas se défendre, elle laisse échapper ce cri qui révèle tout à la fois son horreur de don Sanche et son amour pour Rodrigue, et ce mot est à peine lâché qu'elle en rougit; tant elle craint d'avoir franchi les bornes de son devoir! On ne peut comparer les simples mouvements de la nature avec ce que la passion civilisée a de plus délicat et de plus raffiné. Si quelque texte est propre à justifier Vidra, c'est bien plutôt cette réflexion que Plaute met dans la bouche d'Alcmène : « Le courage est le plus grand des biens; il défend et protége la liberté, le salut, la vie, les biens, les

parents, la patrie et les enfants ; le courage renferme tout en soi ; il a tous les biens, celui qui possède le courage[1] ; » et surtout ces vers de Lucrèce qui s'appliquent à un cas plus voisin du nôtre :

Et Venus in silvis jungebat corpora amantum ;
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
Vel violenta viri vis atque impensa libido.
. . . .
Nam facies multum valuit, viresque vigebant[2].

La ballade intitulée *le Paon des Forêts*[3] ne diffère de celle-ci que par le début et le dénoûment. Dans *Vidra*, le mari triomphe et se venge de sa femme avec une barbarie que le ciel lui-même se charge presque aussitôt de punir. Le dénoûment de l'autre poëme, moins satisfaisant au regard de la morale, a quelque chose de plus mélancolique. « Lequel des deux est victorieux et s'éloigne avec la jeune fille? C'est le Paon des forêts, le brave des braves. Lequel des deux est tombé dans la lutte et reste seul abandonné? c'est le jeune brave à la taille fine ; il expire

[1] ..... Virtus præmium est optimum.
Virtus omnibus rebus anteït profecto :
Libertas, salus, vita, res, parentes,
Patria et prognati servantur, tutantur ;
Virtus omnia in se habet ; omnia adsunt bona
Quem penes est virtus.
(Plaute, Amphitryon, II, sc. I.)

[2] *Lucret*, V, 959 et suiv.

[3] *Ballades et chants*, XIII.

dans la solitude des forêts. » Je ne saurais voir dans ces derniers mots un oubli de la justice, ni une approbation donnée à la violence triomphante. Je les regarde plutôt comme une protestation discrète contre un événement dont le poëte ne devait connaître que trop d'exemples. Combien de fois n'avait-il pas vu, sans oser se plaindre, les droits les plus saints méconnus et foulés aux pieds! Ce malheureux qui expire seul au fond des bois, c'est l'image de la patrie à qui d'odieux aggresseurs avaient ravi la liberté.

L'obligation d'être brave et de défendre les siens s'imposait au mari avec tant de force, qu'un haut et riche personnage, le Vornic Mogosche, encourut la mort pour avoir seulement plaisanté sur ce devoir. Il se rendait à Bucharest avec sa femme Stanca, et les sept frères de celle-ci l'attendaient à la tête du pont. Comme il avait le caractère enjoué, il prit seul les devants, et quand ses beaux-frères étonnés lui demandèrent où était sa femme, il répondit que les Turcs et les Tartares avaient attaqué son cortége dans un chemin creux et enlevé Stanca. Aussitôt les sept frères tirent leurs sabres; le plus jeune se jette sur Mogosche et lui perce le cœur. C'est alors qu'arrive le carrosse de Stanca : « Bonjour, mes frères, où est votre beau-frère? qu'avez-vous fait de mon mari? — Nous l'avons envoyé dans l'enfer tout droit, avec sept coups de sabre dans la poitrine ; car

il n'est pas digne de vivre et d'être notre parent, celui qui, pressé par la foule des païens, ne sait pas être brave et garder sa femme. » Nous transcrivons ici la fin de cette ballade, bien qu'elle ne se rapporte pas directement à notre sujet, parce qu'elle est d'une beauté pathétique et qu'elle rappelle un des plus beaux passages de l'épopée française : « Hélas! qu'avez-vous fait? s'écrie Stanca, n'avez-vous pas compris que Mogosche plaisantait? » En disant ces mots, les larmes s'échappent de ses yeux; elle tombe à côté de Mogosche, le serre dans ses bras, et meurt à la tête du pont, aux yeux de la foule[1].

Quand l'empereur Charlemagne, après le désastre de Roncevaux, rentra dans son palais d'Aix-la-Chapelle, il vit venir à lui une belle demoiselle, qui lui dit : « Où est Roland, le capitaine, qui a promis de me prendre pour femme? » — « Sœur, chère amie, dit Charlemagne en pleurant, tu me demandes des nouvelles d'un homme mort; mais va, je saurai te remplacer Roland; je te donnerai Louis, mon fils. — Ne plaise à Dieu, répond Aude, qu'après Roland je vive encore. Lors, elle perd sa couleur et tombe aux pieds de Charles. Elle est morte à jamais. Dieu veuille avoir son âme[2]! »

Au reste, l'intrépidité qu'elle demande à son mari,

[1] *Poesii pop.*, Ballade, XXXVIII.
[2] *Chanson de Roland* sub finem.

la femme roumaine sait au besoin la déployer elle-même : témoin la jeune Chalga, dont les brigands ont attaqué la bergerie. Elle entend au milieu de la nuit le boutchoum sonner un signal d'alarme[1]. Elle appelle ses serviteurs et leur commande de préparer un cheval. « Mettez-lui une selle d'homme, car je veux le monter en brave. » Elle dit, saute à cheval et se dirige rapidement vers le Danube. Sa bouche jetait de longs cris de guerre et sa main brandissait un bousdougan formidable. A sa voix les brigands prennent la fuite ; il leur semblait n'avoir pas assez d'espace devant eux pour se sauver, tandis que Chalga les poursuivait en disant : « Attends-moi, capitaine Caracatouche ; je jure par le Seigneur Dieu de t'apprendre, mon beau gars, comment on pille les troupeaux de Chalga. » Le capitaine Caracatouche fuyait, fuyait, fuyait toujours sans retourner la tête. Mais Chalga est ici, Chalga est là, plus près, plus près encore, et lui tranche la tête en courant. La tête vole et reste en arrière, tandis que le corps continue à courir, et le sang coulant à flots rougit la poussière du chemin. »

Et le poëte ajoute malicieusement en forme de morale : « On dit, frère, on dit que depuis cette nuit, quand il arrive quelque bande de brigands

[1] *Ballades et chants,* XIX.

dans le pays, ils ne se trompent jamais de route, et, pardieu ! jamais plus ne s'arrêtent à la bergerie de Chalga. »

Voilà bien l'héroïne rustique, habituée à vivre au milieu des alarmes. Elle ne fait point de la guerre son métier ni son plaisir ; mais endurcie aux fatigues, ferme contre toute crainte, elle sait faire respecter sa personne et ses biens. Ce courage viril ne lui a point fait perdre les qualités aimables de son sexe ; elle en a même les charmantes faiblesses. Elle aussi, elle interroge volontiers le sort sur la fidélité de son amant. Elle va trouver en secret quelque vieille du village et la prie de tirer son horoscope avec des grains de maïs disposés sur un crible ; selon la façon dont ils se groupent, elle juge de l'affection qu'on lui porte, d'une absence prolongée ou d'un retour prochain[1]. Que la mort vienne à lui ravir son fiancé, « elle verse des larmes de sang, et les feuilles de la vallée se fendent au bruit de ses regrets et de ses lamentations. »

Tels sont nos futurs époux ; ils sont bien faits l'un pour l'autre ; tous deux jeunes et beaux, lestes et vigoureux ; la fille, d'une tendresse plus enjouée et plus provoquante ; le jeune homme, d'une sensibilité douce et mélancolique. Également intrépides, ré-

[1] *Poesii popul.*, Doïne XI.

solus à traverser ensemble les épreuves de la vie, à s'appuyer l'un sur l'autre, à mettre en commun leurs douleurs et leurs joies.

Comme nous n'étudions point ici les coutumes extérieures, mais les sentiments intimes du peuple roumain, nous ne rapporterons pas le détail des cérémonies qui accompagnent le mariage[1]. Nous en indiquerons seulement l'esprit général. La demande en mariage, le tournoi qui précède le départ pour l'église, le retour à la maison du mari et l'entrée dans la chambre nuptiale ont pour caractère de figurer un enlèvement. Rien n'empêche d'y voir une commémoration de l'enlèvement des Sabines, bien que les mêmes usages se rencontrent chez d'autres nations où ils paraissent établis de temps immémorial, et qu'il nous soit impossible de reconnaître pour authentiques certaines poésies trop clairement inspirées de l'histoire romaine. Peut-être le rapt même des Sabines n'est-il qu'une légende calquée sur une coutume ancienne et postérieurement recueillie par les écrivains. Nous serions porté à y voir une image des temps primitifs et de la violence que la jeune fille subit en quittant la maison pater-

[1] On les trouvera dans tous les historiens qui ont parlé de notre pays, notamment dans l'*Histoire des Principautés Danubiennes*, de M. Ubicini, dans la *Romanie*, de M. Vaillant (t. III), et dans les notes qui accompagnent les *Doïnas* de M. Alexandri, traduites par M. Voïnesco.

nelle pour une autre demeure. Il y a dans le mariage roumain d'autres particularités qui se rattachent plus certainement à l'Italie ancienne, par exemple les noix et les noisettes qu'un des assistants jette à droite et à gauche, lorsque le prêtre dépose sur le front des mariés la couronne nuptiale, pour montrer qu'ils renoncent aux jeux de l'enfance et que des soins plus sérieux occuperont désormais leur vie. Nous attribuons à la même influence la formule invariable des diverses allocutions qui se prononcent avant les fiançailles ou au repas de noces. Dans le mariage en Grèce, on ne remarque ni discours ni formule traditionnelle, mais des chants, souvent improvisés. Nous ne voulons pas tirer de cette différence une induction téméraire sur l'origine des deux peuples ; il nous suffit de la signaler. Au reste, la poésie ne fait pas défaut non plus au mariage roumain. La députation des jeunes gens chargés de poursuivre jusque dans sa retraite la biche que leur ami a aperçue dans la forêt [1]; les hommes à cheval qui, des deux parts, s'avancent comme en éclaireurs et confondent leurs rangs pour faire leur entrée dans le village; la lutte simulée qui précède le départ de l'épousée et le cortége qui l'accompagne en poussant des cris de joie et en déchargeant des pistolets, tous

[1] Voir A. Brizeux. *Les Bretons*, chants III, XXIII et XXIV.

ces tableaux plaisent à l'imagination et entourent ce grand acte d'une solennité qui vaut bien les formes banales de la civilisation. En outre, dans le grand repas qui se célèbre au retour de l'église ou le lendemain, chaque convive, en vidant son verre de vin cuit et mêlé au miel, doit chanter une chanson. Voici celle d'un fiancé. La joie triomphante du jeune mari éclate dans ces vers doucement ironiques :

Tais-toi, ma fiancée, ne pleure plus,
Car je te ramènerai chez ta mère
Quand le peuplier portera des poires,
Quand le saule portera des cerises.

Les frères, qui, dans la maison paternelle, exerçaient sur leur sœur une affectueuse autorité, lui font, à leur tour, leurs adieux :

« Feuille verte de muguet ; ma petite sœur, va, avec tes habits de fiancée, chez ton mari, dans sa maison. Quitte ta mère, quitte ton père, car, dès aujourd'hui, tu es mariée ; quitte tes frères, quitte tes sœurs, quitte le jardin avec ses fleurs, car tu seras toi-même un jardin dont les fleurs seront les enfants. Tu reviendras chez ta mère quand le peuplier portera des poires, etc. »

Malgré cette pointe de plaisanterie, ce qui domine dans la fête, c'est la tendresse et la gravité. Surtout les adieux du chef de famille, qui bénit ses enfants comme ses pères l'ont béni, respirent l'émotion d'une

âme patriarcale. C'est qu'en effet notre peuple, si l'on s'en rapporte à ses poésies, regarde cette union comme un acte sérieux qui devient le principe de devoirs, parfois pénibles, mais tempérés par des joies très-douces. Tous les témoignages s'accordent à reconnaître la nature bienveillante et affectueuse du Roumain, qualité qui le rend très-propre à la vie de famille. Il aime à secourir le malheureux, à partager avec lui sa *mamaliga*[1]. Comme dans les temps antiques, l'hôte qui s'est assis à son foyer lui devient sacré; lui-même se croirait coupable s'il ne payait l'hospitalité reçue d'une durable reconnaissance. « J'ai mangé avec toi le pain et le sel, je ne peux pas te rendre le mal en retour. » Il a conservé, du moins dans quelques régions, des habitudes de charité dont un voyageur cite une marque touchante : « Je vis, dit M. de Gérando[2], sur le chemin, attachée à un arbre, une sorte de niche faite en bois. Sur le devant se trouvaient deux vases; au fond, on distinguait à peine une madone grossièrement peinte. Le lieu était désert. Personne ne passait. L'un de ces vases était plein d'eau ; l'autre, déjà vide... Un jour, en moins de deux heures, je comptai onze vases mis sous les arbres par des mains inconnues et auxquels j'aurais pu me désaltérer. Chaque matin, les Vala-

[1] *Mamaliga*, bouillie de farine de maïs.

[2] Cité par M. E. Regnault, p. 284 et suiv.

ques vont les remplir pour le voyageur qui passera dans la journée et qui peut être un ennemi. »

Aussi, en fait de mariage, le Roumain n'a-t-il pas l'âpreté de certains paysans qui ne calculent dans l'affaire que les bénéfices. Il a fait, tout comme un autre, le compte des profits qu'il trouverait à épouser une fille riche « qui lui demanderait la peau des Zméis pour chausser ses pieds, » et il a sagement conclu, comme Mégadore, qu'il prendrait « une petite pauvre avec ses petites sandales, une chemise brodée et son tablier sur les reins[1]. » Encore moins songe-t-il à s'élever au-dessus de sa condition, et ce n'est pas dans sa maison qu'on trouverait un Sganarelle. Il est né laboureur ; ses fils seront laboureurs, ou, si l'un d'eux montre de l'éloignement pour la charrue, il ne lui accordera pas sans peine la permission de se rendre à la ville afin d'y apprendre quelque métier. Il chérit tous les êtres qui l'entourent : sa mère d'abord ; pour sauver ses jours ou son honneur, il affronterait une armée. Écoutons Radu, dont les Tartares ont pillé le pays et ravi les enfants : « Mon cœur est brisé de douleur pour eux, pour mon épouse ; mais encore plus pour ma mère, car elle est chrétienne et vieille, et va être exposée à la risée des barbares, dans la maison des païens. » Et, aperce-

[1] *Poesii populare*, Hore.

vant sous la tente le Mirzac qui serre dans ses bras une chrétienne en pleurs, « il se fait foudre, se précipite, perce le Tartare de sa lance et le jette mort sur le sol[1]. » — Il vénère aussi son père, en qui les droits de la nature s'unissent à la majesté de la vieillesse : les jeunes gens qui entrent dans une maison, baisent, en signe de respect, la main des personnes âgées. Il aime son frère, et si quelque brouille les sépare, il le conjure avec larmes de revenir et de ne point passer devant sa porte comme un voyageur[2]. Son âme, avide de tendresse, est d'autant plus à l'aise que les objets de son affection se multiplient : « le nombre des enfants est la richesse de l'homme, » dit un proverbe roumain, richesse non pour la bourse mais pour le cœur. S'il rencontre la Peste qui s'achemine vers sa maison, il lui dira : « O toi, fléau cruel et exterminateur, tiens, prends mon cheval, prends mes armes, et accorde-moi quelques jours encore, pour que je puisse revoir mes enfants qui me sont chers comme la lumière du soleil ; tiens, prends aussi mon chariot et mes bœufs ; prends tout, et va-t'en de chez nous.[3] » Quel sacrifice, quel travail lui coûtera pour une famille qui seule lui fait trouver du prix à la vie ?

[1] *Poesii pop.* Ballade, XLIX.
[2] *Ibid.* Doïne, XLV.
[3] *Ibid.* XII.

La femme aussi se met à l'œuvre, dès qu'elle entre sous le toit conjugal. « [1]De grand matin, elle balaye la maison, allume le feu, prépare à manger, apporte l'eau de la fontaine. Elle a toujours en main la quenouille. » Plus tard, elle « lave l'enfant, lui donne le sein. » « Elle court à grands pas, moissonne l'orge et le fait griller dans un chaudron. En un clin d'œil, elle pétrit le pain ; elle rougit, s'anime et chante, » heureuse de son sort. L'été, elle suit son mari aux champs, sarcle le maïs ou va chercher les vaches au pâturage; l'hiver, elle file le chanvre ou tisse ces belles pièces d'étoffe qui feront la gloire de sa toilette et l'honneur de sa maison. Elle n'a point encore perdu la vivacité du jeune âge ; son mari est toujours pour elle l'homme qui l'a choisie entre toutes, à qui elle a donné les prémices de son cœur. Elle regrette que la nécessité du travail l'oblige à la quitter si matin et dirait grand merci au hasard qui, en brisant sa faux ou sa charrue, le ramènerait dans ses bras. Que lui font les railleries de ses compagnes? Elle s'en moque et ne pense qu'à son mari : « La chaîne qui unit leurs cœurs les enflamme en s'allongeant ; mais quand ils se rapprochent, ils se sentent rafraîchis comme par la rosée; car ils se sont juré l'un à l'autre que la mort seule pourrait les séparer[2]. » Elle règne

[1] *Hore* passim.

[2] *Poesii pop.* Doïne, XXXV.

au foyer ; elle en fait librement les honneurs ; son mari ne songe point à la soustraire aux regards. Que si, malgré sa vertu, la monotonie de son existence lui pèse, si les devoirs présents reportent sa pensée vers le repos dont elle jouissait auprès de sa mère, alors elle se tourne vers son enfant, et en balançant la corbeille de bois qui lui sert de berceau, elle chante : *Nani, nani, mon enfant*... Est-ce un fils? elle lui promet la gloire d'Étienne le Grand, l'honneur de sauver sa patrie. Est-ce une fille? elle ne la plaint pas, ne déplore point son sort ; elle souhaite de la voir grande et svelte comme le roseau, blanche comme le muguet, douce comme la tourterelle, belle comme l'étoile.

Naui, nani, mon enfant,
Chère violette à ta mère ;
Car ta mère te bercera,
Et lavera ton visage
Avec de l'eau de source,
Afin que tu sois comme un rayon de soleil.

Dans ce tableau de l'amour et du bonheur conjugal d'après nos poésies nationales, nous avons omis à dessein quelques pièces satiriques que l'on rencontre parmi les chansons de danse ou horas. Ce n'est pas que nous voulions les dissimuler ; mais on commettrait, à notre avis, une grave erreur si l'on mettait ces chants en balance avec les ballades et les

doïnas. Il ne s'agit point ici d'une opposition entre des ouvrages artificiels, composés à loisir, avec préméditation, et les aveux naïfs de la muse populaire. S'il en était ainsi, nous tromperions le lecteur en n'accordant pas l'autorité dominante à ces derniers. Mais tous les chants dont nous parlons sont également sortis du sein du peuple, et si les horas présentent un caractère particulier, cela tient aux circonstances dans lesquelles elles naissent et à la fin qu'elles se proposent. D'abord on pourrait sans invraisemblance attribuer quelques-unes de ces petites pièces aux tsigans. L'humeur caustique qu'entretient en eux la bassesse de leur condition expliquerait les médisances, peut-être les calomnies qu'elles renferment ; ce serait en quelque sorte la vengeance des opprimés. On comprendrait du moins qu'ils aient choisi pour sujet quelque scandale qui, dans aucun pays du monde, ne pourrait être, avec justice, imputé à la nation tout entière. En décrivant une hora dans la Moldavie, M. Negrüzzi[1] nous fait entendre du moins que les lâutari risquent cette hardiesse à leurs dépens et qu'elle ne plaît pas à tout le monde. On ne saurait donc la considérer comme un indice des mœurs publiques. Les jeunes garçons et les jeunes filles d'un village se réunissent le dimanche pour se divertir ; il

[1] *Dacia litteraria.*

faut égayer la ronde par quelque nouveauté piquante. Un mauvais plaisant a formé le dessein d'amuser l'assemblée en chansonnant un bruit qui a couru, peut-être sans fondement, ou qu'il invente lui-même par malice ou par vengeance, et voilà une satire nouvelle ajoutée à toutes celles qui, dans tous les temps, ont couru sur les femmes et sur le mariage. Car partout et à toutes les époques, le sort des maris a fourni le sujet de contes qui, au défaut de n'être pas toujours spirituels, joignent celui de se ressembler beaucoup. Qui jugerait des mœurs françaises au moyen âge et au dix-septième siècle d'après les Fabliaux ou d'après les Contes de La Fontaine, s'exposerait à commettre une singulière méprise. Le succès de ces œuvres est sans doute un symptôme; mais leur apparition n'implique pas une perversité universelle.

Quels sont les torts et les ridicules que notre poésie populaire attribue aux femmes et aux maris? Il y a, suivant elle, des maris jaloux dont la surveillance produit, comme on le pense bien, ses effets ordinaires. Il y en a d'autres qui tremblent devant leur femme et s'entendent avec résignation reprocher toutes leurs bévues. « Elle l'a envoyé aux champs; il a cassé sa charrue et perdu ses bœufs; elle l'a envoyé à la chasse, il a brisé son fusil; elle l'a envoyé à la fontaine, il a cassé la cruche; il part pour faire du bois et il s'endort sur ses fagots. » Un troisième, chose

plus grave, a battu sa femme qui vient, d'un ton goguenard, raconter sa mésaventure. Voilà à peu près le compte des maris. Quant aux femmes, on en voit, paraît-il, qui préfèrent le plaisir à leur devoir : « Quand elle entre dans la danse, son cœur s'enflamme ! Elle saute, elle précipite ses pas ! Ses enfants pleurent, elle n'en a cure. Et cependant son pauvre mari porte, le dos courbé, les sacs au moulin. » Que le diable, ajoute le poëte par un esprit d'égale justice, que le diable les emporte tous les deux ! Au risque de nuire à notre cause, nous citerons tout au long la pièce la plus compromettante, celle qui nous fait craindre davantage pour le repos et l'honneur du mari. Elle est pleine d'esprit et de grâce : « Une lettre, ma petite poule, une lettre, ma chère, ne plaisantons pas ; c'est une lettre de l'empereur, qui annonce l'arrivée de ton mari. — Que le feu brûle la lettre et que je la voie en cendres ! — Prépare-toi bien, femme, car voici ton mari qui arrive. — Laisse-le venir ! Que le diable l'emporte ! Que sa route soit semée de ronces ! J'ai blanchi sa chemise ; je l'ai frottée d'orties ; je l'ai séchée sur des épines ! je lui ai préparé pour souper deux carcasses de poule, avec l'eau de la fontaine pour nectar. — Prépare-toi bien, femme ; voici ton amant qui arrive. — Laisse-le venir ! Que Dieu l'amène ! Puisse sa route être semée de roses ! J'ai blanchi sa chemise ;

je l'ai frottée de basilic ; je l'ai séchée sur des fleurs. Je lui ai préparé à souper un jeune poulet et un pot plein de vin ; car il m'aime, et tout ce que je fais lui plaît. » — Une dernière enfin contrefait la malade, et envoie son mari au moulin, tandis qu'elle festoie avec son amant. Qui ne reconnaît dans tout cela les railleries ordinaires sur la légèreté et la perfidie féminines? et chez quel peuple, renommé d'ailleurs pour ses vertus, ne trouverait-on pas de pareilles espiègleries?

En revanche, le recueil même des horas nous montre une femme qui répond aux obsessions de son amant en lui lançant par la fenêtre des cendres brûlantes. Une autre, Mariora, refuse les cadeaux qu'on lui offre, et répond « qu'elle sait dépenser l'argent, mais qu'elle ne sait pas vendre son amour. » C'est de là enfin que nous avons tiré le portrait de la bonne ménagère qui, la robe accrochée à la ceinture, court à grands pas à sa besogne et gagne tous les cœurs par son activité.

Nous n'avons donc à retenir de ces chants qu'une remarque : la femme y garde le même avantage que dans les ballades et dans les doïnas. Elle est plus vive, plus gracieuse, plus gaie. L'affection du mari a je ne sais quoi de triste et de mélancolique. C'est qu'il porte, encore plus que la femme, le poids du jour et de la servitude. C'est lui qui endure le mé-

pris du seigneur et la brutalité des agents du pouvoir. Quand il erre dans les pâturages à la suite de ses troupeaux, la voix de la nature le console ; quand il pique ses grands bœufs et creuse son sillon, il déploie sa force qu'il saurait consacrer, pour l'affranchissement du pays, à de plus périlleux travaux ; mais de retour au logis, dans sa hutte de terre ou dans sa cabane de branches tressées, il s'assied sur son coffre avec une douceur résignée et pense à la gloire des ancêtres, aux douleurs du présent, aux promesses incertaines de l'avenir.

CHAPITRE V

LA RELIGION

La même douceur de mœurs se remarque dans la religion des Roumains et dans leurs sentiments envers les sectes différentes.

On sait qu'ils suivirent dans leur schisme les patriarches de Constantinople Photius et Cerularius, qui en 858 et 1054 préparèrent et consommèrent ce grand événement. Ils ont gardé le rite grec orthodoxe et les dogmes du concile de Nicée. Ils ne font procéder le Saint-Esprit que du Père et rejettent la croyance au Purgatoire, comme ils bannissent de leurs églises les statues. Ils admettent les sept sacrements, mais communient sous les deux espèces. Ils observent quatre grands carêmes, font abstinence le

mercredi et le vendredi de chaque semaine et permettent le mariage des prêtres séculiers, aboli du rit latin par Étienne IX en 1058. Ils font le signe de la croix avec le pouce, l'index et le doigt du milieu réunis, en plaçant le Fils à l'épaule droite.

Tels sont les principaux points qui divisent encore aujourd'hui les deux Églises. Ils touchent si peu au fond de la foi qu'on aurait peine à s'expliquer la séparation, si l'on ne connaissait l'entêtement naturel à l'homme, et surtout aux théologiens, la passion, souvent aveugle, de l'indépendance, et les motifs plus politiques que religieux qui animaient la capitale de l'empire contre Rome devenue, aux mains des barbares, le centre de l'unité chrétienne. Par contre, on comprend fort bien que d'excellents esprits aient conservé longtemps l'espérance de réparer le mal. Leurs efforts parurent un moment récompensés par le succès, lorsqu'au concile de Lyon (1272-1274) la réconciliation fut signée entre les ambassadeurs de Michel Paléologue et ceux de Grégoire X. Mais des esprits brouillons firent avorter le dessein si heureusement commencé. Le concile de Florence (1439) ne rétablit point l'ordre, puisque la plupart des intéressés en rejetèrent le symbole. Ainsi, à la veille du jour fatal où Constantinople allait succomber sous les coups des Turcs, la division persistait dans la chrétienté. Depuis lors, ses

patriarches, dont le siége est aux mains des Infidèles, ont vu se détacher d'eux la plus puissante des nations qui professent leur foi; mais en reniant leur communion, celle-ci n'en a pas moins conservé sur les peuples de leur obédience un moyen d'action qui n'est pas un des moindres soucis de la diplomatie occidentale. Si jamais la Russie s'étend jusqu'au Bosphore, il sera juste d'imputer une part de ce malheur aux auteurs du schisme grec, qui auront, sans le savoir, préparé sa domination.

En ce qui concerne la Roumanie, il semble que plusieurs de ses princes et de ses citoyens les plus distingués aient connu ou pressenti les effets de son isolement religieux ; du moins travaillèrent-ils à renouer les liens rompus, et ce ne fut pas la faute de Michel Ier Bassaraba si l'accord intervenu au concile de Lyon n'eut pas des suites plus durables. Il résulta de cet état de choses qu'après avoir figuré avec honneur, sous le nom de Daces, parmi les dix-neuf peuples qui participèrent à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, après avoir énergiquement résisté aux envahissements de l'islamisme, les Roumains, méconnus par l'Europe occidentale, menacés par les Hongrois catholiques, furent enfin contraints de se fier à la bonne foi des Musulmans et de combattre dans leurs armées. Devenus plus tard, sous prétexte de religion, l'objet d'un perfide intérêt de

la part de la Russie, ils ont vu leur pays rangé par les géographes au nombre des provinces slaves de la Turquie, et de nos jours encore des publicistes moscovites le réclament à ce titre. Il est vrai que la différence de religion a soutenu les Roumains dans leur lutte contre la Hongrie, l'Autriche et la Pologne, mais pour les exposer ensuite à la protection russe; c'était acheter bien cher un douteux avantage. Quand la tranquillité et le salut de l'Europe consistent peut-être pour l'avenir dans la fondation d'une confédération chrétienne et indépendante sur les côtes de la mer Noire, qui sait si la difficulté religieuse ne sera pas un obstacle invincible à cet établissement?

A ces conséquences générales, il en faut joindre d'autres plus particulières et non moins funestes. La rupture définitive avec Rome fut l'occasion d'un véritable auto-da-fé, où périrent non des créatures humaines, mais les monuments mêmes de la civilisation. Tous les livres, tous les papiers, tous les manuscrits écrits en langue ou en lettres latines furent brûlés; dans ce feu périrent, entre autres trésors, un grand nombre de chroniques. Il semblait que la Roumanie reniât ses ancêtres. La messe ne fut plus dite en latin ou en roumain, mais en slavon, et ainsi la langue que l'Église eût conservée et développée dans un sens conforme à son origine, fut envahie par un grand nombre de termes étrangers, surtout

de ceux qui expriment des idées de respect et de piété. La plupart des livres furent écrits dans un idiome que ni les prêtres ni le peuple ne comprenaient ; l'ignorance et la superstition en furent les suites funestes. Partout les caractères latins furent remplacés par les lettres cyrilliennes. Comment les nations latines auraient-elles reconnu en nous des frères, quand nous prenions plaisir à déguiser notre langue et notre génie sous ce bizarre travestissement?

Et pourtant le peuple roumain, qui montra, dans toute cette affaire, un attachement excessif mais respectable au culte de ses pères, ne fut jamais ni fanatique ni intolérant. On pense bien qu'il demeurait fort indifférent aux subtilités théologiques, et l'on ne peut voir dans son éloignement pour les pratiques romaines qu'une forme de sa fidélité à toutes les vieilles coutumes. La seule religion à laquelle il ait toujours et obstinément fermé l'entrée de son pays, c'est l'islamisme. Un article particulier des capitulations lui interdisait nos frontières. Jamais une mosquée ne s'éleva sur notre sol, et la Turquie connaissait si bien la fermeté de notre foi, qu'elle ne tenta même pas de nous convertir. C'est que, en ce qui concerne les Turcs, le sentiment d'un grand péril national fortifiait la répugnance inspirée par la religion. L'accès de la Roumanie ouvert aux Turcs, avec le droit d'y fonder des mosquées et d'y faire des

prosélytes, c'était, dans un avenir prochain, le pays réduit en pachalik, comme le furent l'Épire et l'Albanie, où un grand nombre de familles grecques avaient embrassé le culte de Mahomet. La proscription de ce culte s'explique donc et se justifie par l'intérêt politique. Avant la prise de Constantinople, alors que les Turcs ne menaçaient pas encore leur indépendance, nos ancêtres les laissaient sans ombrage circuler ou se fixer dans toute la Roumanie : tant il est vrai que la tolérance était leur disposition naturelle ! L'objet même de notre étude nous en fournit une preuve bien curieuse ; c'est une variante de la ballade de Codréan[1]. Ce brigand, fait prisonnier par la *potera* (gendarmerie), est introduit dans le divan où le prince siége auprès d'un Turc de Constantinople. On l'interroge ; voici sa réponse, d'après la version la plus ancienne : « Altesse princière, je jure par le nom de la sainte Vierge que je n'ai pas tué de chrétiens !... mais, lorsque j'apercevais un Turc, oh ! alors je ne pouvais résister au désir de lui trancher la tête et de la jeter en proie aux corbeaux. » A ces mots de Codréan, le Turc devient pâle comme un mort et se jette aux genoux du prince, en disant : « Si on laisse vivre Codréan un seul été encore, il ne restera plus de Turcs dans le pays. O mon prince, mon seigneur, n'accorde point

[1] *Ballades et Chants pop ...res*, p. 79 et 189.

sa grâce à ce brigand! » Le prince fait un signe au bourreau. Codréan l'aperçoit, et s'écrie : « O mon prince, n'ajoute pas foi aux paroles des étrangers, car ils complotent contre tes jours; mais si je dois mourir, accorde-moi du moins le temps de faire ma paix avec Dieu, etc... » Eh bien, dans cette scène si vive, la haine populaire soulevée contre les Phanariotes substitua plus tard au personnage du Turc celui d'un Grec et mit dans la bouche de Codréan l'invective suivante : « Altesse princière, n'écoute pas les Grecs, car ils mangeront ta tête. Le Grec est un serpent venimeux; le Grec est un fléau contagieux qui pénètre jusqu'aux os. » Ainsi le Grec orthodoxe est maudit avec plus de violence que n'avait été le Turc païen. Ce dernier, dans l'exagération de sa crainte, avait même quelque chose de plaisant qui indiquait dans l'auteur de la ballade plus de mépris encore que de colère. Le Grec n'inspire que l'horreur et n'appelle que la malédiction. C'est que le peuple roumain considérait dans l'un et dans l'autre, non la différence ou la communauté de la religion, mais le joug plus ou moins lourd qu'ils imposaient à la patrie.

C'est du même point de vue qu'il convient d'apprécier les sentiments des Roumains à l'égard des Juifs. Une partie de la presse européenne, intéressée à nous trouver en faute, ou mal informée de l'état

du pays, a fait grand bruit de scènes regrettables, dont les causes et le caractère lui échappaient. Nous ne voulons pas rentrer dans cette discussion que M. Hajdeu[1] nous paraît avoir fermée par des arguments décisifs. Nous ferons seulement remarquer qu'ici encore il s'agit d'un peuple étranger, dont le nombre toujours croissant est un danger pour la race et la nationalité roumaines. « Les Juifs, dit M. Vaillant, sont Espagnols ou Polonais. Les premiers, qui viennent de Turquie, sont beaux de visage, se prêtent facilement à la civilisation européenne et se tiennent plus particulièrement en Valachie, où il en est quelques-uns de fort instruits et de bonne société. Les seconds, dont la Moldavie fourmille et qui composent le tiers de la population de Jassy, ont quelque chose de tartare, et j'ai cru reconnaître en eux ces Avars qui, au neuvième siècle, embrassèrent le judaïsme[2]. » Nous nous appuyons volontiers sur ce témoignage d'un Français, moins suspect que le nôtre, pour conclure que l'on aurait tort d'attribuer au fanatisme ce qui tient à une nécessité de préservation sociale. Les Juifs, disséminés dans les autres pays, en sont pour la plupart originaires et se perdent dans la masse de la population. Chez nous, ils affluent sans cesse du dehors. Le génie qu'ils ont

[1] La tolérance religieuse en Roumanie.
[2] VAILLANT, *Romanie*, tome III, p. 30.

pour le commerce ne trouve que trop à s'exercer chez un peuple presque exclusivement occupé à la culture des terres. Le Roumain a un éloignement déraisonnable, mais profond, pour l'industrie, le trafic et les métiers manuels. Les Juifs se sont emparés de cette source importante de revenus. En fournissant au paysan, désespéré de sa misère, les moyens de satisfaire son penchant à l'ivrognerie, ils entretiennent ses vices et sa haine : « Je n'ai pas un sou dans ma ceinture, dit un laboureur, pour payer l'impôt et le soldat et l'abominable Juda [1]. » Oui, cette invasion de marchands rapaces qui lui débitent l'eau-de-vie, et sucent sa substance, voilà ce que le peuple déteste. D'un autre côté, les habitudes de faste, répandues parmi les boyards les obligeaient souvent à contracter des emprunts usuraires pour lesquels ils donnaient hypothèque sur leurs domaines. C'est encore aux Juifs qu'ils s'adressaient, parce que le commerce met en leurs mains presque tout le numéraire du pays. Ainsi, par des voies différentes, les Juifs sont arrivés à posséder à la fois l'argent et la terre; et, comme dit une de nos poésies, « le Roumain n'a plus de place dans son propre pays ; il est comme la poussière du champ. » Certes, la violence n'est jamais excusable, lors même

[1] *Poesii pop.*, Doïne V.

qu'elle s'explique par les plus justes griefs ; mais en déplorant de criminelles représailles, nous ne pouvons souffrir qu'on les impute à un esprit d'intolérance tout à fait opposé à notre caractère.

Bien avant que la loi proclamât l'égalité des religions, toutes les sectes ont trouvé chez nous asile et protection, à commencer par les disciples de Jean Huss. Dans une bulle de 1446, le pape Eugène IV s'exprime en ces termes : « Nous avons appris avec le plus vif déplaisir que dans le royaume de Moldavie se seraient abrités une foule d'hérétiques, surtout de l'abominable secte des Hussites. » Vers 1460, Étienne le Grand, ce prince si dévoué à l'orthodoxie, accueillit dans ses États une nouvelle immigration de ces malheureux et leur permit de s'établir près de Jassy, dans un lieu qui porte encore aujourd'hui leur nom. Les doctrines de Luther et de Calvin furent librement prêchées dans notre pays, où elles comptent encore environ trente mille prosélytes et douze temples. Quant aux catholiques, qui sont au nombre de quarante-six mille et possèdent trois églises, jamais ils ne furent sérieusement inquiétés. Malgré les persécutions que les rois de Hongrie, sur l'ordre de la cour de Rome, avaient dirigées, au treizième siècle, contre les schismatiques, les catholiques conservèrent toujours le droit d'avoir un évêque de leur communion. Dans le quinzième siècle,

le prince de Moldavie, Alexandre le Bon, très-orthodoxe, ami particulier du patriarche de Constantinople, fut en même temps le protecteur déclaré du catholicisme, que sa femme professait en toute liberté. Au seizième siècle, Bartholomeo Brutti, bien que catholique, fut accueilli à la cour de Pierre le Boiteux et occupa une des principales dignités du pays. Plusieurs des généraux de Michel le Brave étaient des Hongrois catholiques, et leurs coreligionnaires pleurèrent la mort de ce prince comme celle de leur bienfaiteur. En 1679, le prince Constantin Serban, de la famille des Cantacuzène, non moins bien disposé en leur faveur, avait résolu de leur bâtir une église lorsque la mort le surprit; son successeur Brancovano accomplit son dessein. Cependant l'un et l'autre étaient très-dévoués à l'Église orientale, pour laquelle le dernier souffrit plus tard, avec toute sa famille, le plus horrible martyre de la main des Turcs. Ce furent les princes phanariotes qui essayèrent d'introduire dans nos mœurs l'esprit étroit et exclusif de l'orthodoxie byzantine, auquel résista toujours le libéralisme naturel du peuple et aussi du clergé roumain. Même à l'époque de leur puissance, un voyageur polonais, nommé Raicevich, reproduisant l'appréciation de tous les étrangers qui avaient, avant lui, visité la Valachie et la Moldavie, écrivait : « Toute secte, toute religion est tolérée en

ce pays et peut y exercer son culte sans le moindre obstacle. » Enfin, comme témoignage vivant de cet esprit vraiment chrétien, l'historien auquel nous empruntons la plupart de ces faits, M. Hajdeu, dit avoir vu, dans les montagnes de la Transylvanie, une famille, entre autres, composée d'un père orthodoxe, d'une mère catholique et de plusieurs enfants : les fils suivaient la religion du père, les filles, celle de la mère ; de plus, une fille d'un premier lit était calviniste ; tous vivaient sous le même toit dans la plus parfaite harmonie. Cette union fait penser au tableau charmant dans lequel saint Jérôme nous montre, au milieu de sa postérité chrétienne, le pontife des dieux Albinus, berçant sur ses genoux sa petite fille Paula et l'écoutant avec délices balbutier le cri de triomphe des chrétiens : *Alleluia*[1] !

A ces preuves, qui peut-être nous ont entraîné trop loin de notre sujet, nous en ajouterons une, tirée de l'objet même de notre étude : c'est le silence complet de la muse populaire sur les dissensions religieuses. L'allusion au juif que nous avons citée est le seul trait de ce genre. On objectera peut-être que toutes les chansons n'ont pas été recueillies. Cela est vrai. Il n'en est pas moins digne de remarque que, dans une si volumineuse collection, il ne

[1] *Epistola ad Lætam*, 107.

se rencontre ni une pièce entière, ni un mot de satire ou de dénigrement contre l'une ou l'autre religion. Que les orthodoxes se soient peu occupés d'un culte vraisemblablement peu répandu dans les campagnes, on le conçoit; mais que les catholiques ne se soient pas vengés, au moins par la raillerie, des vexations qu'on leur aurait fait endurer ; que les protestants n'aient point, ici comme ailleurs, fait de la poésie un instrument de prosélytisme, c'est ce qu'on ne peut expliquer que par un grand esprit de douceur et de mutuel support. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir un livre comme les Mémoires de Lestoile, ou un Chansonnier protestant. On y verra les aménités que protestants et catholiques échangeaient en France dans la langue des Muses. Nous nous bornerons à citer quelques vers relatifs à ceux des dogmes ou des points de discipline que l'Église grecque avait rejetés avant Luther. Voici une chanson qui se colportait en France vers 1532 :

O prebstres, prebstres, ne demandez plus dons
Pain, vin, chandelles, laissez tous ces perdons,
Car vostre purgatoire
La bourse a trop purgé.
Jésus est notre gloire
Qui nous a soulagé.

. . . .

O prebstres, prebstres, il vous faut marier
Et vos commères du tout fault oublier.
N'estes-vous pas infames

D'avoir vescu ainsi :
Séduictes avez femme,
Fille, chambrière aussi.

O prebstres, prebstres, le temps est maintenant
Que vostre pape, cest antechrist meschant
Et toute sa vermine,
Commencent en tout lieu
D'estre mis en ruyne
Par le glaive de Dieu..... [1]

La pièce à laquelle nous empruntons ces couplets ne brille point par la poésie ; mais elle est l'une des plus décentes. Les catholiques, comme on peut croire, n'étaient point en reste avec leurs adversaires. Qui eût empêché les Roumains orthodoxes, s'ils avaient eu les mêmes passions, de chansonner aussi le pape, le purgatoire et le célibat des prêtres ? Et ceux de l'autre parti n'avaient-ils pas un beau sujet dans l'ignorance, la malpropreté des popes et dans mille autres particularités que la haine n'eût pas manqué de découvrir ?

De combien de plaisanteries et de satires les mœurs du clergé, surtout du clergé régulier, n'ont-elles pas fourni la matière aux écrivains français ? Depuis Jean de Meung jusqu'à Voltaire, et même dans des temps plus voisins, ce fut, en France, l'un des thèmes rebattus de la poésie. Nous ne parlons plus ici de pamphlets composés par des hérétiques, mais par

[1] *Chansonnier huguenot*, t. I, liv. 2. Paris, Tross. 1870.

des auteurs nés et nourris dans la religion qu'ils attaquent, en faisant profession publique ou même en exerçant le ministère. Parmi ces ouvrages, il en est de fort médiocres ; mais la qualité distinctive des bons, c'est la malice poussée jusqu'à la méchanceté. Quelle fécondité d'imagination ! Quel art d'assaisonner le scandale ! Quelle joie de trouver en faute ceux ou celles qui ont pris à tâche de s'élever au-dessus de l'humanité ! Or il y avait dans la Roumanie autant ou plus de couvents qu'en aucun pays du monde, et rien n'autorise à croire que les mœurs y fussent meilleures ni pires que dans les autres monastères. Le contraste entre la richesse de leurs habitants et la pauvreté du peuple était aussi éloquent que dans aucune contrée. Même les chefs du clergé régulier, quoique défendus par leurs murailles, montrèrent à diverses reprises une faiblesse et une complaisance pour l'étranger qui devaient bien indisposer les cœurs de nos paysans. Cependant ils n'ont gardé contre eux ni rancune ni colère, et s'ils chansonnent quelqu'une de leurs peccadilles, c'est sur un ton d'indulgence et de compassion qu'on chercherait en vain dans d'autres littératures.

Une légende rapporte qu'une religieuse suivit dans les bois un homme inconnu, et qu'elle fut trouvée morte au pied du mont Ceachleu. C'est sur ce fait ou sur quelque autre semblable que l'ima-

gination populaire a brodé la ballade suivante :

« A travers un champ fleuri, dans un sentier sinueux passe un voyageur qui chante. Il a le cœur fané; il se plaint que dans ce monde personne ne sache son nom, que personne ne s'inquiète s'il est mort ou vivant. Voilà que la sœur Magdeleine, près de là, dans un jardin, l'entend; elle tombe dans des rêveries et s'enflamme de doru.

« — Voyageur attristé et égaré dans le monde! tu es l'oiseau étranger qui chante dans le jardin et ensuite s'envole en laissant des cœurs embrasés!

« — Sœur qui consoles, tu es douce et belle! Tes yeux brûlent, ta figure éclate comme l'œillet quand le matin il se montre à la lumière, tout chargé de rosée.

« — Voyageur attristé, ton cheval n'est-il pas fatigué?

« — Non, ma chère, point du tout; mais il s'ennuie d'un si long chemin.

« Le voyageur s'arrêta et borna là sa course[1]. »

On peut croire que la pièce n'est pas complète et supposer que le poëte vengeait par la catastrophe le devoir méconnu. Mais ce fragment n'est-il pas rempli de discrétion et de grâce? Nulle épigramme contre la sœur Magdeleine; nulle réflexion sur la force

[1] *Poesii populare*, Ballade, XVI.

de la nature qui garde ses droits derrière les murs du couvent ; nulle conclusion générale tirée d'un accident fâcheux, mais particulier ; en un mot, aucune trace de libertinage ni d'impiété. Le rapprochement des deux cœurs est délicatement préparé par la souffrance commune, bien que différente, qu'ils éprouvent. Si personne dans le monde ne se soucie du voyageur, qui, dans le monde, pense à la pauvre Magdeleine? Il a une voix mélancolique et douce ; elle est belle ; son visage, voilé de tristesse, brille comme l'œillet trempé de rosée ; n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre? Et qui songe en ce moment que la sœur Magdeleine ait des habits de nonne ? On ne voit que deux âmes entraînées l'une vers l'autre par l'attrait de la beauté et du malheur. Rapprochez de cette pièce le mot brutal de La Bruyère : « Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier et un maçon est un maçon ; pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme[1] ; » et vous comprendrez la différence des deux esprits.

Les moines figurent dans deux morceaux fort courts[2]. Le premier de ces moines n'a pris l'habit que par un chagrin d'amour. Il est entré au monastère dans l'espoir d'y trouver l'oubli et la paix ;

[1] La Bruyère. *Caractères.* Des femmes.

[2] *Poesii populare*, Doïne, VI et LXVIII.

mais après trois mois et trois jours, il reconnaît que la tentation est trop forte : « Ma petite amie, s'écrie-t-il, je vois bien que je ne puis me passer de toi. Ah! sois au moins mon monastère! que ta bouche soit mon livre! que je baise ton sein comme les images sacrées! » Rien de plus; c'est la faiblesse d'un jeune homme qui a pris son dépit pour une vocation. L'erreur est vénielle et facile à réparer; le langage est chaste; le dernier vers même où le novice, partagé entre la dévotion et l'amour, les rapproche dans une expression empruntée à ses pratiques, ne dépasse pas la mesure. L'autre moine est entré en religion par force, et son malheur semble irrévocable; aussi sa plainte est-elle plus brûlante: « Puisse le feu te consumer, ô forêt! puisses-tu tomber sous la hache! puissent tes arbres brûler comme brûle mon cœur! Sur tes cendres je me frayerais un chemin jusqu'aux voisines! De ce monastère où je reste abandonné, je verrais les jeunes filles qui abrégent mes jours, ma bien-aimée que j'ai adorée dans mon enfance! Puisse-t-il n'avoir pas de place sur la terre, et puisse le Dieu saint le maudire, celui qui m'a fait prendre le froc et séparé d'elle! Je n'étais pas né pour la solitude, mais bien pour le brigandage; pour le monastère, mais pour l'amour! Quand je m'incline devant les images, mes regards se portent sur les femmes; quand je lis et

que je tourne les feuilles, mes yeux sont fixés sur les jeunes filles. Quand je vois une fille non mariée, l'habit tremble sur mon dos. Quand je vois ma petite amie, mon âme vole vers elle comme l'essaim vers la fleur. » Ces regrets sont passionnés, et si sincères, qu'on y suppose volontiers une souffrance personnelle. C'est avec la même vérité, mais plus d'éloquence, que saint Jérôme, dans une lettre célèbre, décrit les tentations et les terreurs qui l'ont suivi au désert : « Du sein de cette solitude, je croyais assister aux plaisirs de Rome ; je me mêlais aux danses des jeunes filles. Mon visage était pâli par le jeûne, et dans un corps glacé, mon âme brûlait des feux du désir ; ma chair était déjà morte, et seul l'incendie des passions bouillonnait en moi. Je fuyais ma cellule, comme si elle eût été complice de mes pensées. Si je rencontrais une vallée profonde, une montagne escarpée, des rochers abrupts, j'en faisais le lieu de ma prière, le cachot de ma chair misérable. Je me souviens que souvent je passais les jours et les nuits à crier, à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que Dieu eût calmé l'orage de mon âme[1]. » Si l'auteur de notre ballade en est aussi le héros, nous n'avons rien à dire ; il a exprimé ses sentiments dans la mesure où il les éprouvait ; mais admettez

[1] *Epistola* XXII.

que l'idée d'une telle situation se présente à un esprit caustique, au lieu des pathétiques accents de notre moine ou de saint Jérôme, vous aurez les tribulations du curé Maingrat ou les insomnies de Claude Frollo.

Est-il besoin d'ajouter qu'on ne peut faire honneur de cette réserve qu'à la bonté du naturel et non à la hauteur des vues ni à l'étendue de l'esprit? Chez nous, comme ailleurs, l'homme du peuple ne connaît guère du christianisme que les pratiques; mais il faut l'estimer d'en suivre l'esprit comme par instinct. Il est juste aussi de remarquer que le clergé roumain n'a jamais formé un corps politique ni prétendu à diriger les affaires de l'État. Il se divisait en deux parts : les moines ou caloyers, qui suivaient la règle de saint Basile et pouvaient seuls parvenir aux hautes dignités de l'Église; et les prêtres mondains ou séculiers. La première classe, à la vérité, en confondant sa cause avec celle des boyards, fournit plusieurs fois au peuple des griefs que des esprits moins religieux eussent difficilement pardonnés; mais les prêtres de la campagne, associés à la vie et aux souffrances du paysan, ne lui inspiraient que sympathie et respect. « Lorsque, dit l'éminent littérateur Héliade, on parle des prêtres de village en Moldo-Valachie, il faut se représenter un simple paysan, égal en tout à ses

paroissiens; même instruction, même costume, mêmes charges; il laboure la terre, il nourrit sa femme et ses enfants... ; il ne doit faire que l'office divin et réciter les Évangiles dans la langue nationale, tels qu'ils sont, sans commentaires. « Cette touchante égalité du travail, de l'ignorance même, ajoute M. E. Regnault, entre le paysan prêtre et le paysan cultivateur, est un lien qui fortifie le sentiment religieux. » Le clergé rural dut à son obscurité et à sa misère des égards qu'il n'eût point mérités par ses talents. Rien ne nuit plus à la religion et à ses ministres que de se commettre parmi les intrigues de l'ambition. Il est bien malaisé qu'on ne les soupçonne point d'y poursuivre un autre intérêt que celui du Ciel, et leurs erreurs soulèvent des haines d'autant plus fortes que le caractère dont ils sont revêtus leur prescrit d'en fuir les occasions.

Préservé par sa candeur ignorante de toute indiscrète curiosité, le paysan roumain trouve dans les pompes extérieures du culte une satisfaction à ses instincts poétiques. Il y observe traditionnellement de naïves cérémonies qui attestent sa fidélité aux vieux usages. C'est surtout dans ces occasions que se chantent les *Colindas*, monuments poétiques dont quelques parties remontent, comme nous l'avons dit, à la plus haute antiquité. Voici un exemple de ces fêtes et de la place qu'y tient la poésie.

La veille de Noël on voit circuler dans les rues une sorte de mascarade qui a pour objet de célébrer la naissance de Jésus-Christ. Un enfant porte en guise de bannière une étoile lumineuse de papier huilé; il est suivi des mages vêtus à l'orientale; l'escorte est formée de soldats romains tenant une lance dans leur main droite. Chaque individu est muni d'une lanterne et le cortége se promène ainsi par la ville, de porte en porte. Quand il est entré dans une maison, la représentation commence par un chant où les mages exposent le but de leur voyage et se recommandent à la protection d'Hérode. Le roi leur demande qui ils sont. Après que chacun s'est fait connaître, ils interrogent Hérode à leur tour: « Mais toi, qui es-tu? » —Hérode, irrité d'une question si blessante pour sa vanité, tire son sabre et répond avec emphase : « Je suis Hérode l'empereur, qui fait trembler la terre[1]. » Cependant, comme il a l'humeur débonnaire, malgré ses bravades, il consent à se rendre avec le cortége dans la crèche où repose le Sauveur du monde, et tous ensemble s'éloignent vers une autre maison en psalmodiant d'un ton monotone quelque hymne sur la naissance de l'Enfant-Dieu. Les jeunes gens, portant une image qui représente la naissance de Jésus-Christ,

[1] Negruzzi, *Dacia litteraria*.

chantent sous les fenêtres des maisons la chanson suivante :

« Levez-vous, levez-vous, grands boyards; levez-vous, Roumains laboureurs, car voici venir les chanteurs de Colindas, qui, à minuit, vous annoncent le Dieu-Sauveur, le Dieu nouveau-né, vêtu des fleurs de lis, le vrai Dieu, Soleil aux rayons éclatants.

« Levez-vous, levez-vous, grands boyards; levez-vous, Roumains laboureurs, car au ciel a paru une étoile d'empereur, étoile à la chevelure brillante, présage de bonheur. — Voici que le monde fleurit, la terre se rajeunit, les tourterelles chantent dans le bois, les hirondelles à la fenêtre. Un beau pigeon est arrivé de l'Occident; il vous a apporté une fleur blanche et s'est posé à votre chevet. Il vous souhaite de vivre heureux pendant de longues années, de fleurir comme les pommiers et de vieillir comme eux[1]. »

La fête du Jour de l'an, qui se rattache à celle de Noël, présente un caractère à la fois religieux, politique et social. Nous ne dirons rien de la cour, où les coutumes nationales tendent à s'effacer sous les banalités de l'étiquette. Mais si, dans le monde élégant, les anciens usages font place à une présentation et à des visites aussi dépourvues d'intérêt que celles de l'Occident, le peuple continue à célébrer la Saint-

[1] *Poesii pop.*, supplément. *Les fleurs Blanches.*

Basile avec un zèle vraiment curieux. Dès la veille au soir, les villes, les villages, les champs et les montagnes se remplissent d'un immense et vague bourdonnement. Les cloches, les violons, les cymbales, les flûtes, les marteaux, les chaudrons, tout est en branle, tout conspire à déchirer les oreilles. Toute la population, divisée par groupes, parcourt les rues et les routes en chantant. Ici, les forgerons s'avancent en frappant sur l'enclume; là, des jeunes gens, portant des torches de sapin, agitent une clochette et terminent chacun des vers de leur complainte par un cri que l'écriture ne peut figurer. Plus loin, des vachers et des bergers vêtus de peaux de brebis; ailleurs, une bande de *lâutari* qui chantent en s'accompagnant de violons, de guitares et de flûtes. Des enfants, armés de sonnettes, précèdent les groupes, les suivent, se faufilent dans les rangs, et divertissent tout le monde par leur agilité et leur entrain. Tous les métiers, tous les artisans, avec les outils de leur profession, s'en vont de maison en maison offrir leurs souhaits de bonne année. Quand ils sont arrivés sous la fenêtre où se tiennent les habitants du logis, ils se forment en cercle, et l'orateur, tenant la cloche dans la main droite, entonne la chanson traditionnelle. Voici une de ces chansons; on l'exécute avec accompagnement de socs de charrue heurtés l'un contre l'autre :

« Sortez, enfants et jeunes filles aux longues nattes; sortez, mères, et vous pères; sortez tous; donnez-nous à chacun un petit pain et recevez de nous les souhaits et du ciel la miséricorde. Puisse le nouvel an vous apporter la prospérité, la santé et le bonheur! puissiez-vous le passer unis et tous ensemble!

« Ne soyez pas fâchés de notre musique et de nos souhaits. Nous faisons des vœux pour vous du fond de l'âme aujourd'hui et jusqu'à la mort. Puissiez-vous avoir autant de ducats qu'il y a de pailles sur votre toit! autant de bouvillons dans le parc qu'il y a de braises dans le feu, autant de pots pleins de lait et de crème qu'il y a de cailloux dans la fontaine, autant de vaches prêtes à mettre bas qu'il y a de fils dans un manteau! Puisse Dieu vous donner une riche récolte, afin que nous ayons notre part. Que votre maison et votre table soient renommées et fréquentées par des hôtes aimables. Nous désirons vous retrouver l'année prochaine tous fleuris comme les pommiers, comme les poiriers en plein été. Nous vous ferions d'autres souhaits, mais nous craignons que la nuit ne nous surprenne chez vous, loin de nos maisons...[1] »

Ils reçoivent outre des petits pains, préparés

[1] *Poesii populare*. Supplément. *La Charrue*.

pour la circonstance, quelques figues sèches et des noix. Dans les villes seulement, l'usage s'est introduit de donner de l'argent, changement fâcheux qui détruira toute la poésie en y mêlant le calcul et la vanité.

Personne ne dort au village cette nuit-là; car, tandis que les jeunes gens font leur tournée, les vieilles, restées au logis avec le reste de la famille, en tirent l'horoscope et déploient leur science pour prédire le sort réservé à chacun dans le cours de la nouvelle année. Le lendemain matin, autre cérémonie. Les membres d'une même famille s'offrent quelques grains de blé, d'orge, quelquefois des dragées. Cette offrande se fait, pour ainsi dire, dans l'ordre de la dignité. C'est un hommage que le domestique rend à ses maîtres, la femme à son mari, l'enfant à ses parents; chacun reçoit un don en récompense. Au dehors, le seuil des portes, les rues, surtout le parvis de l'église, sont parsemés de grains de toute sorte. Toute personne qui en rencontre une autre se hâte de lui lancer une pincée de grains, en lui adressant un compliment. Dans certaines parties du pays, cet usage est remplacé par un autre qui pourrait remonter jusqu'au roi sabin Tatius, ou du moins jusqu'aux légendes qui empruntèrent son nom. Chaque visiteur porte à la main une branche d'arbre garnie de fleurs artificielles; quand il entre

dans la maison, il touche de cette branche la personne qu'il veut honorer, et lui dit : « Puissiez-vous commencer le nouvel an avec prospérité ! Puissiez-vous être toujours unis, jeunes et vieux, et fleurir comme les pommiers, comme les poiriers, comme l'automne fertile ! »

On voit percer dans ces coutumes le souvenir des mœurs romaines et du culte de la déesse Strena. Les croyances du paganisme ont, en effet, laissé des traces dans notre esprit et dans nos poésies. Le christianisme n'a pas détruit les fables païennes; il en a changé et fait oublier le sens. Ces rapports n'ont rien de commun avec les formes savantes introduites par l'imitation littéraire de l'antiquité. Boileau et les poëtes de son école ont pris du même coup les noms et l'histoire des divinités de l'Olympe les nôtres connaissent Jupiter, mais ils en ont fait une sainte (sainte Joue), comme dans les cantons de la Grèce où s'élevait un temple de Minerve ou de Bacchus, on voit aujourd'hui des chapelles dédiées à la Vierge et à saint Denis[1]. Si un jour nos loisirs nous permettent d'étudier, à ce point de vue, nos Contes populaires (*Basme*), nous ferons voir l'étonnante ténacité de ces légendes, encore reconnaissables sous leur déguisement moderne et chrétien.

[1] Voir la thèse de M. A. Mézières : *De fluminibus Inferorum.*

Nous n'insisterons pas ici sur certaines pratiques ou croyances, comme la crainte du mauvais œil, des vampires, la foi aux présages, aux sortiléges, etc. Ces superstitions, communes à presque tous les peuples du monde, ne nous apprennent rien de particulier sur le caractère du peuple roumain.

Mais il y a des rapprochements plus curieux que nous ne pourrions omettre sans paraître négliger une des preuves de notre filiation; nos compatriotes ne nous pardonneraient pas cet oubli. Nous avons déjà signalé les vers où Théocrite exprime, à propos du dieu Pan, une tradition tout à fait conforme à ce que nos ballades nous apprennent du Paon des forêts. Nos bergers, comme ceux de la Sicile, craignent d'éveiller par leurs chants ce dieu querelleur et galant, dont nos filles souhaitent et redoutent l'apparition. Il est probable que cette notion fut apportée d'Italie, où s'était opérée, depuis plusieurs siècles, la fusion des deux mythologies grecque et latine. Voici d'autres points de ressemblance. « *Coluntur aquarum calentium fontes,* » dit Sénèque[1]; en effet, les colons de Dacie avaient consacré à Hercule la source minérale et les bains de Méhadia (Banat de Temesvar); et nos poésies nous représentent cette source sous la figure d'une jeune fille, blanche,

[1] *Epist. ad Lucilium.* XLI.

douce, captive à l'ombre d'un rocher et que délivre le capitaine Hercule. Il n'est pas bien sûr que les Balauri, ces dragons gigantesques dont une mâchoire touche le ciel et l'autre la terre, soient les héritiers directs des monstres que vainquirent Thésée et Bellérophon; mais quand le paysan, avant de boire, fait le signe de la croix et souffle à la surface de l'eau, il est difficile de ne pas reconnaître dans cette précaution un souvenir des libations antiques. Nous avons trouvé dans les cérémonies du mariage une allusion plus ou moins claire à l'enlèvement des Sabines. Quand on dépose un mort dans la bière, on lui met dans la main ou l'on colle au cierge qui doit être enterré avec lui l'obole destinée à payer son passage; des pleureuses l'accompagnent au cimetière en louant ses vertus et en l'invitant à porter aux habitants de l'autre monde des nouvelles de ceux qu'ils ont laissés sur la terre. Comme leurs ancêtres, les Roumains se plaisent à parer leurs fontaines; ils les entourent de murs ou de haies; ils les ornent de croix et d'images :

> Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
> Pastores [1].

C'est un exemple notable du sens nouveau que le christianisme a donné, en les conservant, aux coutumes païennes.

[1] Virgile. Églogue V, vers 40.

Mais peut-être est-il plus intéressant encore de voir dans nos ballades les dogmes chrétiens, associés au culte de la nature, rajeunir, par une forme originale, de vieilles conceptions mythologiques. Par le sentiment profond qu'il a de la vie universelle, le Roumain est disposé à personnifier les objets, même inanimés, et à peupler l'espace des fantaisies de son imagination. Au sein des forêts profondes, il entrevoit les Zméi, animaux fantastiques, munis d'ailes immenses, et, comme le druide dont parle Lucain, il craint de surprendre, sous l'ombre des chênes, les secrets de quelque divinité. Les vapeurs qui rampent au flanc des montagnes, cachent dans leurs flancs des formes étranges. Là-bas, sur le plateau du Dniester, au bord de l'horizon, les Zernines se rassemblent près de la source Galpéou, où les lionnes se désaltèrent, et les Zméines y déposent les fruits monstrueux de leurs amours[1]. La peste n'est point une corruption de l'air chargé de germes mortels; c'est une vieille édentée, qui a la peau collée sur les os et porte des serpents entrelacés dans ses cheveux en désordre. Elle est armée de trois faux invisibles qui fauchent les hommes par centaines et par milliers, et monte le cheval ailé de Satan, qui jamais ne s'arrête, ni ne se fatigue. S'il tonne, ce n'est

[1] *Ballades et chants*, IX.

point Jupiter qui lance la foudre, mais Élie qui se promène sur les nuages dans un char de feu. L'étoile est une sœur liée à notre destinée; elle se voile quand un malheur nous menace, et s'éteint à notre mort. Ainsi tout s'anime, tout, comme dit Boileau,

.... prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

L'esprit des morts erre parmi les fleurs des prairies; les arbres frissonnent, les coteaux tressaillent, comme l'homme, de joie ou de crainte; de chaque plante s'exhale une voix mystérieuse et toute fontaine abrite une Néluca[1].

Une ballade surtout fait vivement ressortir cette alliance d'un naturalisme naïf avec les réminiscences antiques et les idées plus récentes de l'enseignement chrétien; c'est celle qui raconte le mariage du Soleil et de la Lune[2]. Le sujet est délicat; car la Lune et le Soleil sont frère et sœur, et ce n'est rien moins qu'un inceste auquel Dieu est appelé à consentir. Le Soleil est un jeune dieu d'une figure resplendissante dont l'ardeur et la présomption rappellent plutôt le Phaéton d'Ovide que le Phébus-Apollon de l'épopée grecque. Il lui prend envie de se marier. Pendant neuf ans, traîné par neuf chevaux, il parcourt le ciel

[1] *Ballades et chants*, VIII, 41.
[2] *Ibid.* X, 53.

et la terre, sans trouver dans l'univers une femme qui égale en beauté sa sœur Hélène. Cette sœur est bien connue dans les villages de la Roumanie. On raconte son histoire et l'on vante ses qualités dans toutes les veillées ; son nom est le plus flatteur compliment qui se puisse adresser à une femme. Un de nos contes (*Basme*)[1] la représente sortant du lac des fées, le visage frais comme une rose, les bras blancs comme la fleur du muguet, grande et couronnée d'une chevelure d'or. A trois reprises elle vient baiser un jeune prince endormi sur la rive par un charme magique et lui laisse pour gage de son amour, avec l'ordre de la chercher par toute la terre, un anneau sur lequel est gravé son nom : Hélène Cosenzana. On peut regarder en face le Soleil, mais non pas cet idéal de beauté et de perfection. Les oiseaux lui font fête ; les fleurs s'inclinent à son passage ; les dragons se prosternent à ses pieds. Elle possède des trésors aussi nombreux que les fleurs des champs, que les étoiles du ciel, que les écumes de la mer. Il n'est donc pas surprenant que le jeune prince, favorisé de son amour, ait entrepris pour la rejoindre un si long voyage, qu'il usa jusqu'à la poignée le bâton d'acier fabriqué tout exprès pour cette expédition, et que le jeune Soleil l'ait préférée

[1] *Contes populaires de la Roumanie*

à toutes les beautés du ciel et de la terre. Sa qualité de dieu le dispense des longs préambules ; il va droit au but et lui propose de l'épouser. Rien ne lui semble plus naturel, puisqu'ils sont beaux tous deux et que les tresses dorées d'Hélène valent bien l'or de ses propres rayons. Hélène est moins accommodante : « Vit-on jamais frère et sœur mariés ensemble? Pur de tout péché, voudrait-il en commettre un si énorme ? » Ce scrupule mécontente le Soleil ; il fronce le sourcil ; mais comme il respecte, ainsi que tout vrai Roumain, l'autorité paternelle, il monte vers le trône de Dieu et lui expose sa requête et son embarras. Ici la personnification atteint un tel degré de réalité que Dieu le prend par la main et le conduit successivement dans l'enfer pour l'effrayer, dans le paradis pour l'enchanter, et l'invite à choisir. Cette double visite est-elle une épigramme? Est-ce qu'aux yeux du Seigneur l'enfer figurerait l'état de mariage, et le paradis le célibat? Non. Dieu n'a voulu que donner au Soleil un avant-goût des tourments qui l'attendent, comme toute créature, s'il enfreint les lois naturelles. Mais qu'importe l'enfer à cet amoureux, pourvu qu'il vive avec sa sœur Hélène, Hélène aux beaux cheveux dorés? Aussitôt il court chez sa sœur, lui met au front la couronne des fiancées la revêt d'une robe diaphane, brodée de perles fines, et la conduit à l'église.

Mais voilà que, pendant la cérémonie, les lampes s'éteignent, les cloches se fêlent, le clocher tremble sur sa base, les prêtres perdent la voix, et leurs habits se détachent de leurs épaules. Une main invisible saisit Hélène éperdue, l'enlève et la précipite dans la mer, où elle se change en un beau poisson doré. Le Soleil remonte à la voûte céleste et se laisse choir dans les flots vers l'Occident pour la retrouver. Mais Dieu a résolu de la dérober à ses poursuites. Il la lance dans l'espace et la transforme en Lune. Puis il parle, et aux accents de sa voix, qui tout à l'heure faisait gaiement resplendir le ciel et dissipait les nuages,

Jupiter hic risit, tempestatesque serenæ
Riserunt omnes risu Jovis omnipotentis [1],

l'univers tremble, les flots se taisent, les cimes des montagnes s'inclinent et les hommes frissonnent d'effroi [2]. « Je vous condamne pour l'éternité à vous suivre des yeux dans l'espace, sans pouvoir jamais vous rencontrer ni vous atteindre dans la voûte céleste. Poursuivez-vous éternellement en parcourant les cieux et en éclairant les mondes. »

[1] Ennius, cité par Servius *ad Æneid.* I, 254.

[2] Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Une légende analogue circule en d'autres contrées ; elle a des proportions plus humaines, et dirai-je plus bourgeoises? Le Soleil et la Lune sont de braves époux qui, depuis l'origine des choses, vivaient dans une concorde édifiante : les Étoiles sont leurs enfants. Un beau jour le Soleil, las de cette vie monotone, quitte le toit conjugal et se met à courir le monde. En vain l'épouse délaissée lui reproche son infidélité et lui montre son visage pâli par le chagrin ; en vain ses filles, les Étoiles, tâchent de fléchir le cœur paternel. Il a pris son devoir en dégoût ; aussi quand la Lune monte silencieusement au bord de l'horizon pour apercevoir encore une fois son volage époux, il rougit de colère et se dérobe dans les ondes.

Les deux histoires se ressemblent ; mais combien la première est plus poétique et plus variée ! Quelle grandeur y ajoute la présence de Dieu ! Le rôle si hardi qu'on lui attribue est conforme à sa sainteté. Il intervient pour assurer le respect des lois imposées par lui à la nature physique et à la nature morale, et son pouvoir se manifeste par l'ordre immuable que les passions humaines ne peuvent déranger. Plus le fond de cette légende se rattache directement aux conceptions habituelles du paganisme, plus on est frappé de l'esprit nouveau que le christianisme y a fait pénétrer.

C'est que, malgré ses réminiscences mythologiques et sa passion pour la nature, le Roumain est bon chrétien. Lors même qu'il accomplit quelque rit dont la signification lui échappe, c'est au vrai Dieu qu'il en rapporte la gloire. Ce Dieu, on peut dire qu'il l'a fait à son image. Celui de ses attributs qu'il considère le plus volontiers, c'est la bonté. Maître Manol[1], le maçon, a fait vœu de murer dans l'église qu'il bâtit la première personne qui s'offrira à ses regards. Qu'aperçoit-il? Non sa fille, comme Jephté, mais sa jeune femme. Il connaît alors la témérité de son engagement, et, comme il arrive à l'homme qui s'est compromis par sa faute, il implore un secours surnaturel contre le malheur qu'il lui était si facile de prévenir. A sa prière, Dieu fait tomber la pluie à flots et grossir les torrents, mais sans pouvoir arrêter l'épouse. Une seconde fois Manol joint les mains et demande au Seigneur de déchaîner un vent qui dépouille les pins et déracine les montagnes. Dieu l'écoute encore; mais la destinée est plus forte: Flora, malgré la tempête, approche, approche toujours du terme fatal. Ne pourrait-on voir dans cette fiction une image de la grâce, toujours prête à nous venir en aide, mais dont notre aveuglement et notre imprudence détournent trop souvent les effets? Ce

[1] *Ballades et chants* Monastère d'Argis.

Dieu, si compatissant, ouvre ses bras aux pécheurs les plus scandaleux qui ne désespèrent jamais de leur salut. « Groué fit beaucoup de bien pour racheter son âme ; il baptisait les enfants, mariait les filles et construisait des églises[1]. » Que l'on rie, si l'on veut, de cette dévotion tardive ; que l'on raille nos paysans pour leur exactitude à observer le carême et pour les superstitions dont le peuple n'est exempt dans aucun pays. Ils ont compris pourtant que Dieu est la bonté suprême; ils ont foi dans sa justice et pratiquent d'instinct le précepte du Christ, celui qui comprend toute la loi : « Aimez-vous et suivez mes commandements, car c'est là tout l'homme. »

En résumé, la religion de nos poésies nationales, c'est un christianisme généreux, empreint de naturalisme et de souvenirs mythologiques, et tempéré par un large esprit de tolérance envers tous les cultes qui ne menacent pas la nationalité.

[1] *Ballades et Chants popul.*, IX, p. 45.

CHAPITRE VI

LE PATRIOTISME

La terre natale, la famille, la religion, telles sont les trois sources pures qui alimentent le patriotisme roumain.

Le sentiment si noble du patriotisme a ses racines dans la constitution physique de l'homme. Comme la diversité des climats a modifié l'unité de la race humaine, il est permis de penser qu'il s'établit à la longue entre un pays et ses habitants un rapport si intime qu'on ne puisse changer sans péril les conditions de leur existence. Si un nègre dépérit dans les contrées septentrionales, de moindres changements doivent produire leurs effets, quoique moins sensibles. Cette conformité entre la nature de l'homme

et celle des lieux où il prend naissance le dispose à s'y attacher, de même que les plantes destinées à respirer l'air des hautes régions ne franchissent point leurs limites pour fleurir dans les vallées. Cet instinct se fortifie par l'habitude de voir les mêmes objets, d'entendre les mêmes bruits, d'éprouver les mêmes impressions. L'amour du sol natal pénètre en nous par tous les sens. Ce n'est pas une phrase sans valeur que Tite-Live a prêtée au dictateur Camille, lequel, dans son exil, regrettait « les collines et les plaines, et le Tibre et la région familière à ses yeux, et le ciel sous lequel il est né, sous lequel il a grandi. » L'image des personnes qui ont pris soin de notre enfance, le souvenir de nos joies et de nos chagrins s'attachent aux lieux où nous avons commencé d'aimer et de penser. Des fils mystérieux nous lient aux objets qui nous servent tous les jours de témoins et de confidents, et gardent pour nous, tant qu'ils subsistent, la trace de notre vie fugitive. Toutefois ce n'est encore là qu'un sentiment en quelque sorte égoïste, car ce que nous aimons dans ce petit coin de terre, c'est surtout ce que nous y avons mis de nous mêmes. Il se purifie en s'étendant : au delà de ce canton nous concevons une patrie dont peut-être nous ne verrons jamais les limites ; nous nous formons une famille dont les membres nous sont pour la plupart inconnus ; elle ne comprend pas

seulement les vivants, mais les ancêtres et la postérité. Ce n'est pas une abstraction, car elle renferme ce qu'il y a de plus réel au monde, nos parents, nos amis, nos voisins, tous ceux qui parlent notre langue, vivent sous les mêmes lois, courent la même fortune. Ce n'est pas non plus une réalité, car on n'en rencontre le personnage que chez les poëtes. Quelle qu'elle soit, nous nous dévouons pour elle, nous lui donnons nos biens, notre vie, celle de nos enfants ; nous lui sacrifions même la petite patrie, objet plus restreint de nos affections. Si celle-ci l'emportait, c'est que l'égoïsme aurait pris le dessus dans les âmes, et le pays ne serait pas loin de sa ruine.

Le patriotisme, comme tous les sentiments, a besoin d'être entretenu et s'égare faute de direction. Le luxe le tue, la prospérité l'aveugle ; dans les empires très-riches et florissants il est à craindre qu'un vain étalage de sottes prétentions ne remplace les résolutions viriles. Il est plus énergique dans les petits États que dans les grands ; c'est un ressort qui perd de sa force à mesure qu'il se développe, et ne produit tout son effet qu'à une juste distance de son point d'attache ; à plus forte raison est-ce une utopie dangereuse que de vouloir l'étendre à toute l'humanité. Par contre, il ne faut pas qu'il engendre le mépris des autres peuples, car ce mépris est une

injustice et un danger. La règle, à cet égard, nous la demanderons à Corneille, bon juge en fait de générosité :

> Annibal m'a surtout laissé ferme en ce point
> D'estimer beaucoup Rome et ne la craindre point.
>
> (*Nicomède*, acte II, scène 3.)

Gardons qu'une juste reconnaissance pour les bienfaits de notre patrie ne nous emporte à vouloir les imposer aux autres par la force ; sous couleur d'intérêt, c'est le pire des attentats, puisque l'hypocrisie s'y joint à la violence. Encore moins devons-nous, si l'occasion s'en offrait, immoler nos voisins à sa puissance. Les armes sont journalières ; le moyen d'assurer à la patrie une grandeur solide, c'est de lui concilier le respect par la sagesse et la loyauté.

Aujourd'hui que la fortune, lasse de nous opprimer, semble vouloir nous récompenser de nos souffrances, le peuple roumain doit, plus que jamais, se pénétrer de ces maximes et des exemples que ses pères lui ont laissés ; il y trouvera la force de surmonter les épreuves que l'avenir lui réserve encore. Dans les époques les plus sinistres, il a conservé sa foi aux destinées de la terre roumaine, et cette terre, arrosée de tant de sang, a pour lui un douloureux attrait. Les grands spectacles qu'elle offre à ses regards se sont imprimés dans son âme en caractères

ineffaçables; aussi ne la quitte-t-il jamais que par nécessité. Les victimes que la persécution arrachait de son sein vivaient de l'espérance de la revoir ou mouraient du regret de l'avoir perdue. Ceux que le besoin de s'instruire en éloigne momentanément, se préparent à la mieux servir. Quant au paysan, qui ne voyage ni n'étudie, il n'était pas besoin de l'attacher par une loi au sol trempé de ses sueurs; un lien plus fort l'y retient. « J'ai passé le Dniester à l'eau tranquille, pour voir si le pain est bon là-bas comme dans le pays de mes aïeux; fût-il doux comme le miel, il me paraîtrait amer. » Quelle que soit la région qu'ils habitent, le Transylvain, le Moldave, le Valaque s'accordent dans le même sentiment. Si de malheureuses rivalités les ont trop souvent divisés, ils ont toujours gardé cette affection pour la mère commune qui préparait et achèvera leur réunion.

Les Roumains se sont de tout temps considérés comme les fils d'une puissante famille, violemment séparés de leurs frères et oubliés parmi des peuples hostiles. Un savant critique[1] a cru trouver un monument de cette croyance dans une de nos doïnes qui exprime la désolation de deux sœurs arrachées à leur mutuelle tendresse. Soutenus par cette foi, ils ont

[1] M. Vegezzi-Ruscala.

subi le passage des barbares sans se confondre avec eux, et du haut de leurs montagnes ils ont regardé s'écouler le flot de l'invasion. Depuis lors, en butte aux attaques de redoutables voisins, souvent entamés, ils ont aspiré à réunir sous le même drapeau leur race dispersée, comme les dragons de notre mythologie dont les tronçons, mutilés par le fer, cherchent à se rapprocher. Ils n'y ont réussi qu'une fois, sous Michel le Brave, et pour bien peu de temps ; mais du moins, dans leurs défaites, ils ont conservé leur nationalité, aussi vivace parmi ceux de nos concitoyens encore liés à d'autres États que dans les provinces dès maintenant indépendantes. Le sol qu'ils occupaient, ce n'était pas le domaine de tel ou tel, mais la propriété commune (*moschia*), que chacun avait l'obligation de défendre : touchant communisme par lequel on partage non le bien d'autrui, mais le devoir et la peine. S'il leur avait été permis de le cultiver en paix, jamais ils n'auraient inquiété personne. Exempts de l'esprit de prosélytisme et de l'ambition des conquêtes, ils n'ont fait la guerre que pour se défendre et n'ont de haine que contre les oppresseurs. Bien qu'attachés du fond du cœur à l'orthodoxie, ils se sont accommodés des Turcs, tant que ceux-ci ont observé les traités, et jusqu'en ces derniers temps les meilleurs patriotes se sont joints à eux contre la Russie. La religion fut donc le stimulant, non le

principe de nos efforts. Nous sommes, sans distinction de culte, les amis de tous ceux qui respectent notre indépendance; quiconque l'attaque, fût-il orthodoxe, nos poésies le traitent de païen.

C'est d'après cette règle qu'elles mesurent le degré de leur animosité contre nos ennemis. L'avouerai-je? Elles n'ont point pour le Turc les haines vigoureuses que le fanatisme inspire. Nous l'avons remarqué : le personnage du Turc dans la ballade de Codréan est plus ridicule qu'odieux. On voit de terribles vengeances exercées sur des pillards qui franchissent la frontière et rançonnent les villages; mais, en dehors des faits de guerre, il n'y a point trace de l'antipathie méprisante que les musulmans, par exemple, professent pour les chrétiens. Il est même nécessaire, pour s'expliquer cette singularité, de se souvenir que plusieurs de nos ballades ont dû se perdre, qu'elles se sont modifiées en passant de bouche en bouche, et que celle de Codréan n'est peut-être pas la seule où le Grec ait hérité d'une haine plus ancienne. Car le peuple applique volontiers les chants d'autrefois à sa condition présente, et l'ennemi le plus récent est toujours le plus détesté. Dans l'état actuel de nos poésies, il semblerait que nos paysans eussent pressenti le rôle du Turc grondeur, mais débonnaire, tel qu'on le vit à un moment sur la scène française; mais n'oublions pas que

peut-être ce portrait représente plutôt nos sentiments actuels que ceux de nos ancêtres. Le Hadgi Baba-Novak[1] avait un neveu, Jovitza, qui devint amoureux de la fille du Cadi, la nièce du Sultan. Avec la permission de son oncle, Jovitza choisit le plus rapide cheval de ses écuries et se rend à la porte du jardin où la jeune fille se promenait avec ses suivantes. Il la prie de lui donner une fleur ; elle en envoie trois par une de ses compagnes. L'amoureux insiste ; « alors la fille du Cadi, la nièce du Sultan, choisit un bel œillet, le cueille et le porte elle-même à Jovitza. » Celui-ci se penche sur sa selle, entoure de son bras la taille de la jeune fille et l'enlève. A cette nouvelle, le Cadi enfonce son turban sur ses yeux, rejette son narghilé, saute, sans selle et sans bride, sur sa jument tartare et s'élance à la poursuite du ravisseur. Il allait l'atteindre, quand sa propre fille, la nièce du Sultan, se penche et mord avec ses dents l'oreille du coursier; celui-ci pousse un hennissement de douleur et parvient en trois bonds devant la maison de Novak. Le Cadi est sur leurs pas. Déjà il lève son glaive sur les deux coupables, quand le vieux Novak survient. Il relève ses longs cils avec sa béquille pour voir son hôte et lui dit : Arrête, compère le Cadi, et souviens-toi de ces paroles : « Les

[1] *Ballades et chants*, XI, p. 62.

jeunes hommes font les querelles et les vieillards font les réconciliations. » Convenez qu'un peuple qui invente ou répète une telle histoire et y prête un tel rôle à ses ennemis, n'est pas loin de leur pardonner lui-même, s'ils se font raisonnables et généreux !

Nous ajouterons peu de chose ici à ce que nous avons dit des Grecs, sur lesquels nous aurons d'ailleurs à revenir. Le Grec, dans nos ballades, personnifie la ruse, la trahison, la corruption, la lâcheté. Dans celle de Vulcan, les Turcs jouent leur rôle; ils font leur devoir en cherchant un jeune brigand qui leur a fait essuyer tant de pertes ; ils ne rencontrent dans les gens du pays que moquerie et piquantes allusions ; le poëte ne semble pas leur vouloir de mal, et s'il les massacre à la fin, c'est sans rancune, pour rehausser la gloire de son héros. Mais Vulcan avait pour domestique un Grec. C'était un vieux serviteur, bien payé, bien choyé par son maître ; il avait longtemps bu et mangé à sa table. Néanmoins, quand l'aga Soliman lui propose de le trahir, il ouvre un œil avide et répond avec un cynisme laconique : « Donnez le sac, on verra. » Il rampe jusqu'à Vulcan endormi, lui attache les bras et le livre. « Ah ! frère, s'écrie le poëte exaspéré, Dieu nous garde de la rage du païen et de l'astuce du Grec sans cœur et sans foi ! » Et quand le crime a reçu son

châtiment, il ajoute, en forme de moralité : « Frère, le front se déride quand le bras a fait justice ! Certes, c'est un beau jour que celui où l'on écrase un ennemi ; mais plus éclatant est le jour où l'on punit un traître ! » Cette apostrophe et cette réflexion vengent un siècle d'oppression et de misère !

C'est que le Grec n'est pas un ennemi comme un autre. Il ne vient pas, les armes à la main, offrir un combat inégal, mais où l'on peut du moins faire preuve de vaillance. Il s'achemine sournoisement au pouvoir et le conserve par les mêmes moyens qui le lui ont procuré. Quand deux chevaliers avaient échangé dans la lice de vigoureux coups de lance et d'épée, le vaincu pouvait accepter sa défaite ; le sort, une autre fois, lui serait moins contraire, et le vainqueur même ne sortait pas sans blessure du combat ; mais si l'un d'eux, endormi par quelque maléfice, s'était vu, au réveil, chargé de fers, honni, torturé par un adversaire sans courage, il garderait éternellement la rage de cet affront. Tels sont à peu près les sentiments du Roumain à l'égard des Grecs : le Tartare même lui est moins odieux.

Il a contre le Hongrois la haine d'un fils de famille dépouillé d'une portion de son héritage et qui se venge en blessant l'usurpateur dans ses plus chères affections. « Auprès de la fontaine, ombragée de deux pins, j'ai tué deux frères hongrois à l'occa-

sion d'une chère petite, qui ne m'était pas ennemie, une enfant de la frontière, la fille d'un boyard maghyar. » Il le raille aussi, en homme qui connaît la supériorité de sa race et la puissance de l'esprit, cette arme des faibles. Voici le portrait du Hongrois, d'après une de nos chansons de danse : « Espèce de Hongrois, au manteau court, moghior, moghiorlau! ne tarde pas longtemps en Moldavie; mais va-t'en dans ton pays, pour y manger ta graisse et te bâtir une maison sur la poussière et frotte-la avec de l'ail pour la garantir des revenants. Va-t'en bien loin au delà de la colline, au delà d'Ardéal; car depuis que tu es chez nous, le fromage est renchéri et les brebis sont devenues stériles. » Écoutez enfin cette ronde où éclate toute l'ardeur d'un ressentiment assouvi :

« Le long de ce champ désert et vaste brûle un feu allumé par nos mains. Laisse-le brûler et croître, car c'est dans le pays des Hongrois! Formez la chora, que je danse à la lumière de ce feu!

« Hongrois à la longue moustache, j'ai dit à la mort de te poursuivre; j'ai dit à la flamme de te brûler; j'ai dit à la croix de te pendre. Formez la chora...

« Hongrois, chien enragé, j'ai beaucoup souffert en ce monde à cause de toi; mais le temps est venu que je me venge, moi aussi. Formez la chora...

« Comme les insectes se lamentent! comme les

graisses prennent feu! comme tous les villages brûlent pour expier leurs péchés! Formez la chora...

« J'ai gravi la montagne à la pointe du jour; je me suis emparé de la foudre dans les nuages, et de cette hauteur je l'ai lancée contre les Hongrois! Formez la chora, que je danse à la lumière de ce feu! »

Quant aux Russes, qui, sous prétexte de protectorat, furent et sont encore nos plus dangereux ennemis, nos poëtes les poursuivent d'une haine d'autant plus vive que les causes en sont plus récentes. Tous ceux qui s'intéressent à notre pays connaissent le chant du Pruth, expression de sentiments et même de préjugés universellement répandus dans notre peuple[1]. Comme chacune des invasions russes a été suivie de la peste ou de la famine, il a l'habitude de leur imputer tous les fléaux qui frappent le pays. M. Ubicini s'étonnait devant un Roumain de la rigueur de l'hiver (1849) : « Ne vois-tu pas, lui dit-il, que les Russes nous ont ap-

[1] « Pruth, rivière maudite! puisses-tu devenir large comme le déluge aux eaux troublées! Que le rivage ne puisse voir le rivage, ni la voix entendre la voix, ni les yeux rencontrer les yeux à travers ta vaste étendue! Quand les sauterelles passeront, qu'elles se noient dès l'autre bord! Quand les choléras passeront, qu'ils se noient au milieu de ton cours! Quand les ennemis du pays passeront, qu'ils se noient près de notre rive! Et toi, Pruth, fier de tes eaux, puisses-tu les porter encore jusqu'au Danube, jusqu'à la mer, et jusqu'à l'entrée des enfers. » (Trad. de M. Ubicini.)

porté leur hiver? » — « Le Pruth, ajoute le même auteur, est pour le Roumain, la rivière maudite, le Cocyte aux eaux noires qui sépare le rivage infernal du Paradis de la Roumanie. Il ne se doute pas, l'ignorant, et la savante Europe ne le sait guère plus que lui, qu'au delà du rivage maudit il á des frères par le sang. » « Le vent souffle du côté du Pruth », est un proverbe qui résume toutes les souffrances et présage tous les malheurs.

La justice populaire a particulièrement flétri l'avidité de l'administration russe, qui tira de ses postes de douane sur le Danube un parti si profitable à la politique des tzars. « J'avais un frère, dit une jeune paysanne, et il a passé de ce côté-là, portant trois ballots sur son dos. Mais les Cosaques l'ont aperçu, poursuivi, saisi, enchaîné, mis en quarantaine, afin qu'il reste renversé par terre sans boire et sans manger. Ils l'ont lié avec des cordes pour le conduire à Chotin et le juger à la russe et le battre à la cozaque ». Dans quelques pièces, sans doute les plus nouvelles, le Russe amène comme à sa suite l'Allemand, c'est-à-dire l'Autrichien, à qui l'on n'en veut guère que de ses grosses bottes et de sa gloutonnerie. Ainsi, aucune des nations qui ont conspiré notre ruine n'échappe à la Némésis populaire; mais la rancune n'est point aveugle, et chacune reçoit selon son dû.

Plus encore peut-être que les étrangers, le Rou-

main déteste ceux de ses compatriotes qui, par trahison ou par faiblesse, se font les instruments de l'ennemi ou s'éloignent dans le danger. Cette complicité ouverte ou déguisée est à ses yeux le crime irrémissible. Jordaki[1], menacé de la mort, s'est réfugié auprès du khan des Tartares. Celui-ci lui offre une armée pour le venger de ses injures et le réintégrer dans ses droits. « Non, répond Jordaki, car le pays me maudirait. Qui amène l'armée étrangère dans le pays, puisse-t-il périr sous la malédiction du pays! »

Rien n'est plus frappant à cet égard que la doïna intitulée : « Les larmes du pays. » On y voit la malédiction distribuée dans une proportion exacte, et les plus grands coupables flétris avec une impartiale sévérité : « Hélas! pauvre malheureux pays! te voilà plongé de nouveau dans le feu! Les Russes viennent te dépouiller; les Allemands se moquent de toi, et les ciocoï[2] te décrient! J'enrage moins contre les étrangers que contre tes habitants haineux! car toi, chère patrie, tu fus leur mère, et ce sont eux-mêmes qui t'égorgent! Je n'ai pas de haine pour les

[1] *Poesii pop.*, XLVII.

[2] Ce mot, qui veut dire *chiens couchants*, désigne les boyards, les parvenus et en général tous ceux qui ont profité du régime phanariote ou des occupations étrangères pour dépouiller le paysan et s'enrichir aux dépens du pays. Voir l'excellent ouvrage de M. Pelimon : *Les Ciocoï d'hier et ceux d'aujourd'hui*.

Russes ni pour les Allemands... ; mais je déteste les ciocoï qui te quittent quand tu es dans le malheur, au point que l'âme crie en nous! Feuille verte de panic..... malheur à toi! Ton sein nourrit les juments des Cozaques, les chiens affamés des Allemands, les Turcs gorgés de pilaf et les ciocoï rampants. Ma pauvre mère, qui aura pitié d'elle?... Courons, enfants, à ces chênes et coupons quelques pieux pour fermer notre pays et le défendre contre les monstres! » Touchante explosion de patriotisme dont le sublime tient à la puérilité même de l'effort proposé!

Le ciocoïu, c'est-à-dire le parvenu hautain, sans pitié pour le pauvre, sans souci pour la patrie, lâche serviteur du tyran ou de l'étranger, tient, on le voit, une place à part dans le cœur ulcéré du Roumain. C'est le seul être envers lequel il pourrait être capable de méchanceté. « Enfant de ciocoïu, si je pouvais te tenir dans la forêt, je meurtrirais ta chair avec la massue; j'arracherais ta peau; j'en habillerais mes pistolets et mon fusil pour que la pluie ne les rouille pas. » Et ailleurs[1] : « Corbeau, corbeau, mon petit frère, pourquoi croasses-tu sans fin au soleil? As-tu faim? as-tu soif? regrettes-tu la forêt verte? — J'ai faim; j'ai soif; je regrette aussi la

[1] *Poesii pop*. Doïne, XXIII-XXIV.

forêt verte. Je voudrais manger le cœur, boire le sang des païens! Je voudrais... boire le sang des Russes!... Je voudrais manger des rayons de miel et boire le sang des ciocoï! »

Disons bien vite que cette férocité n'est qu'un accès passager inspiré par l'extrême désespoir. Une autre doïna exprime avec plus d'exactitude les vraies dispositions du pauvre Roumain quand il médite sur sa condition et la compare à celle de ses maîtres[1]. « Un riche et un pauvre boivent ensemble, à l'ombre, dans un cabaret, et le riche orgueilleux s'écriait d'une voix haute : Holà! cabaretier! apporte-nous du vin pour un *sou*, afin que je boive avec ce pauvre! » Le pauvre souriait et disait : « Eh! cabaretier, gargotier, apporte-moi du vin pour cinq *sous*, afin que je boive tout avec ce riche. » — Hé! pauvre homme, pourquoi veux-tu me contrarier en rivalisant avec moi? Ne mesure pas ta bourse à la mienne, car tu n'as pas une chemise à te mettre sur le corps, tu n'as ni troupeaux de brebis, ni grenier plein de maïs, ni chariot traîné par quatre bœufs! — Eh bien! si tu as toutes ces richesses, ne me reproche pas ma pauvreté; car les grandes fortunes ressemblent au torrent qui descend des montagnes : aujourd'hui, il coule et déborde; demain il baisse

[1] *Poesii pop. Ballade*, XIV.

et puis tarit. Si tu as une foule de troupeaux de brebis, tu as en même temps de nombreux soucis; car derrière les paisibles troupeaux rôdent les loups affamés. — Pauvret! j'aurais pitié de toi, si tu n'avais un cœur envieux et ennemi! — Riche, ne t'irrite pas de mes paroles, car je ne te veux ni bien ni mal; je n'ai rien à partager avec toi. Tu as des chars traînés par huit bœufs; tu as des greniers pleins de maïs...; tu as des pièces d'argent à vanner, des louis d'or à remuer; moi, je n'ai que ma hache. Mais ce que tu ramasses durant tout un été, moi je le gagne en une soirée; car ma hache est enchantée, le fil en est bien trempé, et quand elle tourne dans le vent, les riches tombent par terre. Holà! cabaretier, apporte-nous une *vadra* de vin, et ne t'inquiète pas du payement... »

Nos paysans ont conservé avec la fierté et la conscience de leur force la juste notion des lois de l'humanité. La souffrance peut bien les jeter dans un transport de colère; mais la raison reprend bientôt ses droits et les ramène à la douceur et au pardon. Aussi ce même peuple qui tout à l'heure ne parlait que de massacrer les gens et de manger leurs cœurs, a fait une révolution, sans frapper, sans proscrire personne; les seules victimes sont tombées sous les balles des envahisseurs. Il n'a dépouillé personne, même de terres illégalement acquises. Il a proposé

à ses oppresseurs de s'arranger à l'amiable sur la question de la propriété, si menaçante pour les nations de l'Occident, et terminé sans violence une réforme sociale qui dans d'autres pays eût fait couler des torrents de sang ! Quelle preuve plus éclatante d'une bonne et clémente nature? Quand le jeune homme, dont nous parlions plus haut, amoureux d'une Hongroise, a tué, dans l'égarement de sa passion, les deux frères de sa maîtresse, « il les enterre sous les pins, à la croisée de la route, et à leur tête et à leurs pieds il dépose des fleurs de muguet, afin que toutes les filles qui traversent ce chemin se lamentent amèrement sur eux. » Telle est l'image du Roumain : vif dans ses passions, intrépide dans la lutte, généreux et pitoyable dans la victoire.

Le même patriotisme anime la femme roumaine; elle le reçoit de sa mère, l'entretient dans son mari, et le transmet à ses enfants. Peut-être même, dans nos poésies, l'exprime-t-elle avec plus de flamme[1]. « Le pays est plein de chenilles hongroises et de charançons russes. Écoutez, mes enfants, enfants roumains, si vous avez une âme, si vous avez des mains, venez avec moi au sarclage, à l'émondage. Celui qui a un lourd fusil, qu'il y mette sept balles ; celui qui a une grande hache,

[1] *Poesii pop.* Doïne, LXXX.

qu'il la montre aux feux du soleil; celui qui en a une petite, qu'il l'aiguise; quand il s'élancera sur la foule des étrangers, qu'il leur donne le baiser mortel. Quant à moi, je n'ai ni fusil, ni hache, ni cognée; mais les dents que j'ai dans la bouche sont toutes faites pour mordre; les doigts que j'ai aux mains sont faits pour étrangler les païens. » Les enfants se pénètrent de bonne heure de ces sentiments et s'en nourrissent toute leur vie. Si la mère, cas bien rare, oublie par intérêt ou par nécessité ses devoirs envers le pays, ils résistent avec une fermeté respectueuse à son autorité. Un fils déclare que dût-il être maudit par sa mère, il n'épousera jamais une Russe, mais une Roumaine, parce que la Roumaine possède la grâce et le courage. Une fille mariée par force à un Russe s'écrie : « Depuis ce jour, mon cœur est fermé à clef. Si je pouvais l'ouvrir une fois, le monde entier saurait de quel amour et de quel poison mon cœur s'abreuve chez l'ennemi. »

Plusieurs de ces femmes, rieuses et espiègles, au lieu de maudire l'étranger, le baffouent et lui font spirituellement sentir le mépris qu'il leur inspire : telle est Rada, la cabaretière[1]. Sa maison attire de nombreux chalands, car le vin y est bon et frais, et c'est Rada qui le débite. Parmi les buveurs, un vieux capi-

[1] *Poesii pop.*, *Ballade* XXXI.

taine russe, Mateïu, ne la quittait pas des yeux, tirait des soupirs du fond de son âme et tâchait de la séduire par la promesse des plus riches présents : « Rada, petite Rada, belle petite vigne ! Épouse-moi, car je te soignerai bien, et je te donnerai mille roubles, des pantoufles des Indes, une longue fourrure de martre zibeline et un lit brodé d'or. » Rada lui répondait : « Capitaine Mateïu, que je te plaise ou non, tout riche que tu es, tu ne seras pas mon mari. J'épouserai celui qui traversera le Danube, armé du buzdugan. » A cette proposition, tous les Russes demeurent ébahis. Mais un petit domestique accepte l'épreuve et en sort triomphant. « Approche, lui dit Rada, mon brave petit valet, c'est toi que je veux épouser, car il y a, à propos du mariage, un proverbe qui dit : « Qui bat le Danube, n'est pas battu par sa femme. » On reconnaît dans cette jolie pièce l'admiration, que nous avons signalée, de la force et de la bravoure ; mais de plus, le plaisir de confondre le riche marchand russe, sur qui le pauvre petit valet obtient la préférence.

Les janissaires de Soliman-Aga, qui cherchaient Vulcan, le héros moldave dont nous avons parlé plus haut, ' débitent en vain leurs plus fines cajoleries ; les filles qu'ils interrogent ne leur font qu'une réponse narquoise : « Si vous nous dites la vérité, puisse votre gorge fleurir comme la pivoine ;

puisse votre épargne se grossir et votre linge devenir aussi blanc que le papier d'un firman impérial. » — Quand nous vous le dirons, répliquent-elles, alors vous saurez où trouver votre vainqueur. » Cependant Vulcan, trahi, nous l'avons vu, par son domestique grec, est jeté à l'eau, la corde au cou. Il se dégage et appelle du secours. Dans sa détresse, il entend une voix de jeune fille : — Tiens bon, mon vaillant, j'accours. — Elle se jette dans une nacelle, rame de toutes ses forces, coupe les cordes qui liaient Vulcan et le conduit à la rive. Vulcan l'embrasse pour récompense. Il se déguise en mendiant, cherche le traître et le tue. Puis, après avoir fait un grand massacre de Turcs, il revient auprès de son amie, qui, vêtue de riches habits, l'espérait pour l'épouser.

Voilà l'accueil que les ennemis de la patrie reçoivent des femmes roumaines. Comme c'est à elles qu'il appartient surtout de conserver la pureté de la race, un châtiment terrible punirait la moindre de leurs faiblesses, si elles étaient capables d'en commettre. Il ne faut pas qu'elles puissent être soupçonnées ; l'innocence même ne les protégerait pas. Je ne connais rien, à ce propos, de plus émouvant, de plus tragique que le supplice de Kira. Un Africain noir et hideux, aux lèvres rouges et épaisses, aux yeux à fleurs de tête et aux dents éraillées, lui offre

pour la séduire des robes lamées d'argent et des colliers de perles fines. Kira, qui le trouve plus ridicule que dangereux, lui répond en riant : « Il n'y eut jamais d'alliance entre les corbeaux et les hirondelles, entre les serpents et les fleurs, entre les ours et les chevreuils, entre le soleil et les nuages[1]. » L'Africain dépité l'enlève et la dépose dans son caïque, qu'il pousse à la dérive du côté de Sulina. Les frères de Kira surviennent, l'appellent, aperçoivent le caïque, se jettent à la nage et sautent dans le petit bâtiment. Le nègre est précipité dans les flots qui l'engloutissent. Puis les vengeurs se tournent vers Kira et lui donnent le choix de sa mort. L'infortunée proteste en vain de son innocence ; ils la ramènent à la maison, l'attachent à un poteau, enduisent ses vêtements de goudron et y mettent le feu. Ici, laissons parler le poëte : « La flamme montait ; Kira gémissait et pleurait éperdument ; son corps se tordait dans les douleurs, et sa voix éteinte criait : O mes frères bien-aimés, je vous en supplie tous les trois... Pitié, pitié pour une pauvre fille ! je suis innocente,

[1] Le poëte populaire ne se doute pas qu'il se rencontre ici avec Horace :

Lupis et agnis quanta sortito obtigit,
Tecum mihi discordia est.

(*Épodes*, 4).

Voir aussi *l'Art poétique*, vers 12 et 13.

par mon Dieu, innocente! La flamme montait toujours et l'enveloppait de toutes parts. Ses chairs brûlaient en frémissant ; les os craquaient; et la malheureuse tremblait de tous ses membres, luttant contre la mort au milieu des flammes. Pauvre fille! elle jetait un cri terrible, puis un gémissement douloureux, puis un faible soupir, et dans ce soupir elle exhalait son âme. Alors ses frères ramassent les restes de son corps, les réduisent en cendres et les lancent au vent en s'écriant : Ossements chargés de péchés, poudre des ossements, puisse la terre vous engloutir à jamais ! puissent les vents vous porter dans un désert nu et sans bornes, par delà neuf océans immenses et par delà neuf immenses continents[1] ! »

Tout se réunit dans cette scène pour enseigner le respect du devoir et du nom roumain : l'horreur du supplice, la parenté des bourreaux et de la victime, sa jeunesse, son innocence. Elle devait mourir plutôt que de suivre, même par force, son ravisseur. Il ne fallait pas qu'une femme moins honnête s'autorisât de son exemple pour céder aux désirs ou à la violence d'un étranger. Sa seule présence dans le bateau de l'Africain était un opprobre pour toute la famille : de quel père sont-ils nés, eux « les serpents

[1] *Ballades et chants popul.*, XVII, p. 103.

du Danube, » si leur sœur se prête à de tels outrages? Le fleuve n'était-il pas assez profond pour engloutir sa honte? Si le cœur lui a manqué, c'est à eux d'y pourvoir, et sa mort, suivie d'une imprécation terrible, fera souvenir à jamais les femmes roumaines qu'il est toujours un refuge contre les entreprises d'un ennemi.

La nature entière entre dans ces sentiments. Elle commande de renoncer à tout, même à la charrue et au travail, pour chasser l'étranger. Le Roumain ne peut faire un pas dans son pays sans entendre un reproche : les chênes des Carpathes, comme autrefois ceux de Dodone, prennent une voix pour lui rappeler son asservissement. De chaque branche que frappe sa cognée sort un gémissement plaintif et un ordre de voler aux combats :

Rursus et alterius lentum convellere vimen
Insequor.....
. . . . Gemitus lacrimabilis imo
Auditur tumulo, et vox reddita fertur ad aures[1].

« O mon frère, mon frère chêne! laisse-moi couper une branche pour faire un essieu à mon chariot!

— O mon cher fils de Roumain, je te donnerais volontiers une branche, si tu en faisais le buzdugan

[1] VIRGILE, *Æn.*, III, 31 et suiv.

d'un héros, si tu en faisais une arme pour combattre et pour défendre ta patrie.

« Cornouiller, que ne te plies-tu, afin que je prenne une branche pour en faire une gaule à mener mes bœufs?

— Cher frère, fils de Roumain! je te donnerais volontiers une longue branche pour en faire un arc de combat et expulser de notre pays les Polonais. Quitte la charrue, mon frère, et adonne-toi à la guerre, car le temps n'est pas au labour, mais à l'héroïsme[1]. »

Comment l'usurpateur se fixerait-il sur cette terre, quand les hommes et les choses s'accordent à le repousser? On comprend maintenant cette merveille d'une nation qui se conserve, malgré sa faiblesse, au milieu de puissants empires. Ce que l'esprit religieux a fait pour le peuple juif qui, dispersé par le monde, garde sa physionomie, ses coutumes et sa foi, le patriotisme l'a fait pour la Roumanie. Disons mieux; il n'a pas seulement préservé le caractère et les mœurs; il a sauvé le pays même, qui, malgré tant d'occupations plus ou moins longues, est demeuré aux mains de ses légitimes possesseurs. Un lien indissoluble les attache au sol arrosé de leur sang. On pourrait défricher les forêts des Carpathes;

[1] *Poesii populare*. Ballade XV.

on n'extirpera jamais les racines profondes de notre nationalité ; toujours il en renaîtra de nouvelles pousses qui, pareilles au sceptre d'Agamemnon, ne tarderont pas à couvrir de leur feuillage toute la contrée. Voyez la Transylvanie : ni la violence, ni la douceur, ni les armes, ni la politique n'ont pu prévaloir contre l'opiniâtreté de ses habitants, et les fiers magyars qui contraignent l'Autriche à compter avec leurs droits n'ont pas gagné un pouce de terrain sur la population roumaine. Bien plus, ils se voient de jour en jour débordés par elle, et l'on peut prévoir le temps où cette province, si elle continue d'obéir à la Hongrie, du moins ne lui appartiendra plus. Aussi les grands hommes dont s'honore la Roumanie ne sont-ils que les représentants et, pour ainsi dire, une incarnation de sa nationalité. On a vu dans d'autres pays des personnages extraordinaires s'imposer par la supériorité du génie, changer le cours naturel des événements et forcer l'admiration du peuple qu'ils violentaient. Tous nos héros sont les héros du patriotisme ; ils n'ont dû leur grandeur et leur gloire qu'à l'accord de leur conduite avec les vœux de leurs concitoyens. Bien loin que l'échec de leurs desseins leur ait nui, ils sont restés dans la mémoire de tous comme les martyrs d'une cause sainte.

Les défaites, la servitude n'ont point empêché nos

pères d'espérer contre l'espérance même, et si nous écartons aujourd'hui comme impraticables les plans généreux de Michel le Brave, nous n'en sommes pas moins reconnaissants à ce prince d'avoir, au moins pour quelque temps, réalisé la pensée de la patrie.

Nos hommes d'État profiteront de cette leçon que leur donne l'instinct populaire. La force peut nous obliger au silence ; mais nos cœurs se réservent à ceux qui défendent notre indépendance et notre nationalité.

CHAPITRE VII

LES HAIDUQUES

Les frontières de la Roumanie furent dans tous les siècles un champ de bataille livré aux incursions des divers partis. Tantôt ce sont les Tartares qui viennent mettre les villages à contribution : ils exigent pour chaque homme dix ducats, pour chaque maison un agneau et une génisse ; pour chaque nuit une fille non mariée[1]. Tantôt, c'est Toma Alimoche, boyard de la Basse-Moldavie, qui festoie et fait bombance sur la terre de l'Ottoman, en attendant qu'il y trouve la mort. Ou bien les soldats d'une garnison turque envahissent, par manière de distrac-

[1] *Poesii populare*, XXIX.

tion, la maison de Badiu. Il était sur ses gardes, le sabre nu sur la table. « Tiens ferme, mon Badiu, lui crie sa femme, car les Turcs arrivent pour trancher ta tête, et l'offrir sur un plateau au Sultan. Badiu lutte seul contre tous. « Mais, hélas! quand « le corps est fatigué, quand la force est épuisée, à « quoi sert le courage? » Il est chargé de fers et lié à la cheminée. Il essaye de gagner les Turcs par la cupidité; mais ils ramassent l'argent et ne le lâchent point. Il commande à sa femme de farder son visage et de se montrer au capitaine dans tout l'éclat de sa parure : le capitaine n'est pas insensible ; mais il ne lâche point Badiu. C'est alors que Baduleasa parvient à se dérober, comme pour chercher de l'eau à la fontaine, et va prévenir Marcus, le frère de son mari. Il accourt, armé du buzdugan. Avant d'entamer la lutte, il essaye des accommodements. Voyant ses offres repoussées, il s'élance, délivre Badiu, et tous les deux se ruent sur les Turcs. La mort tourbillonne autour d'eux. Ils firent un tel carnage que la jeune femme ne put s'empêcher de gémir en considérant le bûcher qui consumait leurs cadavres. « Hélas! s'écrie-t-elle, mon frère Badiu, mon beau-frère Marcus! Entendez-vous comme les mères se lamentent sur leurs péchés? Entendez-vous comme le feu consume les os[1] »

[1] *Poesii populare*, XXIX.

Ces scènes, dont les frontières étaient le principal théâtre, n'étaient pas rares non plus dans l'intérieur du pays, où les rivalités, l'ambition des grands et la menace souvent réalisée d'une occupation ennemie entretenaient une ardeur belliqueuse. Dans une contrée traversée tant de fois par la guerre, déchirée par tant de dissensions, où la paix n'était qu'une trêve plus ou moins courte, il est naturel que des bandes armées aient continué de tenir la campagne pendant la suspension des hostilités. Les hommes qui ont pris le goût et l'habitude des fortes émotions et d'une complète liberté ne se remettent pas aisément à des travaux monotones et sédentaires. Il est vrai que leurs expéditions pourraient se considérer plutôt comme des exploits guerriers ou des représailles que comme des actes de brigandage; mais elles y préparaient. Nous n'attachons point ici au mot brigandage le sens défavorable que l'usage lui attribue, et, sans vouloir justifier le crime au nom de la politique, nous entendons par brigand un homme luttant à main armée contre un ordre de choses qu'à tort ou à raison il croit contraire à ses droits ou aux droits de son pays. C'est ce que notre langue désigne par le mot *haiduque* et toutes les contrées envahies par l'étranger ou livrées aux discordes civiles ont connu ce genre de patriotisme qui dégénère aisément en métier. Après la conquête de l'Angleterre

par Guillaume, les forêts se peuplèrent d'intrépides Saxons qui, malgré la soumission des villes et des campagnes, continuèrent pendant plusieurs siècles la lutte contre les Normands. L'histoire a conservé le nom d'Herward, qui, mis hors la loi, alla chercher des alliés jusqu'en Irlande, revint combattre les barons du roi Guillaume, et, protégé par la crainte même qu'il inspirait, termina ses jours en paix dans la maison de ses pères. La célébrité poétique de Robin Hood atteste la sympathie du peuple anglais pour les vieux défenseurs de sa nationalité. Les chroniques de Froissard sont remplies des combats isolés que se livrèrent les champions de la France et de l'Angleterre et des exploits accomplis par les partisans de l'un et de l'autre pays. Les armées de Napoléon, maîtresses de l'Espagne, ne purent forcer dans leurs montagnes les patriotes qui s'y étaient réfugiés à l'exemple de leur ancêtre Pélage ; et l'on eut beau les flétrir dans les proclamations officielles, ils restèrent pour le peuple les héros de l'indépendance et les martyrs de la religion. On sait la part que prirent les Klephtes à l'affranchissement de la Grèce, et avec quel empressement, souvent aveugle, ils avaient répondu, pendant le dix-huitième siècle, à l'appel intéressé de la Russie. Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets : la violence engendre la haine, et l'agression triomphante pousse aux

armes des cœurs intrépides qui veulent du moins mourir libres, si la fortune leur fait défaut jusqu'au bout.

C'est ainsi que le brigandage en Roumanie fut la protestation violente du patriotisme contre l'usurpation étrangère. Car les Principautés purent se considérer comme envahies du jour où la Porte, au mépris des capitulations, leur envoya des Grecs pour les gouverner. Les Sultans s'étaient engagés à les protéger et à les défendre sans exiger autre chose qu'un tribut annuel en reconnaissance de leur suzeraineté. Ils devaient rester étrangers à l'administration intérieure, et laisser à la nation l'élection du prince. Sans parler des autres conditions, celles-là étaient assez précises pour enlever aux Turcs tout droit d'ingérence, hormis l'investiture du prince librement choisi. Ils avaient accepté ces stipulations dans le temps de leur plus grande puissance, alors que la chute de Constantinople semblait leur ouvrir l'Europe entière. Et voilà qu'au dix-huitième siècle ils consomment leurs usurpations en retirant à des provinces indépendantes le plus sacré de leurs droits, celui d'être gouvernées par des chefs de leur race, et les livrent en proie à des étrangers sans patrie, à des parasites, aux vils et rapaces Phanariotes! Si la plupart des seigneurs moldaves et valaques se font les flatteurs de ces tyrans; si la proscription ou la

mort du petit nombre resté fidèle à la cause nationale achèvent de courber les boyards aux pieds de ces valets, le paysan roumain conserve la haine des tyrans et des traîtres, et, désespérant de sauver la patrie, se fait brigand pour la venger.

Quel autre parti lui restait-il à prendre? Le Turc, le boyard, le Phanariote s'entendent pour l'opprimer et le ruiner. Il faut qu'il paye à l'un le tribut grossi d'année en année; qu'il fournisse à l'autre les moyens d'entretenir son luxe, de gagner ou de conserver la faveur du maître; qu'il satisfasse l'avidité d'un prince nommé pour peu d'années, dépendant des caprices du Divan, et pressé de s'enrichir aussi bien que tous les affamés qu'il a amenés de Constantinople. Il n'a plus le courage de labourer son champ, dont la récolte ne suffit pas à payer l'impôt; la population ayant décru de moitié, il a bien fallu doubler la capitation. Il ne peut vendre ses denrées qu'aux marchands grecs, et doit s'estimer heureux, s'ils lui payent le tiers de la valeur et si la monnaie n'est pas altérée. Il voit ses vieux parents dépérir de misère, sa femme ou sa fille outragées sous ses yeux, sans qu'il ose réclamer. A quel tribunal demanderait-il justice? Son honneur comme sa vie dépend des étrangers. Après avoir longtemps hésité, sa patience, sa bonté naturelle sont enfin vaincues; il quitte son gourbis enfumé pour les arbres verdoyants

de la forêt, et demande à son fusil le pain que la terre lui refuse :

« Feuille verte de pommier sauvage, je m'arrête dans ma route pour réfléchir à ce que je dois faire, aux moyens de gagner mon pain et celui de mes enfants. Confondu dans mes pensées, je regardai du côté de la montagne et me dirigeai vers l'occident.... A mes pieds, dans les prairies, je vis des hommes, des femmes, des enfants qui labouraient. Ils traçaient des sillons; ma charrue seule reposait, arrêtée par Dieu; car les deux bœufs que j'avais, je les ai perdus, et il ne me reste que ma pioche. Toute la richesse que contient ma maison, c'est un tison éteint et la cendre dans un vase; j'ai marché, j'ai couru, j'ai prié le pauvre et le riche; ils n'ont pas daigné même me regarder. J'ai demandé leurs bœufs pour une heure, afin de labourer quelques pieds de terre; mais ils n'ont pas eu pitié de moi. Alors je me retournai et je dis en ma pensée... De ma cognée je me ferai une charrue et de mes pistolets un attelage pour sillonner la forêt à l'endroit le plus épais, pour tirer le sillon du diable depuis la crête de la colline jusqu'à l'extrémité du village, justement devant la maison du riche[1]. »

Parmi ces malheureux, les plus à plaindre étaient

[1] *Poesii pop.*, Doïne. I.

peut-être les petits propriétaires, appelés en Valachie « *moschneni* » et en Moldavie « *rezechi.* » Ils formaient à l'origine une classe moyenne, gardienne du sol et prête en toute occasion à défendre la patrie. Mais les boyards et les moines en possession de vastes domaines ne purent se résigner à ce partage. Ils obtinrent d'abord l'exemption de toute contribution pour leurs terres et les villages qui en dépendaient; les charges retombaient en surcroît sur les moschneni. Puis les guerres contre les Polonais, les Hongrois, les Turcs et les Tartares obligeant les moschneni à fournir des hommes et de l'argent pour la défense du pays, ceux-ci recouraient à d'onéreux emprunts. Or il n'y avait pas d'autres prêteurs que les boyards et le clergé. Ils tombaient ainsi aux mains des usuriers qui convoitaient leurs propriétés. Essayaient-ils de réclamer devant les tribunaux? ils rencontraient dans les juges les mêmes hommes qui les dépouillaient.

C'est ce qu'exprime énergiquement ce rezechi dont notre recueil de poésies a conservé les plaintes : « Feuille verte de cerisier, le chemin est long jusqu'à Jassy... Puisse le feu consumer la rézéchie! Je croyais que c'était une boyarie, mais je n'y ai trouvé que misère! Pour un pouce de terre, j'ai perdu mes journées. J'ai eu des procès pendant des années entières, et je n'ai rien gagné. Pendant que

je m'occupais des jugements, mes enfants pleuraient au foyer, ma femme gisait abandonnée. Ah ! puisse Dieu, le Seigneur, exaucer mon vœu! Je renoncerai à la rézéchie et je m'adonnerai au brigandage pour me faire la sainte justice avec le fusil que j'ai sur le dos, et je prendrai pour juges les chênes qui ne sont pas iniques[1]. »

Dans un pays administré d'après des lois régulières et honnêtement appliquées, c'est un crime d'en appeler des décisions judiciaires à la force des armes et surtout de s'arroger le droit de condamner à la mort l'homme dont on se plaint. Quand dans un département français, la Corse, où siégent des tribunaux équitables et éclairés, on entend en pleine audience des plaideurs, déboutés de leurs prétentions, déclarer qu'ils se feront justice eux-mêmes, on ne peut que réprouver de tels sentiments. Le banditisme, dont M. Mérimée a si agréablement décrit les causes et le caractère, tend à disparaître de ce pays; on assure toutefois que deux bandits tiennent encore la montagne; quelques qualités que leurs compatriotes reconnaissent à ces hommes, ce sont des criminels que le glaive des lois frapperait justement, si l'on ne trouvait plus sage de les épargner[2]. Mais quand un pays endure de la part d'une

[1] *Poesii pop.* Doïne, IV.

[2] Nous devons à un Corse de nos amis de curieux détails sur ces

puissance étrangère et au mépris des traités les vexations que la Roumanie a souffertes; quand le pouvoir, qui devrait protéger les citoyens, partage leurs dépouilles avec ses agents et leur enlève jusqu'au droit de se plaindre, alors la révolte est excusable, parce qu'elle est le dernier refuge des âmes généreuses et opprimées.

Ce fut donc principalement le patriotisme et l'excès de l'infortune qui recrutèrent le brigandage en notre pays. Nous n'avons garde de prétendre que des motifs si nobles et si légitimes fussent les seuls. Le témoignage de nos poésies, aussi bien que l'évidence des choses, nous démentirait. La misère n'est

deux brigands. Ils sont du canton de Bocognano, arrondissement de Corte, et ont gagné la montagne, il y a environ vingt-cinq ans, à la suite d'une vengeance particulière. Dans la dernière guerre de la France contre la Prusse, ils ont sollicité l'honneur d'aller combattre dans les Vosges à la tête d'une compagnie de francs-tireurs. L'autorité n'a pas cru devoir accepter leur concours. Les poursuites dirigées contre eux ayant redoublé de rigueur après la pacification, l'un d'eux écrivit au général commandant la division militaire une lettre dont voici le sens : « Nous sommes accoutumés, surtout depuis la guerre, à jouir d'une certaine tranquillité. Nous ne sommes pas de mauvais citoyens, puisque nous avons demandé à servir la France. Néanmoins on nous traque avec un acharnement dont nous avons perdu l'habitude. Nous vous prévenons loyalement que si vous nous faites poursuivre, nous userons de représailles, et le sang versé retombera sur vous. Réponse poste restante, à Bocognano. » Comme ils ont quatorze ou quinze cousins tout prêts à les venger s'il leur arrivait malheur, on aime mieux laisser s'éteindre en paix ces derniers représentants d'un préjugé barbare.

pas toujours causée par l'oppression et le déni de justice. Elle suit souvent la paresse, l'ivrognerie et les autres vices. Ce n'est pas la misère qui faisait parler le moine, lorsqu'il s'avouait sans détour qu'il n'était pas fait pour le monastère, mais pour l'amour et le brigandage. Les vexations n'ont pas obligé, que je sache, le prêtre Stoïan à quitter la sainte messe pour la liberté des forêts et l'amour de Vidra. Voici un berger qui n'a pas connu sa mère : tout jeune, il est entré au service d'un maître. Les loups ont mangé la moitié de son troupeau. Il songeait à cette perte quand, passant dans le village, la cabaretière l'appelle et lui offre du vin. Il boit, il boit pendant trois jours, il boit le reste du troupeau et jusqu'à la dernière chèvre, une chèvre égarée qu'il va recher cher dans les bois. Sur ces entrefaites, le patron arrive, lui lie les mains et le met en prison[1]. Qu'il en sorte, il est bien probable qu'il se fera brigand. Un autre personnage déclare franchement que le travail des champs ne lui plaît pas. Au contraire, il avait pour l'état de bandit une vocation marquée. A sept ans, il enlevait des agneaux aux bergers sans les payer; à dix-huit ans, il essayait, sans argent, si le vin était frais, la cave fraîche, la cabaretière jolie. Il est juste d'ajouter qu'à vingt ans il cher-

[1] *Poesii populare*. Doïne, XXXIV.

chait querelle aux Turcs et aux Grecs, leur tranchait la tête et les délivrait de maladie. Maintenant qu'il est fatigué, reviendra-t-il à une vie plus régulière? Non; il a beaucoup souffert et beaucoup appris, et il voit que son destin est de mourir dans le brigandage[1].

Quelquefois nos chansons nous mettent en face de véritables cas de conscience où la sympathie pour le malheureux lutte contre la réprobation due à la violence :

« Puisse la croix frapper cet homme riche! Pendant tout l'été je l'ai prié, supplié de me prêter de ses monceaux d'argent, ne fût-ce que deux ou trois pièces, pour acheter du sel à mes enfants... Après avoir longtemps attendu vainement, j'ai pris la faux qui pendait au clou et je l'ai mise sur mon dos et je suis parti pour la grande forêt. J'ai fauché deux ou trois soles et la faim m'a jeté à terre. Voici le maître à cheval qui m'apporte à manger de la farine de maïs desséchée et moisie. J'ai à peine eu le temps d'en avaler une bouchée que le ciocoïu me reproche de n'avoir pas travaillé. Je lui applique un soufflet qui lui brise toutes les dents. Alors je me fis faucon de forêt, et, depuis que je suis brigand, j'aime les chemins sinueux. Quand je vois les gens arriver,

[1] *Poesii populare*. Doïne, XXVII.

mais surtout le ciocoïu vêtu de bleu, je me tapis à terre... je le vise; mon fusil part avec bruit; le ciocoïu se débat et expire... Laisse-le mourir comme un chien; car souvent je lui ai dit : « Mon patron, « ne me méprise pas; car demain viendra l'été et « je t'attraperai dans la grande forêt... Je te foule- « rai aux pieds somme un serpent venimeux, comme « un ennemi implacable[1]. »

Parmi les causes qui conspirèrent à grossir le nombre des haïduques, n'oublions pas l'amour de l'indépendance et l'attrait de ces forêts et de ces montagnes qui, au lieu des outrages et d'un travail sans récompense, promettaient au brave une vie libre et facile, la richesse et le plaisir. « Coucou, viens près de moi; je jure de t'abreuver de vin doux filtré, de te donner du pain de pur froment. — J'aime mieux me nourrir à mon gré; je volerai partout où je voudrai; je mangerai des feuilles de hêtre et je chanterai au monde l'amour; je boirai de l'eau à la source, et je chanterai au monde le doru. » Ainsi répond l'aventurier, avide d'air et d'espace, à qui lui promet les paisibles douceurs de la civilisation. « La terre n'est ni à toi ni à moi, dit-il encore; elle appartient à Dieu[2]. » Il est si heureux le bandit, quand le printemps a fondu la neige

[1] *Poesii populare.* Doïne, XXXI.
[2] *Ibid.*, LXI.

la patrie avec plus de profit. Mais on ne dédaignait pas, nous l'avons vu, la bourse des montagnards qui venaient de la plaine avec le prix de leurs troupeaux, ni même des prises de moindre valeur, comme un cheval ou un agneau. Il y a même dans une doïna l'aveu assez singulier d'un brigand qui cherche des ducats pour entretenir sa maison, faire des anneaux à ses enfants, des robes à ses sœurs, et ne trouve que des roubiés turques, bonnes tout au plus à faire des colliers et des pendants d'oreilles aux belles de la vallée. Il injurie le Bistritza, dont les eaux gonflées l'empêchent d'aller s'asseoir au milieu de la route, sur le passage des ciocoï. C'est dire en termes assez clairs que la chasse au Turc est peu lucrative et que l'on trouve mieux son compte avec les Roumains[1]. Mais ne pressons pas trop nos gens sur ce chapitre; reconnaissons qu'ils tuaient de meilleur cœur les Turcs et les Tartares, mais qu'ils volaient sans trop de répugnance leurs concitoyens.

La chose était inévitable et ils n'avaient pas de peine à se convaincre de leurs droits par un raisonnement péremptoire. Ces gens qui voyagent avec des troupeaux ou de l'argent risquent d'être pillés par l'ennemi : nous les préservons de ce danger, puisque l'ennemi n'oserait s'aventurer dans nos parages;

[1] *Poesii populare*. Doïne, XXVIII.

il est donc juste que nous soyons payés de notre peine. Que la vie de brigand nous plaise, que nous l'ayons embrassée par force ou volontairement, ce n'est pas leur affaire. Nous endurons la fatigue et bravons les périls tandis qu'ils dorment en paix dans leurs villages; il nous revient au moins la moitié des biens qu'ils ne sauraient conserver sans nous; ils se consoleront de leurs pertes en nous voyant maltraiter les païens. C'est ce que déclare, avec un sérieux admirable, Codréan : « Quand je faisais rencontre d'un chrétien, je partageais avec lui en frère; s'il possédait deux chevaux, j'en prenais un pour moi, et lui laissais l'autre; s'il possédait dix piastres, j'en prenais cinq et lui en laissais cinq. » Il y joint même l'ironie et s'amuse des bons tours qu'il joue. Un jour qu'il cherchait un cheval digne de le porter, il rencontre un jeune Mokan, propriétaire d'un alezan magnifique, et lui offre de l'acheter. Le maître refuse. « Hélas! continue Codréan, mon petit Mokan chéri, un désir indomptable s'est emparé de moi; fais selon mon désir. Dieu est grand! Laisse-moi essayer ton alezan pour voir s'il a la rapidité du faucon; et si son allure me convient, je promets de te donner jusqu'à mon âme. « — Le jeune homme consent, et Codréan s'élance. Le coursier fuit d'une telle vitesse qu'il semble que la vallée se fonde. « Il fuit en hennissant, le brigand s'en va

en riant, et le pauvre Mokan reste seul pleurant. » — « Fais-le signe de la croix, misérable, et console-toi avec la pensée que tu as obligé le fameux Codréan. » Tels sont les adieux de l'haïduque :

Est-ce un péché? non, non; vous lui fîtes, seigneur,
En le *volant* beaucoup d'honneur.

D'ailleurs il faut vivre et entretenir les siens, et on ne rencontre pas tous les jours des magyars ou des ciocoï. Enfin ce fut toujours l'usage que l'homme de guerre vécût aux dépens du paisible citoyen. Son mérite, qui n'a rien de vulgaire, lui confère des droits particuliers et l'élève au-dessus des lois et des préjugés. Ces raisons et d'autres aussi claires dispensaient les haïduques de tout scrupule et les autorisaient à prendre leur bien où ils le trouvaient.

Ils en rendaient parfois quelque chose, soit par compassion, soit par souci de leur âme, car ils étaient pleins de dévotion. Groué bâtissait des églises et baptisait des enfants, afin de racheter son âme. Un autre, Basile le Grand, dont la hache frappait indistinctement tout le monde, regardait comme un péché mortel de faire gras un jour d'abstinence. Il entre une fois chez un marchand, le tue, lui, sa femme et ses enfants. Un de ses hommes, en cherchant dans les coffres, trouve du beurre et le mange.

Basile lui applique un vigoureux soufflet : « Païen impie! s'écrie-t-il, ne crains-tu Dieu, de manger du beurre un mercredi? » Ce contraste n'est pas rare dans l'histoire. Le vieux connétable de Montmorency, tout en marmottant ses patenôtres, disait : « Allez-moi pendre un tel; attachez celui-là à un arbre; faites passer celui-là par les piques ou les arquebuses; sans se débaucher nullement de ses *Pater*... tant il y était consciencieux [1]. »

Il n'est donc pas étonnant que, surtout à l'article de la mort, ces hommes pieux aient pourvu à leur salut en restituant aux églises et aux monastères une part de ce qu'ils avaient pris aux fidèles. Nous ne les chicanerons pas non plus sur leur charité. Nous croirons que Codréan, s'il rencontrait un pauvre, cachait sa hache et remplissait sa main d'or pour le lui donner; que Boujor avait enfoui ses richesses au pied des arbres pour que les pauvres pussent les découvrir et s'acheter des vaches et des bœufs de labour, et qu'il faisait, incognito, des tournées dans le pays pour distribuer ses largesses aux malheureux. Nous remarquerons seulement, avec M. Liteanu [2], qu'ils n'y avaient pas grand mérite : il est toujours aisé d'être libéral du bien d'autrui. C'est à peu près l'histoire connue du brigand espagnol qui, entrant

[1] BRANTOME, *Capitaines illustres.*

[2] *Revista Romana.*

dans la cabane d'une pauvre vieille, la trouva toute en larmes; elle devait plusieurs termes de loyer et le propriétaire allait venir les recevoir le jour même; faute de payement, il l'expulserait. Émù par tant de misère, le brigand tire de sa bourse la somme exigée, la remet à la vieille et se dérobe à ses remercîments, non sans s'être fait indiquer le chemin que le propriétaire devait prendre au retour. Il se porte sur cette route, l'arrête au passage, rentre dans ses fonds et même s'adjuge, à titre d'intérêts et de récompense due à sa vertu, une somme assez ronde qu'il trouve dans la bourse du riche impitoyable. Le peuple admire volontiers ce genre de générosité. Habitué à des maîtres qui lui prennent tout, il sait un gré infini à ceux qui lui laissent ou lui restituent quelque chose.

Aussi notre poésie nationale n'a-t-elle point gardé rancune aux haiduques de leurs méfaits. Elle ne voit en eux que des hommes forts, hardis, généreux, la terreur des tyrans, le dernier espoir de la nation. Elle est fort loin de les confondre avec les voleurs ordinaires; écoutez cette femme : « L'époux qu'on m'a donné était jeune, riche; il avait de l'argent, il avait des bagues à me remplir la main; mais, vois-tu quel dommage! il avait volé tout cela..... Mieux eût valu me jeter au feu que de me marier, car je reste avec un fruit dans le sein, et ce n'est

pas le fruit d'un bon Roumain, mais d'un coquin[1]. »
Le peuple, abaissé par le despotisme, admirait dans les brigands la résolution dont il ne se croyait plus capable. Ainsi se sont formées ces légendes qui, malgré les restrictions que nous avons cru devoir faire, reposent sur une double vérité : la protestation armée de quelques hommes énergiques contre l'oppression étrangère et la foi du peuple dans leur patriotisme. C'est par suite de cette disposition qu'il a idéalisé leur caractère et admiré jusqu'aux violences dont ils l'ont rendu victime. Que sont quelques brebis volées dans un besoin pressant, si le ravisseur fait trembler le Turc ou le Grec, ou retentir aux oreilles du prince des paroles de vérité? On sera frappé de cette observation en lisant les deux ballades intitulées *Codréan* et *Stefanitza*. On peut dire que la première est le tableau complet de la vie de l'haiduque[2]. Tout s'y trouve : le plaisir de parcourir librement les sentiers et les ravins perdus dans l'ombre ; la crédulité du montagnard dupe de sa sympathie pour son frère le brigand ; la défiance du berger instruit sans doute à ses dépens ; la complaisance de Chanta la cabaretière, qui, en présence de son mari terrifié, livre avec désintéressement ses lèvres et son vin ; la folle gaieté du bandit savourant

[1] *Poesii populare*, Doïne VII.
[2] *Ballades et chants populaires*, XIV, p. 79.

sous les arbres le produit de ses vols; puis l'arrivée des Arnautes, et le combat, et la blessure, et l'héroïsme et la captivité. On traîne Codréan au palais; nous avons vu comment son fier langage fait pâlir le Turc aux lèvres épaisses. Quel abaissement pour le prince, obligé de sacrifier aux terreurs d'un étranger, le héros, le Roumain qu'il estime, qu'il admire au fond du cœur! Il lui accorde du moins le temps de faire sa paix avec le ciel et d'entendre la messe des trépassés de la bouche du prêtre Makarie. Pour Codréan, cette faveur, c'est le salut. Le Père ne peut lui refuser de détacher un instant ses mains pour faire le signe de la croix. Aussitôt Codréan saisit son paloche, tue ses gardes et s'en va droit au palais. « Ouvre ta fenêtre, Altesse, afin que nous puissions nous voir face à face. Or, apprends ceci, qu'il est indigne d'un prince de faire mourir des braves tels que moi. » Le prince, saisi de terreur, court se cacher dans les caveaux du palais. Mais la garde accourt. A sa vue Codréan appelle son cheval. L'alezan brise ses liens et rejoint son maître, sans selle et sans bride. Codréan saute sur son dos, le caresse, traverse la troupe des Arnautes, franchit le mur de pierre, et s'écrie : « A toi le trône, prince; à moi la liberté et la bravoure! Adieu; tu n'es pas digne de Codréan. » Était-il possible de donner une leçon plus dure à ces princes, faibles esclaves de la Porte,

qui se cachent au seul aspect de la vertu roumaine? Quel plaisir trouve le poëte à leur reprocher en face leur coupable complaisance! de quel amour il accompagne le héros qui, loin des cours et des ministres, va retrouver aux montagnes des cœurs simples, mais fiers et libres comme le sien!

L'autre ballade est plus décisive encore, car, non contente de morigéner le prince, elle fait du brigand le représentant de la race roumaine et insinue que le bonheur de la patrie viendra de la réconciliation du prince et de la nation. Le personnage principal est Mihou qui figurait déjà dans une autre pièce[1]. Nous l'y voyons livrer à Janok le Hongrois un combat qui n'est pas sans ressemblance avec certaines scènes d'Homère. Janok était en train de faire bombance avec ses quarante-cinq compagnons quand il entend le son d'un kobouz. C'était Mihou. Il disait un chant de telle beauté que les aigles accourent, les pins se balancent, les feuilles murmurent, les étoiles brillent et suspendent leur marche[2]. Tous les Hongrois l'écoutent avec amour. Janok l'invite à prendre part

[1] *Ballades et chants populaires*, XXIV, p. 161.

[2] Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus;
Nec tantum Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantum Rhodope mirantur et Ismarus Orphea.

(VIRGILE, églogue VI, 27 et suiv.)

au festin. Tous ensemble se mettent à table et font joyeuse chère jusqu'à la fin du jour. Le soir, les deux chefs en viennent aux mains. C'est un vrai tournoi auquel les Hongrois assistent en spectateurs. Les combattants se retournent, se renversent ; mais soudain Mihou saisit son adversaire, le soulève, le laisse retomber à terre, le fait ployer sur ses genoux et lui tranche la tête. A cette victoire succède une scène qui rappelle l'*Odyssée*, comme la première, l'*Iliade*. Mihou jette à terre ses armes et s'engage à prendre pour compagnon celui qui pourra les soulever. Les Hongrois s'y essayent inutilement. « Allez, leur dit Mihou, pauvres enfants, quittez les forêts, prenez la charrue, car vous n'êtes pas faits, comme nous, pour le beau métier des braves, mais pour la bêche et la pelle ignoble. » Et il s'éloigne, remplissant la forêt des sons du kobouz à la voix vibrante. Tel fut l'un des premiers exploits de Mihou.

Dans la ballade où nous le retrouvons[1], il semble qu'il soit un peu plus avancé en âge ; du moins la sagesse et l'expérience s'ajoutent, dans sa personne, à la grâce et à la force. Le prince Stefanitza a réuni les boyards à sa table ; mais il ne s'associe pas à la joie du banquet ; toutes ses pensées sont pour la sœur

[1] *Poesii populare*, Ballade LI.

de Mihou ; il ne la quitte pas des yeux : « Chère petite enfant, ma bien-aimée, au sein blanc comme l'aile de la colombe, remplis ma coupe de vin, afin que je trinque à ta santé. Après, chante-moi une chanson de danse, de ta voix douce et ravissante. » La petite enfant se penche comme la fleur du jardin, et lui tend une coupe pleine ; ensuite, elle lui dit tout bas un doux chant : « Feuille verte de chêne, j'ai un frère brave et je le crains. Feuille verte de pommier, j'ai un prince que j'aime et je m'inquiète pour lui. Hélas ! comment ferai-je pour les concilier tous les deux, afin que je puisse vivre comme il me plaît ? » — Le prince comprend son désir, et le festin terminé, convie ses boyards à la chasse pour le lendemain. Ils partent dès l'aube du jour, et, vers le coucher du soleil, ils rencontrent un berger, portant une petite flûte et le costume des *Oltenasche*[1]. « Berger, connais-tu le hêtre de Mihou et peux-tu m'y conduire ? — Je t'y conduirai, si tu laisses ici tes soldats pour garder mes brebis ; car si je perds une brebis, je devrai servir un an pour elle, et si je perds un agneau, je devrai servir deux ans pour lui. » Le prince laisse ses soldats ; il part seul, tout seul avec le berger. Ils s'avancent par des sentiers connus des brigands et s'enfoncent dans la forêt. Parvenu au

[1] Habitants de l'Olten, contrée montueuse de la Roumanie.

pied du hêtre, le berger s'arrête : « Voici le hêtre de Mihou, de Mihou le brigand ; mais si tu cherches Mihou lui-même, regarde fixement dans mes yeux. » A ces mots, il jette sa cape, et apparaît devant le prince avec la cuirasse, le buzdugan et le costume d'un chef. « — Prince, hier tu t'es adonné à l'ivresse ; aujourd'hui tu n'es pas plus sage. Es-tu las de la vie, que tu m'as suivi jusqu'ici ? Ne te suffit-il pas d'avoir pris ma sœur et péché avec elle sans l'avoir épousée ? As-tu songé que le péché suit partout le coupable et que dans ce monde toute action a sa récompense ? » En parlant ainsi, il siffle avec une feuille de hêtre. La forêt bouillonne ; on entend un long murmure, le trot des chevaux, et autour d'eux apparaît soudain une bande de brigands, en bonnets fourrés, en manteaux rouges, et ornés de superbes moustaches. « Mes frères brigands, leur dit Mihou, voyez-vous cet homme ? Il est grand, car il est prince ; mais tout prince et tout grand qu'il est, il n'a pas encore l'esprit mûr. Allons, mes enfants, prenez-le..... mais ne lui faites pas de mal ; laissez-lui le chemin libre ; car si le prince a de l'esprit, il lui suffira de ce qu'il a vu pour savoir qu'on ne plaisante pas avec Mihou. » Le prince réfléchit et répond : « O Mihou ! mon frère, mon petit frère ! Je suis tombé entre tes mains et tu ne m'as pas tué ; quand tu tomberas entre mes mains, je ne te tuerai

pas. Viens demain à la cour pour voir un mariage, le mariage du prince avec la sœur du brigand ; je la fais ma compagne ; je la fais ta princesse ! » Ainsi parla le prince et il quitta la forêt qui retentissait du cri : « Vive Ton Altesse ! »

Que penser de cette scène? Certes, nous nous défions autant que personne des interprétations allégoriques que chacun modifie à son gré. Faut-il pourtant ne voir ici qu'une rencontre romanesque entre un brigand et un prince, un caprice de l'imagination? Ne pénétrons-nous pas plutôt les secrets sentiments du peuple et les rêves dont il berçait sa misère? Ce brigand ne parle-t-il pas au nom de la raison et de la sagesse plutôt que par ressentiment d'une injure personnelle? Il me semble que j'entends le délégué d'une grande nation, chargé d'adresser d'humbles mais fermes représentations à un pouvoir respecté qui s'égare. Le mariage ne figure-t-il pas l'accord indissoluble entre la nation et son chef? C'était bien là le vœu de la Roumanie. Elle n'était point, comme d'autres pays, travaillée de passions anarchiques, ni révoltée contre toute autorité légitime. Ce qu'elle voulait, Codréan l'a dit, c'était l'expulsion des Grecs, l'obéissance à un prince librement choisi, la paix avec tous. Tels sont les souhaits qu'expriment en son nom ses poëtes et ses haiduques ; et voilà pourquoi des brigands, malgré

leurs défaillances et leurs excès, ont pu devenir, dans nos ballades, les mandataires de la patrie, les confidents de ses désirs, les exécuteurs de sa volonté.

CHAPITRE VIII

L'HISTOIRE

Le rôle politique attribué aux haiduques par la poésie populaire nous conduit sans effort à étudier la valeur historique de nos ballades, ou, pour mieux dire, à y chercher la trace que les événements ont laissée dans l'imagination du peuple roumain.

M. Fauriel a dit que le recueil des chants populaires d'un pays, s'il était complet, en serait la véritable histoire nationale. Cette remarque est vraie, si l'on tient compte de la restriction dont le savant critique comprenait toute la gravité; car il est impossible qu'un tel recueil soit complet. Comme la plupart de ces chants ne vivent que dans la mémoire des hommes, la mort en efface chaque jour des

pages qu'aucun art ne saurait faire reparaître. Du jour où l'auteur songerait à assurer la durée de son œuvre, il ne serait plus guère qu'un homme de lettres, plus ignorant que les autres. Ajoutons encore qu'il ne faut pas chercher dans de telles compositions l'exactitude des faits. Comment se fier à des témoins grossiers, passionnés, dont la déposition s'est en partie perdue, en partie transformée avant de nous parvenir? Les poésies populaires sont si loin de pouvoir suppléer à l'histoire, qu'elles ont besoin, au contraire, d'être éclairées par elle. Beaucoup manqueraient de sens et d'intérêt, si on ne les replaçait au milieu du temps qui les a produites; mais elles sont l'expression la plus naturelle et la plus sincère des mœurs et du génie d'un peuple; à ce titre, elles méritent toute notre attention; si elles ne font pas l'histoire, elles la complètent.

Ce qu'elles représentent avec exactitude, ce n'est pas le fait extérieur, mais l'état des esprits et des âmes dans l'époque où il s'est accompli. Il faudra donc faire une grande part à l'ignorance, à la crédulité, aux préjugés de toute sorte. C'est d'ailleurs une tendance de la poésie populaire d'imposer à tous les personnages, quel que soit leur nom, dans quelque condition sociale qu'elle les prenne, les mœurs, les idées et les goûts du peuple. C'est ainsi qu'elle nous montre un de nos princes, Mircea le Vieux, gravissant

un sentier et demandant à boire à une jeune fille. Elle croit que Tudor Vladimiresco n'est pas mort, qu'il va reparaître d'un jour à l'autre pour délivrer la patrie des Grecs et des ciocoï. Bien d'autres traits dont l'imagination entoure et embellit les événements ou les héros nous avertissent de nous tenir en garde contre le témoignage de la muse populaire.

Comme le peuple ne connaît que l'endroit où il est fixé, comme il ne comprend bien que ce qui se passe dans ces lieux, il incline à circonscrire toutes les scènes dans les localités à lui connues. Ainsi tel fait qui s'est passé à Jassy sera transporté à Bucharest, et réciproquement. Le fait en lui-même est vrai; la description du pays est exacte; l'erreur ne consiste que dans le lien établi à tort entre les deux éléments du récit; mais il ne faut pas la négliger. Sans parler des altérations inévitables, évidentes, que les chants populaires ont subies en passant de génération en génération, il y a donc bien des motifs pour ne pas leur accorder une foi aveugle et pour ne pas entreprendre de les substituer à l'histoire.

Toutefois, comme il est aujourd'hui démontré qu'ils sont, dans leur forme primitive, contemporains des événements, ils ont certainement un fond de vérité. Les poëtes populaires étant d'ailleurs très-près de la nature, selon la remarque de Chateaubriand, ils se contentent de peindre ce qu'ils voient;

ils ne cherchent pas l'idéal ; ils copient la réalité et doivent à leur naïveté même des grâces « par quoi leurs œuvres se comparent à la principale beauté de la poésie parfaite selon art, » comme l'a dit Montaigne. C'est au critique de reconnaître s'ils ont bien vu et de profiter en tous cas des lumières qu'ils lui fournissent sur leur propre caractère. Quelque modification que le temps apporte à leur œuvre, elle conserve toujours quelque chose de l'inspiration première. « Si le temps et la circulation ont rendu moins saillant le type de certaines médailles poétiques, dit fort bien M. de la Villemarqué[1], si les traits sont plus vagues et les lignes moins accusées qu'à l'époque où elles furent frappées, la rude main des âges n'a pu effacer complétement l'empreinte primitive, toujours distincte et saisissable. » D'ailleurs ces altérations mêmes sont exclusivement l'œuvre du peuple ; ce sont des branches greffées sur le tronc ancien et de même espèce que lui. Elles peignent les divers états par lesquels a passé l'esprit de la nation, et quand on en connaît la date, elles ne sont pas moins instructives que le texte antérieur. Il est vrai que cette date est souvent difficile à fixer et que même le changement peut passer inaperçu. C'est pourquoi nous conseillons à l'historien, non pas de dédaigner

[1] *Barzaz-Breiz*, Introduction.

cette source de renseignements, mais d'y puiser avec prudence. Il doit y chercher plutôt des indications générales et des couleurs pour ses tableaux que des preuves à l'appui de tel ou tel événement.

La nécessité même lui fait une loi d'y recourir s'il veut prendre et donner à ses lecteurs une idée juste de la Roumanie. Notre pays est presque entièrement dépourvu de monuments historiques; il manque surtout de ce genre d'écrits dont la science moderne a tiré un parti si admirable, les Correspondances officielles ou particulières et les Mémoires. Nous sommes heureux de rendre hommage au zèle patriotique et à l'activité intelligente de l'homme d'État illustre[1] qui a rendu à la lumière nos Chroniques oubliées dans les monastères et défigurées par les lettres slavonnes. Mais ces Chroniques auraient-elles entretenu dans notre peuple le culte de la patrie? Révèleront-elles au monde notre passé glorieux? Non; le peuple roumain s'est fait à lui-même une histoire chantée, non pas toujours telle qu'elle fut, mais telle qu'il la comprit ou la souhaita. Si vous voulez savoir ce qu'il souffrit, ce qu'il pensa sous la domination des Turcs, des Grecs, des Russes, lisez ses ballades. Vous y verrez ses instincts les plus légitimes, ses affections les plus naturelles se con-

[1] M. Cogàlniceanu.

matières, autant de perspicacité que M. Assaki le suppose, et si l'un d'eux s'était avisé de le croire sur parole, les autres, avertis, vengeraient sur nous l'erreur de leur confrère. Nous avons sans doute le droit et même le devoir de nous inspirer de nos traditions, et nos poëtes peuvent refaire pour leur compte les ballades dont le sujet seul nous est connu; mais il est sage d'en avertir expressément le lecteur, comme l'a fait M. Alexandri pour la légende de *Dragosche;* distinguons en toute chose la fiction de la vérité.

A défaut d'un chant authentique, il se conserve dans nos montagnes une tradition où l'empereur Trajan joue un rôle assez peu conforme à son caractère. Après la défaite des Daces et la mort de Décébale, sa fille Daquie ou Doquie avait cherché un refuge dans les grottes mystérieuses du mont Pion. Trajan, qui en était amoureux, l'y poursuivit. Un jour que la jeune fille était sur le point de tomber en son pouvoir, elle implora les dieux de ses pères et obtint de leur protection d'être transformée en pierre, ainsi que le troupeau qu'elle gardait. Cantemir affirme que de son temps on distinguait encore ce groupe dont les formes se sont effacées depuis; mais l'endroit consacré par la tradition est encore l'objet d'un culte rendu à une sainte du rite orthodoxe, Doquie, dont la fête se célèbre au commencement

de mars, en même temps que le retour de la belle saison. On reconnaît dans ce conte un curieux mélange de souvenirs historiques et de mythologie, et un épisode de la lutte entre la religion chrétienne et les vieilles divinités du paganisme.

Nous permettra-t-on de dire que nous n'acceptons pas sans restriction le témoignage de Sincai (à l'an 275) non plus que celui de Pierre Maïor, quand il prétend que « le très-illustre empereur et homme de guerre, Aurélien, né en Dacie..., n'est pas encore oublié, car, dans les Colinde, les Roumains l'appellent Ler ou Oler domne. » (§ 10, p. 25.) Il est vrai que, dans quelques-unes des Colinde que l'on chante, surtout en Transylvanie, à l'occasion des fêtes de Noël, se rencontre, avec quelques variantes, le refrain suivant, qui peut sembler une altération du nom d'Aurélien :

Lero-mi, Leru-mi domne
Leru-mi, Leru-mi domne
Lerui Lerui domne
Domnului Reliu domne
Domnului Reliu domnu.

Mais d'abord, le peuple, qui chante ces vers, n'y attache point du tout le sens signalé par Pierre Maïor; c'est une formule qu'il répète sans l'entendre, et elle ne prouve pas qu'il n'ait point oublié son antique compatriote Aurélien. De plus, nous ne pouvons

dissimuler que d'autres personnes expliquent autrement ces paroles, et qu'elles y voient une trace du culte des Lares, un fragment d'une hymne analogue au Chant des Saliens. Nous n'essayerons pas de décider la question; mais nous ne pouvons nous défendre de quelque défiance pour ces explications trop ingénieuses, suggérées par le louable désir de rattacher notre nation à ses origines. Notre parenté avec les races latines se fonde, Dieu merci, sur des preuves moins contestables, et nous craignons qu'on ne la compromette par un excès de subtilité.

Bornons-nous donc à regretter le défaut de documents poétiques pour ces époques lointaines. Regrettons plus vivement encore de ne plus retrouver dans la mémoire de nos chantres populaires les noms des héros qui ont lutté contre les invasions ou porté la gloire de nos armes jusqu'en Palestine. La durée et l'éclat de l'empire Roumano-Bulgare ne l'ont pas préservé de l'oubli, ou bien les chants composés en son honneur n'ont pu triompher des efforts du temps. Mais la ruine du royaume fondé par les Asans n'emporta pas le génie roumain. Tandis que les Hongrois dominent au nord des Carpathes, que les Polonais s'agitent pour reculer leurs frontières déjà si étendues, les petits États fondés par les Roumains réfugiés dans les montagnes se rapprochent, se concentrent et forment le noyau des deux Principautés. L'impor-

tance de ces événements, l'activité rendue à la vie politique, éveillent le génie populaire, et nous lisons enfin dans nos ballades une allusion certaine à l'un de nos premiers princes nationaux, Radu-Voda.

Cette allusion repose sur une erreur historique, et même sur une double erreur, si l'on en croit les idées récemment mises en lumière par M. Hajdeu. Elle se trouve en effet dans une ballade sur le monastère d'Argis, dont le poëte attribue la fondation à Radu-Negru. Or il est certain que cette église, le chef-d'œuvre de l'architecture roumaine, fut bâtie par Neagoé Bassaraba, prince de Valachie, en l'an 1520, c'est-à-dire près de deux siècles et demi après la date indiquée par la ballade. C'est un exemple curieux et rare de la substitution rétrospective d'un nom à un autre; car ces changements se font d'ordinaire au profit de personnages postérieurs. Les deux princes appartenant à la famille Bassaraba, faut-il attribuer cette confusion à la parenté? ou ne convient-il pas plutôt d'y reconnaître la forte empreinte gravée dans l'imagination populaire par la constitution de la Principauté? De même que la légende d'Hercule, chez les Grecs et les Latins, s'est enrichie des exploits accomplis par divers héros, Radu aurait accaparé la gloire de ses descendants. Ce phénomène serait d'autant plus digne de remarque, que l'existence de Radu lui-même, ou du moins le rôle

capital que la tradition lui attribue, est problématique. Car, suivant M. Hajdeu, l'État roumain existait avant lui, et il n'eut d'autre part à nos destinées que de l'avoir gouverné de 1370 à 1380, comme successeur de son frère, Vladislas Bassaraba. D'après cette opinion, le surnom même de Negru ne lui appartiendrait pas en propre; il lui serait commun avec tous les membres de sa famille, qui portait trois têtes de nègres dans ses armes. Le génie populaire, souvent porté à la simplification, aurait comme personnifié en lui toute sa race et le long travail qui réunit en corps de nation les Roumains épars dans les vallées des Carpathes. Il est en effet bien difficile, après les doctes et pénétrantes observations de M. Hajdeu, de ne pas considérer Radu-Negru comme un de ces personnages demi-réels, demi-légendaires qui se rencontrent à l'origine de presque tous les peuples, une figure agrandie et transformée pour devenir l'image d'une nation ou d'une époque. Mais il n'entre pas dans notre plan de discuter l'existence historique de ce prince, ni les raisons par lesquelles M. Hajdeu la conteste; nous dirons seulement que le prestige de son nom explique l'usurpation commise à son profit et aux dépens de Neagoé dans la ballade relative au monastère d'Argis. Cette usurpation même est un témoignage de la reconnaissance publique pour les premiers défen-

seurs de notre nationalité, et, à ce titre, elle méritait de nous arrêter.

La fondation de la Moldavie a donné naissance à une légende que M. Alexandri a disposée en forme de ballade, mais dont le texte poétique n'a pu être retrouvé dans son intégrité. Vers le commencement du treizième siècle, Dragosche, descendant de l'Ardéal (Transylvanie), vint se fixer dans une vallée entre Bacau et Petra. Un jour qu'il poursuivait à la chasse une chevrette merveilleuse, dont le front portait une étoile blanche, celle-ci, après une longue course, se réfugia aux pieds d'une jeune fille aux doux yeux, au sein plein de fleurs. A sa vue, Dragosche s'arrête interdit et lui demande son nom : « Dragosche, mon frère Dragosche!... je m'appelle la Moldavie. Il y a longtemps, trop longtemps que je t'attends pour apaiser le désir de mon cœur; car le ciel me destine à être ta fiancée... Laisse tes yeux parcourir ces hauteurs, ces champs où paissent des troupeaux, ces vallées, ces jardins remplis d'essaims d'abeilles, ces eaux qui coulent et ces forêts retentissantes. Toute la terre que tu pourras embrasser du regard forme ma dot. Elle t'appartiendra tout entière quand tu l'auras sauvée d'un animal terrible, d'un taureau farouche qui la ravage dans toutes les directions. » A peine avait-elle fini de parler que du fleuve s'élance le taureau sauvage avec une cri-

nière de lion, des cornes d'acier et des ailes aux sabots. Dragosche, intrépide comme Hippolyte, pousse au monstre, lui fend le front d'un coup de hache, lui tranche la tête, la plante au bout d'une pique et la porte, joyeux, à travers son beau domaine pour le protéger contre les païens. C'est ainsi que l'imagination populaire explique la tête du taureau qui figure dans les armes de la Moldavie; elle s'inquiète peu que l'histoire prétende y reconnaître l'emblème de l'antique cité construite par l'empereur Trajan, sous le nom de Caput Bovis. Indifférente aux scrupules de l'érudition, elle aime mieux placer à l'origine de l'État un prodige et un acte de bravoure qu'une réminiscence savante; si elle se trompe, elle peint du moins avec force le courage indomptable de la nation et l'espèce de miracle qui préserva son existence et sa liberté menacées par les hordes barbares. C'est l'idée qui forme le fond de cette ballade et qui appartient au peuple; quant aux détails de l'exécution, il faut en laisser l'honneur à M. Alexandri, comme il en revendique la responsabilité[1].

Dès leur fondation, les deux Principautés furent en butte aux attaques des Hongrois et des Polonais. Nous avons dit ailleurs au prix de quels efforts nos ancêtres sortirent victorieux de ces luttes. Mais voici

[1] *Poesii populare*, Ballade XLII.

qu'un ennemi plus redoutable encore s'approche de nos frontières, les Turcs qui, dans la suite rapide de leurs succès, semblent devoir engloutir toute l'Europe. Un prince énergique, Mircea Ier, fit face à tant de périls conjurés ; si l'animosité de la Hongrie l'obligea de traiter avec les Turcs, il stipula du moins l'indépendance du pays, et malgré les trahisons de la fortune, sut toujours la faire respecter. L'un des premiers il conçut la réunion de tous les Roumains en un seul État, et pour la réaliser, organisa, avant tous les autres souverains de l'Europe, une armée régulière et permanente. « La guerre sans anarchie, fut, sous son règne, l'état normal du pays ; » et il y déploya une activité et une bravoure admirables. Bucarest lui dut son importance ; il transporta dans ses murs la résidence de la cour. Attentif à tous les intérêts politiques et religieux, il réforma l'administration et fonda, en 1383, le monastère Cozia. « Habile et vaillant capitaine, vrai preux de l'Orient, c'est à son courage et à sa passion pour la guerre que les Roumains doivent de s'être maintenus jusqu'à lui libres et égaux. » Aussi son nom est-il resté profondément gravé dans la mémoire du peuple. Deux ballades expriment les traits saillants de son caractère. Dans la première, *Neluca*[1], une fille qu'il

[1] *Ballades et chants populaires*, VIII, p. 41.

rencontre en gravissant un sentier, refuse de lui donner à boire, parce qu'elle craint, dit-elle, son amoureux. « Ne crains rien, ma fille, réplique Mircea, car si ton amant se fâche, je le frapperai de cette massue et je l'enscvelirai sous la terre. » Que d'ennemis de la patrie son bras n'avait-il pas ainsi terrassés ! La poésie, on le voit, n'a point méconnu son bouillant héroïsme. Mais ce prince si brave avait un défaut; il aimait beaucoup les femmes et il laissa plusieurs fils naturels dont les divisions ensanglantèrent le pays. La ballade intitulée *Radu-Calomfiresco*[1] met cette faiblesse en évidence d'une façon dramatique. Radu est un boyard qui, malgré ses prévenances, n'a pu gagner les bonnes grâces de Mircea II, fils et successeur du vieux Mircea. Vainqueur des Tartares, il s'en revenait joyeux avec sa mère qu'il avait délivrée de leurs mains, lorsqu'il rencontre sur la route cinq guerriers à cheval, les Buzesci et les Caplesci, « les Zméi du pays roumain. » Ils lui proposent un tournoi qu'il accepte, le tuent par trahison et lui tranchent la tête, qu'ils vont offrir au prince : « Radu, lui disent-ils, voulait t'enlever le trône ; voici sa tête, jette-la aux corbeaux et fais de ses enfants des esclaves. » Ils n'avaient pas fini de parler que la mère de Radu s'agenouille aux pieds du

[1] *Poesii populare*, Ballade XLIX.

trône : « Hélas ! prince très-courageux, rends-moi justice, et à toi aussi. Radu était ton frère ; par mon péché j'ai aimé ton père, et Radu lui dut le jour. » Le prince relève l'infortunée, l'embrasse et lui promet justice. Le bourreau, par son ordre, saisit les coupables, les place au haut de l'escalier, étend un tapis par terre, retrousse sa manche, et levant sa pala, il fait voler leurs têtes qui roulent sur les marches de l'escalier, « tantôt les Buzesci sur les Caplesci, tantôt les Caplesci sur les Buzesci. »

Nous ne signalerons pas le trait de réalisme atroce par lequel se termine cette ballade; il ne frappera que trop l'esprit du lecteur. Mais nous relèverons en passant l'antiquité de la famille Buzesco, établie par le témoignage du poëte, et l'usage des tournois en honneur parmi nous dès le commencement du quinzième siècle. La lutte corps à corps était un des exercices favoris des anciens Roumains ; nous en avons rencontré plusieurs exemples ; les paysans de nos jours l'ont conservé. Il est naturel que dans une organisation politique où chaque citoyen était soldat, cette habitude ait donné lieu aux joutes armées dont le reste de l'Europe rechercha le divertissement, sous l'influence d'autres idées. Remarquons enfin la jalousie qui pousse les boyards à sacrifier un brave défenseur de l'État et la dénonciation mensongère par laquelle ils essayent d'abuser

l'esprit du souverain. C'est le premier trait de ces rivalités et de ces haines qui devaient si tristement servir l'ambition étrangère et coûter tant de larmes à la patrie!

Mais avant de déplorer ces malheurs, nous avons encore des temps glorieux à traverser.

Si l'on cherchait une preuve de la préférence des peuples pour les princes guerriers et de leur promptitude à oublier les gouvernements pacifiques, on la trouverait dans le silence gardé par la muse populaire à l'égard d'Alexandre le Bon, voïvode de Moldavie. Tandis qu'elle célébrait l'héroïsme et même les faiblesses de Mircea, Alexandre n'obtenait, pour prix de ses bienfaits, qu'un surnom honorable et la tardive reconnaissance de l'histoire. Le long règne de ce prince fut comme une trêve dans les guerres qui déchiraient la Moldavie, et sa mort donna le signal de nouveaux troubles. Du sein d'une épouvantable anarchie s'éleva Étienne le Grand. Les Roumains aiment encore à citer le nom de ce prince « colère, cruel, prêt à verser le sang, mais sobre, d'un noble orgueil, d'une grande force d'âme, d'un génie particulier pour la guerre, actif, entreprenant, jaloux de ses droits, heureux dans les combats, terrible après la victoire, courageux dans le malheur, aussi rusé politique que capitaine habile. Pendant quarante-huit ans, il commanda avec gloire à ses

compatriotes, qui répètent encore aujourd'hui ce refrain guerrier :

> Stéphan, Stéphan, voïvoda
> Sort tout armé de Suciava,
> Bat Tartares et Polonais,
> Bat Turcs, Russes et Hongrois.[1]

Plusieurs chansons célèbrent ses exploits. C'est d'abord un chant de guerre, vif et rapide comme la marche de ses armées, et semé d'allusions transparentes à quelques-unes de ses actions les plus mémorables. Trompé dans son espoir d'obtenir du Sultan le trône de Valachie, et de réunir sous son sceptre les deux Principautés, il s'était allié à la Pologne et tournait ses vues du côté de la Transylvanie, révoltée contre les Hongrois. Mathias Corvin marcha contre lui. La sanglante bataille de Baïa, où Mathias lui-même fut blessé d'un coup de flèche, l'obligea de battre en retraite. Un grand nombre de Hongrois périrent dans l'incendie de cette ville et la nécessité réconcilia pour un temps les deux pays. Les menaces des Turcs obligèrent Étienne à se ranger sous la suzeraineté de la Pologne. Avec trois mille cavaliers que lui donna Casimir et trente mille Moldaves, il essaya de défendre contre les Musulmans le passage du Danube, fut vaincu, revint à la charge et, les ayant rencontrés dans une étroite vallée, les exter-

[1] M. Ubicini. *L'Univers pittoresque.* Principautés roumaines

mina presque entièrement. « De trente mille qu'ils étaient venus, il n'échappa qu'un petit nombre de cavaliers. » La vallée, couverte d'ossements, porta, dès lors, le nom de Vallée Blanche. Mais la mort du roi de Pologne, Casimir, rompit l'alliance des deux pays. Une arméc polonaise envahit la Moldavie, et met le siége devant Suciava. Harcelée par Étienne, qui lui coupe les vivres, elle se voit obligée dè reculer. Comme les Polonais traversaient la vallée de Cosmine, une multitude de paysans armés se jettent tout à coup sur eux. On n'entendait que ce cri : « Tuez, tuez ! » Étienne accourut et acheva la déroute. Le vainqueur força les prisonniers à labourer le champ de bataille et à semer des glands dans le sol fécondé par le sang de leurs compatriotes. Il en sortit une forêt de chênes qui porta le nom de Forêt Rouge. Ce sont ces faits que le chantre populaire rappelle avec un orgüeil patriotique dans la pièce suivante : « Étienne, le prince Étienne le Grand a son nid à Suciava, comme un faucon brave et fort. Il s'élance de Suciava, jour et nuit à cheval, et combat aux quatre frontières. Il tue les Tartares, il brûle les Hongrois et disperse les Turcs. Quant aux Polonais à l'épaisse chevelure, il les pend aux arbres et les attelle au joug comme des bœufs de labour[1]. »

[1] M. Alexandri donne une variante de ce chant dans laquelle se

Dans un dialogue allégorique entre Étienne et un faucon, le prince demande à l'oiseau : « Que fait-on aux frontières ? J'entends un grand bruit. —Étienne, mon brave ! ma foi, pour un autre ce serait un malheur ; mais pour toi, c'est un bien, car tu es un faucon comme moi. De tous côtés les ennemis fondent sur toi : les fiers Hongrois, et les traîtres Polonais et le khan des Tartares, et la foule des Turcs. — Laisse-les venir, laisse-les venir, qu'ils se rendent prisonniers à moi ! La mort les chasse comme un troupeau ; le péché les suit. Beaucoup sont venus ; très-peu sont retournés ; car je suis Roumain, et je sais comment on traite les païens [1]. »

La ballade qui a pour titre *la Colline de Bourtchel*[2] nous montre Étienne dans toute la pompe de sa cour, dans toute la splendeur de ses triomphes. C'est Étienne le glorieux, Étienne l'invincible, brillant comme un autre soleil. Les cloches sonnent à grande volée, tandis qu'il se rend à l'église, et les drapeaux

rencontrent deux traits dignes de remarque : « Étienne, le prince Étienne, n'a de pareil en ce monde que le beau soleil ! Il s'élance de Suciava ; il oppose sa poitrine à la frontière comme un rempart. Son bras sans cesse bat la foule des Tartares, des Madgyars, des Polonais. Il bat en un clin d'œil les Turcs montés sur des zméi et les dispense de l'enterrement. Le monde entier reste frappé d'admiration. Le pays est petit, mais le pays est fort, et l'ennemi ne peut prévaloir. » (*Poesii populare*, Ballade XLV.)

[1] *Poesii populare*, Ballade XLIV.

[2] *Ibid.*, XLIII.

qui flottent dans l'air s'inclinent respectueusement devant lui. Parvenu à l'entrée du temple, il entend la voix d'un paysan qui parlait à ses bœufs, en traçant des sillons sur la colline. Il l'envoie quérir : « Sois sans peur, pauvre Roumain : dis-nous quel est ton nom. — Je suis sans peur, car je suis Roumain ! je suis sans peur, car tu es mon maître... et moi je suis Choïman Bourtchel, guerrier et brave d'élite ! » — Noble réponse, bien douce au cœur d'Étienne qui reconnaît dans ce laboureur un de ses vieux compagnons de guerre ! — « Mais comment as-tu osé commettre le péché de labourer un jour de grande fête, justement à l'heure de la prière ? » — Voilà bien le mélange de l'esprit guerrier et de la dévotion, si ordinaire au moyen âge, et le caractère du prince qui bâtissait, dit-on, quarante églises en l'honneur de ses quarante victoires. La réponse du paysan dut faire réfléchir le héros : « Avant de labourer la terre, j'avais un superbe étalon et une massue formidable... j'ai abattu bien des ennemis... Mais au combat de Rerboeni, la massue s'échappa de ma main, sous le coup d'un sabre païen ; hélas ! elle ne tomba pas seule à terre : ma main aussi tomba avec elle à côté du païen qui tomba. Depuis lors je ne sais plus que devenir, car je suis resté pauvre et invalide ; je n'ai ni maison, ni charrue, ni jeunes bœufs à mettre au joug. Je suis donc allé trouver mon frère. Il m'a

prêté sa charrue aujourd'hui, et j'ai commencé aujourd'hui mon labour, car l'homme pauvre n'a pas de place au soleil ; il n'a point, hélas ! de jour de fête, il n'a que des jours de labeur ! » Est-il nécessaire de supposer que ce dernier trait, si mélancolique, ait été ajouté postérieurement par quelque chantre populaire, aigri par les longues misères du dix-huitième siècle? Hélas! la renommée d'Étienne avait coûté bien du sang ! que de braves avaient, comme Bourtchel, laissé leurs membres ou leur vie sur tant de champs de bataille ! C'est le revers de cette gloire qui brillait avec tant d'éclat au début de la ballade. Encore si elle assurait pour l'avenir le repos de la patrie ! mais en écoutant le vieux guerrier, on songe à la mort prochaine d'Étienne, à son testament, à son conseil de traiter avec les Turcs. Le dernier fruit de tant de victoires devait être la nécessité de remettre la Moldavie épuisée entre les mains de ses ennemis ! Mais à la veille de subir cette dure loi, nos ancêtres avaient encore la consolation de répéter avec le soldat mutilé : « Je n'ai pas peur, car je suis Roumain ! »

La fin de cette ballade est conforme à la vérité, du moins traditionnelle. Les chroniques racontent en effet qu'Étienne plaça sur le tertre de Bourtchel un homme chargé d'épier l'ennemi et de donner l'alarme à son approche. Mais plus que l'exactitude

de ce détail, sachons apprécier le ton général du poëme où respirent l'héroïsme et la fierté patriotique. Toutes les traditions qui se rapportent à ce temps présentent le même caractère. On raconte que dans sa deuxième guerre contre les Turcs, Étienne, obligé de se retirer devant eux, arriva aux portes de la citadelle de Neamtz. Il entendit une voix qui, du haut du rempart, criait à la sentinelle : « N'ouvre pas, ce n'est pas mon fils ! » C'était la voix de sa mère qui lui ordonnait de retourner sur ses pas et de mourir s'il n'avait pas la force de vaincre. Étienne s'éloigna et battit les Musulmans. Par une rencontre singulière, un trait analogue se lit dans un ancien poëme français de la fin du douzième siècle, *Aliscans*. Guillaume, battu par les Sarrasins après des prodiges de valeur, est parvenu à percer leurs rangs, et à s'enfuir sous le costume d'un païen qu'il a tué. Il arrive, blessé et sanglant, à la maîtresse porte d'Orange. Le portier, qui le prend pour un ennemi, refuse de lui ouvrir et va prévenir la comtesse Guibourc, femme de Guillaume. Déjà sur les collines se déploient les troupes ennemies ; elles vont fondre sur le pauvre chevalier. La comtesse survient ; après quelques moments d'hésitation elle reconnaît enfin son mari et court lui ouvrir cette porte trop longtemps fermée. Mais, en ce même instant, d'horribles cris retentissent sous les murs d'Orange. Une troupe de cent païens

en armes passait par là, chassant devant elle deux cents prisonniers chrétiens, qui tous étaient bacheliers, et trente dames. Les malheureux captifs étaient chargés de lourdes chaînes, et leurs maîtres les battaient. Ils étaient épuisés et tout en sang. Guillaume contemplait, muet et impuissant, ce spectacle ; comment eût-il pu se mesurer contre cent Sarrasins dans l'état d'épuisement où il était lui-même. Il restait donc près de la porte d'Orange et attendait qu'on la lui ouvrît. Cette immobilité révolta Guibourc. « Non, non, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas Guillaume, vous n'êtes pas la *fière brace qu'on soloit tant loer.* Ce n'est pas lui, certes, qui sous ses yeux, eût laissé de la sorte emmener et battre des chrétiens ; vous n'êtes pas Guillaume, et vous n'entrerez point. » Guillaume relace son heaume et sa ventaille, éperonne son cheval et s'élance sur les Sarrasins. En quelques instants ils sont mis en fuite, et les prisonniers délivrés. « C'est bien, dit Guibourc, tu es Guillaume et tu peux entrer[1]. »

Cet épisode a-t-il pénétré en Roumanie par l'Italie du Nord où la légende de Guillaume fut longtemps très-populaire, ou par l'Allemagne, grâce à l'imitation du Minnesinger Wolfram d'Eschenbach ? On peut le soutenir. Mais pourquoi, nous autres Roumains,

[1] L. Gautier. *Les épopées françaises*, t. III, p. 463 et suiv.

concevrions-nous des doutes sur la fermeté de la mère d'Étienne? Est-ce que cette femme héroïque n'a pu faire ce qu'un poëte a été capable d'inventer? Quand les âmes sont montées au ton de l'héroïsme, les sentiments les plus sublimes leur deviennent naturels, et, sans remonter jusqu'à l'histoire connue des mères lacédémoniennes, notre siècle même, pour emprunter les expressions de Tacite, n'a pas été si stérile en vertus qu'on n'y vît briller des exemples comparables à celui que nous admirons ici [1].

C'est parce que tous les cœurs s'accordaient dans le dévouement à la patrie que le poëte populaire a pu dire, dans un des chants cités plus haut : « Le pays est petit, mais le pays est fort. » Pensée généreuse qui nous révèle la politique nationale d'Étienne et l'esprit de son gouvernement. Maxime très-profonde par laquelle s'expliquent les succès et les revers des Roumains. Non, ce n'est pas toujours l'étendue du territoire et le nombre des habitants qui font la force d'une nation ; c'est l'union, la concorde des citoyens, l'intérêt qu'ils portent à la chose publique. « *Concordia parvæ res crescunt, discordia maximæ dilabuntur.* » L'histoire de la Roumanie est le vivant témoignage de cette vérité. Comment

[1] Non adeo virtutum sterile seculum, ut non et bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos matres, secutæ maritos in exsilia conjuges. (TACITE. *Hist*. I, 3.)

Étienne aurait-il pu tenir tête à tant d'ennemis, si, au lieu de s'appuyer sur toute la nation, il eût gouverné avec l'appui d'une classe au détriment des autres? C'est en suivant une autre politique que les princes et les grands ont appelé les étrangers et attiré sur le pays le fléau de l'invasion. Nos chansons nationales ne sont pas seulement des trésors de poésie; elles renferment aussi d'excellentes leçons que notre peuple a trop souvent négligées, pour son malheur.

Grâce aux discordes des boyards et à leurs intrigues pour s'emparer du trône, les capitulations conclues avec la Turquie ne tardèrent pas à porter les fruits amers de l'oppression et de la servitude. « Si le Sultan vous dicte des conditions honteuses, avait dit Étienne à son lit de mort, n'hésitez pas; mieux vaut périr l'épée à la main pour la défense de la religion et de la liberté, que de les laisser l'une et l'autre en proie à des malheurs inévitables et d'être les lâches spectateurs de leur ruine. » Les voïvodes et les boyards ne se contentèrent pas d'assister au spectacle de cette ruine; ils y travaillèrent avec activité.

Le premier effet de leurs dissensions et de leur empressement à rechercher l'appui de l'étranger, fut que les Turcs s'arrogèrent le droit de nommer et de déposer les princes. Bientôt les Sultans les traitèrent comme de simples gouverneurs, révocables à

volonté et firent d'eux des instruments de domination. Un de ces voïvodes, Alexandre III, amena en Valachie des fermiers musulmans qui lui payaient d'avance le prix des taxes et se remboursaient aux dépens du peuple. Leur rapacité n'avait d'égale que leur immoralité; ils commettaient sous la protection du prince les avanies les plus odieuses. Les exigences toujours croissantes de la Porte nécessitèrent l'établissement de nouveaux impôts qui augmentèrent la misère des paysans. Pour se soutenir contre le mécontentement du peuple et les conspirations des boyards qui convoitaient leur succession, les *Domni* eurent recours à la cruauté; ces voleurs furent aussi des assassins. On voudrait croire, avec M. Balcesco, que dans sa haine pour la noblesse, Mihnea fut guidé par un sentiment de justice et de patriotisme. Ses ennemis l'ont surnommé le Fléau ou le Méchant; mais sans vouloir entreprendre son apologie, nous devons reconnaître que le peuple a consacré sa mémoire dans une ballade[1]. Il n'y a pas de doute sur la férocité et la lubricité de ses mœurs. « Il s'emparait des grands boyards, dit une chronique contemporaine, les torturait et prenait leurs richesses; il jetait les uns à l'eau, faisait pendre les autres, déshonorait leurs femmes et leurs filles en leur pré-

[1] *Pòesii populare*, ballade L.

sence. » Dans la ballade qui nous occupe, il n'hésite pas, sur une simple dénonciation, à ordonner la mort du boyard accusé de vouloir le détrôner. Croyons qu'il n'agissait ainsi que pour le plus grand bien du peuple, puisque la poésie populaire ne lui a point gardé rancune de sa cruauté. Elle l'excuse même, autant qu'il était possible, en rejetant le crime sur le traître Cantar, aussi habile que Yago à éveiller les soupçons et la jalousie, et en lui prêtant le regret de l'ordre sanguinaire qu'il a donné précipitamment; s'il ne peut rendre la vie à la victime innocente, il la venge par le supplice barbare qu'il inflige au dénonciateur. A part les intentions de Mihnea, sur lesquelles on peut conserver des doutes, il est certain que le poëme où il joue un rôle, offre une peinture fidèle de ces princes avides et soupçonneux, toujours menacés dans leur pouvoir et prêts à frapper les grands pour s'enrichir de leurs dépouilles et assurer leur propre tranquillité.

Couché sur un lit doré, dans une chambre obscure, garnie partout d'étoffes moelleuses, Mihnea gourmande ses valets qui négligent de l'éveiller, comme s'il n'avait pas « à gouverner un pays, à rendre des jugements, à faire des boyards. » Avant de faire comparaître l'accusé devant lui, « il lave son blanc visage, peigne sa barbe noire, et s'agenouille devant les images des Saints. » Tableau saisissant,

bien dessiné par le poëte ; le soin de soi-même s'allie au mépris des autres, la mollesse au sarcasme, la dévotion à la cruauté. C'est le trait essentiel qui caractérise les grands de cette époque. Ils prennent le masque de la religion pour mieux assouvir leur cupidité. Un poëte contemporain l'a rappelé dans les vers suivants où, prenant à partie l'un de ces pieux voleurs, il lui dit : « Te rappelles-tu le temps où tu dépouillais le peuple, la croix à la main?..... car le paysan était votre trésor. » Que le peuple ait su gré aux princes qui sévissaient contre leurs ennemis communs, c'est une reconnaissance bien désintéressée, car, sauf le plaisir de la vengeance, on ne distingue guère ce qu'il gagnait à leur châtiment.

Le tableau est peut-être plus sombre encore en Moldavie, où Mihnea a un digne émule dans la personne d'Alexandre Lapuchneano. « Ce n'était dans toute cette province que sang, larmes, misères, désespoir, anathème ; on ne voyait de tous côtés que des malheureux errant à l'aventure ; des hommes étendus sur la route, les mains et les pieds coupés ; des femmes, des enfants sans nez et sans oreilles ; des aveugles, auxquels le bourreau venait de crever les yeux. » Un écrivain distingué, M. Negruzzi[1], a peint ce prince et ses forfaits avec des couleurs

[1] Voir à la fin des Doïnas de M. Alexandri, dans la traduction Voïnesco.

d'une vérité effrayante; mais quelle que soit l'éloquence de cet historien, on peut douter qu'il ait rencontré un trait comparable aux vers par où débute la ballade de Bogdan[1] : « Lapuchneano le terrible est assis sur une chaise dorée. Sa cour est pleine de boyards qui se prosternent aux genoux du prince et qui craignent sa haine, car la haine de Lapuchneano, c'est la perte des boyards. » La scène que rappellent ces vers est l'une des plus affreuses qui se lisent dans les annales d'aucun peuple. Nous en emprunterons le récit à M. Negruzzi. « Un dimanche, au sortir de l'église, Alexandre invite les principaux boyards à un festin magnifique. Ils s'y rendent tous, excepté deux jeunes gens, Stroïça et Spancioc, qui se hâtent de passer le Dniester. Le repas était somptueux; les salves d'artillerie, mêlées à la musique militaire, enthousiasmaient les convives; les vins de Cotnar et d'Odobesci coulaient à flots; la gaieté était grande; le tyran lui-même avait déridé son front. » Tout à coup, à un signal donné par Alexandre, les gardes envahissent la salle; et de tous les convives, il n'en échappe qu'un seul, Moçoc, le confident du prince, le conseiller, le ministre de ses cruautés. Moçoc sourit lâchement à son maître, au milieu des quarante-sept cadavres. Cependant le son

[1] *Poesii populare*, ballade XLVI.

des fanfares, le bruit du canon avaient attiré la foule devant les portes du palais. Tout à coup, saisie par un vacarme de vases brisés, de tables renversées, de cliquetis d'armes, de cris de détresse et de mort, avide aussi de prendre sa part de la fête, elle s'écrie avec fureur : « Moçoc, Moçoc, la tête de Moçoc ! » — « Entends-tu? » dit le voïvode à son ministre; « que faut-il faire? » — « Mitrailler cette canaille, » répond Moçoc. — « Tout beau, » reprend Alexandre; « ce serait dommage pour un seul homme ; allons, décide-toi. » — Et à ses gardes : « Jetez-le au peuple, et dites-lui que le duc Alexandre en fera toujours autant de ses spoliateurs. » Moçoc est livré à la multitude, et mis en pièces en un instant.

Ainsi les deux Principautés n'ont rien à s'envier l'une à l'autre; elles n'échappent à l'oppression de leurs princes que pour tomber dans l'anarchie, et semblent, par leurs discordes, courir au-devant de la ruine. L'Europe détourne les yeux d'un spectacle qu'elle ne peut comprendre, tandis que les Turcs s'apprêtent à saisir leur proie. Le peuple contemple avec une horreur muette la sanglante fureur qui s'est emparée de ses maîtres; la poésie populaire se tait. La gloire de Michel le Brave va lui rendre la voix.

« Avez-vous entendu parler d'un certain Oltean (habitant de l'Olto), d'un Oltean de Craiova, qui ne

se soucie pas du Sultan? Avez-vous entendu parler d'un héros, toujours en éveil, tant que le pays est en souffrance?

« Avez-vous entendu parler d'un nommé Michel qui franchit sept chevaux d'un bond et au nom de qui Stamboul crie : Malheur à nous!

« C'est le prince célèbre qui est venu au monde pour combattre et vaincre.

« Que le fleuve de l'Olto le dise ; que les flots du Danube le disent, et la forêt de Calugareni ! Combien de combats ont-ils vus ! Combien d'armées ont-ils englouties ! Que d'ossements ont-ils blanchis ! Aussi nombreux que les feuilles du pin, que le sable des mers, que les gémissements de l'enfer !

« Que les corbeaux des montagnes et les bêtes féroces des forêts disent quelle a été leur nourriture !

« Les cadavres des Tartares, des Turcs et des Hongrois, passés au fil de l'épée roumaine[1] ! »

Ainsi chante le peuple, reconnaissant envers le prince qui répand quelques rayons de gloire sur les ruines dont la patrie est semée. Ce n'est pas que cette gloire lui ait procuré un grand soulagement. Huit années de guerres presque continuelles contre tous les ennemis qui, depuis tant de siècles, avaient juré la perte de la Roumanie ; plus de cent mille Turcs

[1] *Poesii populare,* ballade LIII.

lendemain de ses plus grands revers, et l'assassinat qui mit fin à sa noble vie, prouva que ses ennemis ne pouvaient avoir raison de lui que par la trahison. Enfin la destinée de la Roumanie était si étroitement liée à la sienne, qu'il parut avoir emporté notre dernier espoir. C'est pourquoi le prêtre obscur qui, dans un temps d'abaissement et de misère, transcrivit sur son Psautier le chant de Michel le Brave, y ajoute ce couplet, témoignage des regrets populaires : « Hélas! ô Michel, Michel, que n'as-tu pitié de nous, pour nous sauver du malheur et de la souffrance! »

C'en était fait pour longtemps de la Roumanie. Les provinces se séparent : la Transylvanie demeure entre les mains d'un général de l'Empire; la Moldavie et la Valachie usent le reste de leurs forces dans de sanglantes dissensions. Les sages lois de Basile le Loup ne réparèrent point le mal que son animosité contre son collègue de Valachie avait fait à la cause commune. Le besoin d'unité, qui tourmentait la famille roumaine, n'inspirait alors à ses membres que l'envie de s'assujettir mutuellement. Les paysans, à bout de patience, portent le trouble et le ravage dans les campagnes, tandis que l'anarchie militaire menace le prince dans son palais ou le chasse de sa capitale. Les Turcs qui, dès la mort de Michel, avaient repris les forteresses du Danube,

imposent leur volonté, s'arrogent le droit de nommer et de déposer les princes, augmentent le tribut et mettent le trône à l'encan. Autour de ce trône avili pullulent les Grecs qui s'exercent à pressurer le pays sous l'abri d'un autre, en attendant qu'ils le pillent en leur nom. Ni l'opposition tardive des boyards, ni de cruelles exécutions ne découragent leur ténacité; ils s'attachent à cette proie qui désormais ne peut leur échapper.

Plusieurs voïvodes essayèrent d'arrêter les progrès du mal, et méritèrent par leurs efforts la sympathie populaire. On s'étonne de ne pas trouver dans nos poésies le nom de Serban Bassaraba, cet homme vertueux, qui, selon l'expression d'un chroniqueur, devait sauver la patrie. Elles se taisent sur Basile le Loup, législateur de Moldavie, et sur Serban Cantacuzène, dont la mémoire est restée chère aux Valaques pour son attachement à la cause nationale et aux intérêts des paysans. Le seul prince qu'elles célèbrent dans le dix-septième siècle, c'est Mathieu, dernier représentant de l'illustre famille des Bassaraba ; et, par une confusion d'idées qui marque bien les sentiments de la nation, elles vantent surtout en lui son hostilité contre les Grecs. Bien qu'il eût commencé par conspirer contre eux, sa haine n'était point si forte qu'il n'ait pris pour principal ministre un Grec, le potier Glina, dont l'habileté financière fut la cause

principale de sa chute. Mais le peuple lui a pardonné cette contradiction, et plein encore de la confiance qu'il lui avait témoignée à son retour de Constantinople, il a exprimé sous son nom sa propre antipathie. On voit dans la ballade que la nation ne fait pas retomber sur son chef la faute des Grecs, dont il subit le joug, et qu'elle le considère comme le dernier obstacle à l'ambition des Phanariotes. « Les Turcs veulent prendre ton trône et le donner aux Grecs... Retournons dans le pays, déclarons-leur la guerre et chassons-les tous. Les Roumains aiment mieux périr que d'avoir pour prince un Grec[1] ! »

Tandis que l'indignation publique éclatait ainsi contre le Phanar, un nouveau danger s'élevait d'un autre côté. C'est en 1711 que les intrigues de Cantemir essayèrent d'introduire la Russie dans les affaires des Principautés. La cour de son protecteur, le czar Pierre, lui offrit un sûr asile contre la vengeance des Moldaves ; mais son collègue de Valachie, Brancovano, qu'il avait, par l'acharnement de ses persécutions, réduit au parti désespéré de traiter avec les Russes, n'eut pas le même bonheur. Dénoncé par les boyards qui l'accusaient de félonie et demandaient sa déposition, il fut saisi dans son palais de Bucharest, traîné à Constantinople et déca-

[1] Voir le journal *Trajan*.

pité avec toute sa famille. La poésie populaire a conservé les détails de cette scène horrible ; c'est un des morceaux les plus saisissants du recueil. L'art le plus consommé n'en égalerait pas la pathétique horreur. Le vieux boyard a été introduit avec ses trois fils « dans une grande forteresse au bord de la mer. On le somme de se faire musulman, s'il veut sauver sa vie et celle de ses enfants. — « Dussiez-vous massacrer mes trois enfants sous mes yeux, jamais je ne renierai la sainte foi du Christ. Allez, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Dès lors, le supplice du prince devient un martyre. En réalité, ce n'était point à sa foi, mais à ses trésors que les Turcs en voulaient. Combien la poésie profite de cette infraction à l'histoire ! C'est d'ailleurs un penchant naturel du peuple d'unir la sainteté à l'héroïsme. Deux bourreaux nègres saisissent le fils aîné ; celui-là, c'est un homme déjà ; mourir jeune est le sort des braves ; le père voit tomber sa tête t dit : « Seigneur Dieu, que ta volonté soit faite ! » — L'autre fils est plus jeune et le poëte peint en deux traits sa grâce et sa beauté. « Sa tête charmante roule sur les dalles de la prison. Brancovano gémit douloureusement au fond de son âme et dit : « Seigneur, Seigneur Dieu, que ta volonté soit faite ! » — Frappé de tant de résignation, le pacha lui-même voudrait s'arrêter et renouvelle ses instances. Le

boyard demeure inflexible : « Je suis né chrétien, et chrétien je veux mourir. » — Le dernier fils de Brancovano n'est qu'un enfant; il n'a pas la fermeté de ses frères, il pleure; il faut que, par un dernier effort de courage, son père même l'exhorte à mourir. « O mon enfant chéri! tais-toi, ne pleure pas ainsi, car mon cœur se brise dans ma poitrine; tais-toi et meurs dans ta religion, car le ciel s'ouvre pour toi! » — C'est seulement quand il voit voler sous le sabre sa tête angélique, que la douleur du père se trahit : il fond en larmes. Ce sont de pareils traits, empruntés à la nature, qui donnent un nouveau prix à la fermeté du martyr. Puis, seul désormais au monde, pressé de mourir, il maudit le pacha en des termes nobles et dignes, qui lui conservent tout l'avantage sur son féroce ennemi. « Les Tartares frissonnent sous cette malédiction, et se précipitent comme des bêtes fauves sur le vieux prince. Ils le terrassent, arrachent toute la peau de son corps, puis remplissant cette peau avec de la paille, et la dressant debout : « Vieux ghiaour, s'écrièrent-ils, ouvre tes yeux et vois si tu peux reconnaître ta peau! » — « Oh! Tartares, race maudite! dussiez-vous dévorer mes propres chairs, sachez que Constantin Brancovano est mort dans la foi de ses pères, dans la sainte religion du Christ. »

Encore quelques années et la Turquie consommera

son usurpation; elle infligera à la Roumanie le dernier outrage en la faisant gouverner par les créatures du Phanar. Dès lors, la poésie historique s'éteint, parce que le peuple n'a plus d'histoire. Quel fait l'aurait inspiré, quand le grand événement du jour, c'est l'installation ou la fuite d'un hospodar? Tous ces princes lui sont à peu près aussi indifférents, parce qu'aucun n'est de sa race et que les meilleurs ne changent rien à ses maux. Si plusieurs furent des hommes instruits et favorisèrent les sciences et les lettres, ce n'est point un titre, mais un nouveau grief aux yeux de la nation, qui voit sa langue dédaignée et proscrite pour celle de ses maîtres. Le paysan roumain ne s'intéresse point aux guerres que la Turquie et la Russie se font sur son territoire. Il n'attend rien du vainqueur, et sa misère est si grande qu'on ne saurait y rien ajouter. Tandis que ses spoliateurs sont couverts de soie, d'or et d'hermine, il n'a ni vêtements, ni lits, ni ustensiles de ménage; il couche sur la glaise ou sur des nattes de joncs. C'est alors qu'il tombe dans cette stupeur et cette apathie que les observateurs étrangers ont prises pour un incurable avilissement et pour l'immobilité de la brute. Dans un tel état de choses, on voit trop qu'il n'y a point de place pour la poésie héroïque. La parole est aux brigands qui chantent au coin d'un bois leurs hardies aventures, aux laboureurs qui

exhalent dans de plaintives doïnas leur désespoir et leur haine, à l'amour qui ne se tait jamais. Le Roumain ne connaît plus pour sujet de ses chants que sa misère. En vain, vers la fin du siècle, le bruit lointain de la Révolution française parvint-il à son oreille; la *Marseillaise* n'éveilla point d'écho sur les rives du Danube. Quand il apprit la chute de Napoléon, il donna au captif de Sainte-Hélène un témoignage d'admiration et de regret. Instruit par le malheur, il compatit au sort de la France, en proie, elle aussi, à l'invasion, et pleura sur ce grand revers qui lui rappelait sa propre infortune. Puis il se rendormit. La voix de Tudor Vladimiresco, qui l'appelait aux armes, au nom de la patrie, le tira de son assoupissement.

« Roumains, disait-il, le temps est venu de nous délivrer du joug des ciocoï et des archondas du Phanar. J'ai pris les armes pour cela ; suivez-moi et je mettrai fin à leurs spoliations ; je vous rendrai vos droits et votre gouvernement national. » Hélas! le temps n'était pas venu encore. Ce fut pourtant un beau jour que celui où Tudor fit son entrée à Bucharest (27 mars 1821) à la tête de ses montagnards et précédé de la croix. Mais bientôt la jalousie des hommes, plus soucieux de démembrer la Turquie au profit de la Grèce que d'affranchir la Roumanie, fit échouer le complot national. Tudor, attiré dans un

piége, périt, comme Michel le Brave, victime de la trahison. Ses assassins l'emmenèrent, les mains liées. « Où me conduisez-vous ? leur demanda, chemin faisant, Tudor. » — « Vers tes soldats, » répondit-on. — « Me croyez-vous assez stupide, reprit Tudor, pour penser que ce chemin soit celui de mon quartier ? » — « Avance toujours, » lui disent ses gardiens, en le poussant avec brutalité. A peu de distance de là une fosse était nouvellement creusée. L'un d'eux commença à tirer son sabre; alors Tudor s'enveloppant la tête de son manteau : « A vous trois, n'avez-vous pas au moins un pistolet? » — Ils le frappèrent à grands coups; mais sa mort fut lente, entre les mains de ces assassins malhabiles. Il respirait encore que déjà il était en lambeaux. On ne trouva sur lui que quatre thalers.

Les ennemis de Tudor l'ont accusé de trahison, et c'est sous ce prétexte qu'ils le mirent à mort. Il n'a point voulu servir les projets ambitieux d'Hypsilantis et s'est séparé de lui quand il comprit qu'abusant les Roumains par la promesse de l'indépendance, l'hétairie visait à fonder un empire grec, sous le protectorat de la Russie. Pour lui, il haïssait les Grecs et les Russes, et ne voulait tenir le salut de la patrie que d'elle-même. Le peuple ne s'y est pas trompé; il le vénère comme un martyr, et dans une poésie symbolique, il a montré qu'il comprenait

la pensée du héros et qu'elle était d'accord avec ses sentiments. C'est un rêve que raconte lui-même le grand patriote : « J'ai vu un serpent jaune qui portait des cornes de bouc et une aigrette rouge sur la tête. Il avait l'œil traître, la parole mielleuse, et il me suppliait sans cesse d'aller dans son nid. — Non pas, Dieu vous garde d'y aller, mon fils ; car ce serpent venimeux est un ennemi. — O ma mère bien-aimée, comment éviter le piége perfide ? Une voix de mauvais augure me prédit que je dois mourir. — Si tu dois mourir, mon cher fils, que la volonté de Dieu soit faite ! Mais, sache-le bien, un brave Roumain comme toi, jusqu'à ce qu'il tombe, jusqu'à ce qu'il meure, foule aux pieds les serpents venimeux ; car pour chaque serpent qu'il écrase, un péché lui est pardonné. »

Depuis la mort de Vladimiresco, de grandes choses se sont accomplies qui méritaient d'être chantées par la muse populaire. De rudes souffrances, compensées du moins par le retour des princes indigènes ; un protectorat, qui, froissant le sentiment national, remit pourtant quelque ordre dans l'administration ; l'émancipation des Tsigans ; une révolution glorieuse, bientôt comprimée par la force, mais dont le pays devait plus tard recueillir les fruits ; l'indépendance des deux Principautés reconnue par l'Europe et placée sous sa protection collective ; la sympathie de

la France déclarée en notre faveur et l'unité de la patrie fondée pour toujours non plus sur la victoire passagère de l'une ou de l'autre de nos provinces, mais sur l'accord unanime de la nation ; plus de six cent mille familles agricoles devenues propriétaires ; voilà des événements bien propres à inspirer le gé ie poétique de la nation. Ce génie n'est point mort, quoique le recueil de M. Alexandri n'en offre aucun monument. Peut-être la littérature savante qui a célébré la plupart de ces grands faits a-t-elle découragé sa sœur plus modeste. Peut-être celle-ci a-t-elle seulement cherché un refuge dans des retraites plus écartées d'où ses chants nous reviendront un jour, ornés des grâces de la nature et du charme de l'imprévu.

CHAPITRE IX

LITTÉRATURE

Il nous reste à présenter quelques observations sur les qualités littéraires de nos poésies nationales et à rechercher l'influence qu'elles peuvent et doivent exercer sur le développement de la langue et de la littérature. Il est curieux de remarquer comment le génie devine et pressent les règles de l'art, et combien cet art instinctif offre de ressemblances chez les différents peuples.

Nous ne reviendrons pas sur le vif sentiment de la nature qui est un des traits dominants de ces poésies. Tous les aspects du pays, la majesté des forêts ou du Danube, la vaste verdure des plaines et la splendeur du ciel se sont réfléchis dans l'âme et dans

les vers du peuple comme dans un magique miroir. Particularité qui dénote son caractère : c'est surtout la grâce de la terre qu'il aime à peindre, ce sont les jardins, les fleurs, les sentiers ombreux, le murmure des ruisseaux. On pourrait même dire que certains sites grandioses ont perdu dans ses tableaux quelque chose de leur sublime horreur, s'il ne fallait voir dans cette insuffisance la sincérité d'un cœur qui ne cherche ni à surfaire ni à exploiter ses impressions. Les descriptions sont rapides, sobres, n'indiquent que les traits généraux, sans abuser du détail. Elles mettent l'objet sous les yeux ; ce sont moins des descriptions que des hypotyposes. Qu'il s'agisse des Tartares « aux yeux ronds et petits comme les trous d'un crible, » ou des brebis de Costé « qui blanchissent la colline comme un tapis de fleurs nouvellement écloses[1] »; qu'il faille représenter les bœufs de Stoïan qui s'efforcent et soufflent lourdement et la carriole qui grince sous un soleil de feu, ou bien la grotte mystérieuse où se cache la Nymphe de la Tchernaïa, toujours le poëte sait distinguer le trait décisif, sans se laisser distraire par les circonstances accessoires. C'est la façon des grands écrivains. Quelquefois la description se résume dans une épithète qui s'attache à l'objet et le suit avec une constante fidélité. Ainsi fait Homère et en gé-

[1] Et velut in viridi candor consistere colli. (*Lucrèce.*)

néral la poésie primitive, qui, n'étant point blasée, ne s'ennuie pas de ces redites. Tous les chevaux roumains sont des « bais », ou des fils de « Zméi », aussi bien que leurs maîtres. La répétition s'étend à des tournures et à des phrases entières. Chaque fois que la flûte retentit, les feuilles ne manquent pas de frémir et les montagnes de frissonner. Quand un personnage en interroge un autre, il aime à prévoir les diverses suppositions applicables au cas qui l'embarrasse, sauf la vraie, qu'il ne devine jamais, et la réponse est d'ordinaire conçue dans les mêmes termes. Ce n'est ni une négligence, ni un artifice; c'est un secours pour la mémoire. Le poëte qui n'écrit pas, mais qui chante, trouve un répit dans ces passages; son esprit se repose, pendant ces ritournelles, pour des endroits plus importants. C'est par l'intervention de la musique qu'il convient aussi d'expliquer l'emploi si fréquent des formules générales, que commentent le ton et le geste. « Il y eut une noce..... telle qu'on n'en avait pas encore vu de pareille. » L'imagination de l'auditeur aidant, quelques notes expressives et un jeu de physionomie en disaient plus qu'une longue et savante énumération.

Quelque sujet qu'il traite, le poëte nous met en quelques vers au courant de la scène ou de la situation. Jamais le précepte de Boileau :

Un sujet n'est jamais assez tôt expliqué,

ne fut plus exactement appliqué. Je veux bien que peut-être l'éditeur ait supprimé quelques longueurs ; mais ce n'est pas de lui que vient cette composition rapide, où les transitions sont remplacées par des mouvements. « Les Osmans se rendent deux par deux dans la plaine... Les voilà qui s'élancent pendant que le Sultan, monté sur un magnifique étalon et abrité sous une tente d'étoffe verte, les suit des yeux, en caressant sa barbe noire. Allalah ! coursiers tartares ! voyez comme leurs sabots s'agitent ! On dirait des ailes d'un faucon royal, etc[1]... » Le chanteur est si ému du spectacle qu'il décrit, qu'il prend à témoin l'assistance : « Ils vont, frères, ils vont... » D'autres fois, au contraire, il s'efface et se hâte de céder la place à ses personnages. Le dialogue s'engage avec une promptitude soudaine, sans avertissement ni préparation. C'est la démarche alerte et vive de la poésie lyrique, dans un récit qui garde les caractères de l'épopée.

Partout on sent l'action de l'auditoire sur le poëte chanteur, pressé de le satisfaire et désireux de soutenir son attention. Ils n'ont d'ailleurs, ni l'un ni l'autre, l'esprit critique, et s'arrangent, sans sourciller, du merveilleux et même de l'invraisemblable. Nous ne parlons pas ici des conceptions surna-

[1] *Ballades et chants populaires*, XXVI.

turelles, qui loin de choquer le peuple et l'art populaire, sont au contraire sa foi et son aliment; mais de certaines circonstances extraordinaires qui font sourire un lecteur méticuleux. La jolie ballade de Bogdan[1] serait impossible, si l'on n'admettait l'exacte et indiscernable ressemblance des trois sœurs. L'épopée et la comédie antiques n'avaient signalé ce phénomène qu'en deux frères, et c'était bien assez. Notre poëte l'étend à trois filles, sans que l'on songe à se récrier. Voici un jeune Serbe[2] engagé dans une course à cheval dont le prix est la fille du khan des Tartares. Au milieu de la carrière, son rival, un vieil eunuque, se voyant dépassé, l'interpelle et lui dit que son cheval a perdu ses fers. Avec une naïveté charmante, le Serbe descend du mourgo, pour s'assurer du fait. Pendant ce temps, l'eunuque est loin, il touche au but. Que va faire le poëte? Il s'en tire par l'invraisemblable: en trois bonds, il amène son héros au terme de la carrière. Il sait bien que l'auditeur s'intéresse autant que lui au succès du jeune amoureux, et qu'on ne le chicanera pas sur les moyens, pourvu qu'il triomphe. Nous ne serons donc point surpris de rencontrer des personnages, surtout les anciens haiduques, doués d'une force extraordinaire, qui font ployer les chevaux sur leurs

[1] *Ballades et chants populaires*. XXI.
[2] *Ibid.*, XV

jarrets et franchissent avec eux les murailles d'un bond. Il n'est point rare non plus que des princes épousent des bergères, ou tout au moins des filles du village voisin. L'un d'eux, un vrai fils de roi, qui va combattre les ennemis, pressentant un malheur pour sa fiancée, quitte ses compagnons de route et « retourne au village afin d'y chercher son paloche qu'il a oublié sur la table verte de sa maison[1]. » Ainsi chanteurs et assistance se complaisent dans leur commune simplicité et la prêtent à leurs personnages.

Ce n'est pas qu'ils n'aient rencontré quelques-unes des règles et même les procédés les plus raffinés de l'art. Ils connaissent le lieu commun que la rhétorique appelle l'énumération des parties, les figures comme l'apostrophe, l'allitération, la prosopopée. Plusieurs comparaisons étonnent par l'imprévu du contraste ou le rapprochement du concret et de l'abstrait. C'est ainsi qu'un brigand menace son adversaire de coups de poing « qui lui feront l'effet de monnaies rognées, » et que Doncila, quittant sa sœur pour aller combattre, lui fait cet adieu : « Adieu, ma sœur, je te laisse comme une violette dans un petit verre sur une table[2]. » — « Mon cheval, dit un héros, court aussi promptement que les désirs de mon

[1] *Ballades et chants populaires*, V.
[2] *Poesii populare*, Ballade XXIX.

âme. » Et ailleurs : « Le cheval est jeune, et il peut à peine porter mon corps chargé de péchés et ma ceinture chargée d'armes. » Il ne faut pas croire en effet que la nature aille toujours au simple et que toute recherche soit le fruit de l'art. Souvent au contraire c'est l'art qui corrige les caprices et les bizarreries de l'esprit. Pourquoi l'homme doué du talent de la poésie n'inventerait-il pas ce que d'autres ont inventé ? Car le premier qui inaugura les secrets de l'art ne put être qu'un ignorant. Personne n'a appris à nos chantres populaires à exciter l'attention par un début magnifique, à placer dès les premiers vers une circonstance qui prépare et explique sans affectation tout le reste du morceau, à ménager l'intérêt, à soutenir la curiosité, à la satisfaire par un dénoûment tantôt gracieux, tantôt horrible, presque toujours pathétique. Faudra-t-il recourir à l'interpolation pour expliquer certaines réflexions morales, empreintes d'une tristesse mélancolique, dont quelques érudits hésitent à faire honneur à la nature ? Ils oublient que la tristesse est le fond de l'homme et que l'un des premiers sentiments qu'il éprouve est celui de sa faiblesse, de la fragilité de son être et de ses œuvres. La Bible, Homère, Pindare nous fourniraient bien des exemples, s'il n'était superflu de les alléguer. Nous avons déjà fait remarquer la marche dramatique de certaines ballades, Kira, Branco-

vano, etc. Qu'on y regarde bien ; on n'y verra pas trace d'un artifice ; c'est l'ordre même des faits tels qu'ils ont dû se passer ; l'émotion naît sans effort, sans préparation, à mesure que la scène se déroule. Les personnages ne pouvaient agir autrement, ni le spectateur éprouver d'autres impressions. Le poëte n'ajoute rien aux choses ; il les traduit telles que la nature les lui présente.

Au point où nous sommes parvenus, nous n'avons plus le loisir de faire de longues citations ; mais nous voudrions nous arrêter un moment sur la ballade relative à la fondation du monastère d'Argis ; elle justifiera la plupart des remarques précédentes. Le fond de cette pièce, c'est la croyance répandue, sous diverses formes, dans la plupart des pays, que pour rendre un bâtiment solide, il faut y murer une victime humaine. Donc le prince, suivi de Manol et de neuf maîtres maçons, a choisi sur les bords de l'Argis le site où doit s'élever le monastère. On assiste à leurs préparatifs : « Les maçons en hâte tendent leurs ficelles, prennent leurs mesures et creusent le sol. » Cela est charmant de naturel et de vivacité. Mais le travail du jour s'écroule pendant la nuit. En vain le prince menace les ouvriers ; en vain ceux-ci travaillent en tremblant « tout le long d'un jour d'été ; » leurs efforts sont vains. Manol quitte ses outils, se couche et s'endort. Une voix du ciel lui com-

mande en rêve de « murer dans le mur la première femme qui apparaîtra, le lendemain à l'aurore, apportant des vivres pour l'un d'entre eux. » Tous jurent de garder le secret et de se conformer à l'ordre céleste. Le désir, la curiosité, l'appréhension réveillent de bonne heure maître Manol. Il monte sur l'échafaudage et regarde au loin les champs et la route. Que voit-il ? Sa jeune épouse qui lui apportait à boire et à manger. C'est par cette circonstance si simple que le poëte motive la venue matinale de la jeune femme. Manol alors se retourne vers Dieu et lui demande de corriger la témérité de son vœu. Mais en vain, à sa prière, les rivières grossissent, les vents déracinent les montagnes ; rien « ne peut arrêter l'épouse qui toujours avance, fait de longs circuits, mais toujours approche, approche, ô malheur! du terme fatal. » A sa vue, les maçons, déchargés de leur crainte, éprouvent un frisson de joie :

. . . . . Quæ sibi quisque timebat,
Unius in miseri exitium conversa tulere. [1]

Manol, la douleur dans l'âme, dépose sa femme sur le mur : « Reste ainsi sans crainte, car nous voulons rire, pour rire te murer. » La femme le croit, et rit de bon cœur. Ce contraste est navrant pour l'audi-

[1] VIRGILE, *Enéide*. liv. II, v. 130.

teur qui connaît les vraies intentions de Manol. Le poëte l'a-t-il ménagé à dessein? Non; il se met, à chaque moment, en face de la nature, sans s'inquiéter de l'effet final. De là naissent les contrastes et la variété du ton. Cependant le mur monte, monte encore et couvre l'épouse « jusqu'à ses chevilles, jusqu'à ses genoux, jusqu'à ses hanches, et jusqu'à son sein. » Pourquoi reste-t-elle en place pendant ce travail? L'auteur ne pouvait dire qu'on l'y maintient de force; il se fût mis en contradiction avec le commencement. Est-ce par obéissance conjugale? C'était la pousser bien loin. Mais qu'importe? Et qui se soucie de cela? La pauvre femme se plaint toujours; nous n'avons pas encore reçu l'impression la plus sensible. « O maître Manol! assez de ce jeu, car je vais être mère! Le mur se resserre, et tue mon enfant; mon sein souffre et pleure des larmes de lait. » Elle disparaît et l'on n'entend plus que sa voix gémir dans le mur. Ce sacrifice impie des plus forts sentiments à l'amour de l'art demandait une vengeance. Le prince, craignant que les maçons ne bâtissent ailleurs un autre monastère rival du sien, profite du moment où ils sont sur le toit pour faire briser les échelles et l'échafaudage. Les ouvriers pris au piége, se construisent, comme Dédale, des ailes avec des planchettes liées ensemble; mais ils se brisent sur le pavé et sont changés en pierres.

Exemple curieux de l'ingéniosité populaire. Quant à Manol, au moment où il s'élance, il entend sortir des murailles une plainte étouffée. A cette voix qu'il reconnaît, sa tête se trouble; il tombe du toit et la place de sa chute se creuse en fontaine, « fontaine d'eau claire, amère et salée ; eau mêlée de larmes, de larmes amères. » Tel est le dernier trait de ce petit poëme, si touchant, si naïf, si divers dans sa brièveté.

Le recueil des poésies serbes[1] renferme une pièce analogue sur la fondation de la ville de Scutari. C'est évidemment la même donnée, et quelques-uns des détails les plus expressifs, comme le sourire de la jeune femme qui prend le travail des maçons pour un jeu, y sont reproduits. Mais les différences ne sont pas moins caractéristiques. C'est d'abord une plus grande complication d'incidents et de personnages. Il ne s'agit plus d'un prince, mais de trois rois et de trois frères qui se conforment aux prescriptions capricieuses de la *Vila* (Nymphe des forêts). La victime n'est pas la femme de l'architecte, mais une des trois reines. Ce n'est pas la fatalité qui l'amène, mais la perfidie de sa belle-sœur, à qui le fatal secret a été révélé. Il faut bien convenir que le poëte a trop compté sur la discrétion des maris, en supposant

[1] *Poésies populaires serbes*, A. Dozon.

qu'après l'ordre de la Vila, ils passent une nuit auprès de leurs femmes, et l'on ne peut s'étonner que d'une chose, c'est qu'elles n'aient pas été averties toutes les trois. La douleur du jeune prince est touchante, quand il détourne la tête pour ne plus voir sa femme; mais le supplice de celle-ci est moins attendrissant, parce qu'elle meurt seule : son enfant repose chez elle dans son berceau. Il a fallu que la ballade s'accommodât à cette circonstance. La mère obtient donc de l'architecte qu'il laisse un trou devant sa poitrine et tire par là ses mamelles, afin que le petit Tova puisse s'y allaiter. Qu'elle ait nourri son enfant de la sorte pendant une année et qu'aujourd'hui encore le mur suinte du lait, ce n'est pas ce fait merveilleux qui nous étonne ; mais nous croyons y voir, comme en plusieurs autres traits, une surcharge qui trahit l'imitation, et en tout cas un défaut de goût.

La préoccupation de renchérir sur une donnée connue se retrouve dans les autres poésies serbes qui traitent des sujets semblables aux nôtres. L'horreur déjà si forte que nous inspire le supplice de Kira, atteint les dernières limites par ce fait que le mari, après avoir enduit la malheureuse de cire, de goudron et de poudre et mis le feu aux cheveux, s'assied auprès « et boit du vin frais tandis que sa femme l'éclaire d'une triste lumière. » Il est vrai que le

poëte la suppose complice des Turcs, détruisant ainsi l'intérêt que l'innocence de Kira inspire. Charger les couleurs, compliquer les aventures, substituer l'atroce ou l'étrange aux sentiments tendres et délicats, telles sont les habitudes de la poésie serbe lorsqu'elle se rencontre avec la nôtre sur les mêmes sujets.

La Serbie n'est pas le seul État dont les chants populaires offrent des ressemblances avec ceux de la Roumanie. La fin de la ballade intitulée « le Voile et l'Anneau[1] » se rencontre aussi dans les chants piémontais, portugais, bretons, écossais, grecs et slaves. Les chants de nourrice existent dans tous les pays. Les Bretons ont maudit la peste d'Elliant, comme nous le choléra. Les fêtes de Noël et de Saint-Basile ont inspiré les Grecs aussi bien que nos poëtes, et nos brigands expriment les mêmes sentiments, parfois dans les mêmes termes, que les Klephtes. Une foule de détails, de tournures, de conceptions, forment comme le fond commun de la poésie populaire. Est-ce à dire que nous ayons emprunté ou

[1] Cette fin est ainsi conçue : « Le roi plaça leurs corps dans de riches cercueils et les fit enterrer à côté de l'église : lui, près du saint autel, vers l'orient, elle, près de la porte, vers l'occident. Et du tombeau du jeune prince, il poussa bientôt un beau sapin qui grandit en s'inclinant sur l'église ; et du tombeau de la jeune épouse, il surgit un cep de vigne dont les rameaux flexibles grimpèrent le long des murs pour aller s'entrelacer, le même jour, aux branches du sapin. » (*Ballades et chants populaires*, V.)

transmis ces morceaux et ces idées aux autres peuples? Que les rapports soient une suite de l'imitation : quand il s'agit de pays voisins et associés aux mêmes destinées, il est permis de le croire, et l'on peut, bien que malaisément, rechercher à qui revient l'honneur de l'invention. La date de l'événement rapporté n'est pas une lumière suffisante, parce que la même poésie peut avoir été successivement adaptée à divers faits, comme une lettre circulaire dont on varierait l'adresse. Cependant les caractères intrinsèques du morceau et le secours de l'histoire donnent, en ce cas, l'espoir d'arriver à une conclusion. Mais si les pièces communes appartiennent à des peuples séparés par de longues distances et plus encore par la différence des langues, des mœurs, de la religion; si ces peuples ne se sont point connus et n'ont pu se connaître, que faut-il croire, quand ils nous montrent les mêmes conceptions poétiques? Que ces conceptions sont toutes originales et qu'elles répondent à la communauté de nature de l'espèce humaine. Tous les hommes, à quelque race, à quelque temps, à quelque classe qu'ils appartiennent, placés dans certaines situations, éprouvent les mêmes sentiments. Il est même des émotions que personne ne pourrait s'empêcher de ressentir dans des cas déterminés, ni ressentir autrement que le voisin. Tous les exprimeront

donc à peu près de la même manière, et s'il y a lieu de s'étonner, ce n'est pas qu'il existe entre les poésies populaires quelques ressemblances, c'est qu'elles ne soient pas plus nombreuses.

Quelle que soit d'ailleurs l'origine de l'idée première, chaque peuple révèle son génie par la façon dont il la met en œuvre. A cet égard, nos chants nationaux ne redoutent aucune comparaison. Ils ont sur la plupart des autres l'avantage du goût, de la mesure; peu d'ouvrages, même artificiellement composés, satisfont plus exactement aux convenances de l'art. C'est encore une suite et une preuve de notre descendance. Ni les Turcs, ni les Slaves n'ont pu nous communiquer les habitudes de leur esprit. Les voluptés brutales des uns, les rêves gigantesques ou vaporeux des autres n'ont point altéré parmi nos concitoyens l'idéal des races latines, qui se forme d'une heureuse alliance entre l'imagination et la sensibilité, tempérées par le bon sens.

Il est maintenant aisé de pressentir l'action que l'étude de nos chants nationaux doit exercer sur notre littérature. Nous n'hésitons pas à les offrir, pour la plupart, comme des modèles de composition et de style. Les jeunes poëtes s'y instruiront mieux que dans les traités les plus alambiqués de l'esthétique allemande. Mais ce n'est là, à nos yeux, qu'un mé-

rite secondaire. Le plus heureux effet de la publication de ces chants sera de ramener notre poésie et en général notre littérature à ses sources nationales. Dans l'empressement de goûter et de faire connaître les œuvres étrangères, qui, pendant le sommeil de notre nation, avaient continué de charmer l'Europe, nous avons commencé par beaucoup traduire. De même que les anciens Romains rougirent de leur ignorance après les guerres puniques et n'eurent point de repos qu'ils n'eussent transféré chez eux les lettres et même la langue de la Grèce, comme ils en rapportaient les statues et les tableaux, nous nous sommes approprié par des versions parfois très-heureuses, la plupart des productions étrangères, et surtout celles de la France. Ce travail était d'autant plus utile qu'il apportait dans notre pays le germe des idées modernes et préparait notre affranchissement. Au point de vue de l'art, on ne pouvait suivre d'autre marche. Il faudrait une rencontre bien rare d'hommes de génie pour doter tout d'un coup un pays de chefs-d'œuvre dans tous les genres, quand ce pays a perdu jusqu'à l'usage de son idiome national. Cet idiome, il fallait le polir, lui donner des règles, accomplir un office de grammairien qui se concilie mal avec la fécondité de l'imagination, mais qui n'en est pas moins fructueux. On a dit, non sans raison, qu'Amyot et Vaugelas avaient autant fait

pour la langue française que des écrivains originaux. Qu'on ne nous accuse donc point d'ingratitude pour les hommes illustres qui se sont voués avec succès au rôle de traducteurs; la plupart ont d'ailleurs montré d'autres talents. Mais de la traduction à l'imitation la pente est rapide, et l'imitation mal entendue peut tuer l'originalité. Nous ne remonterons point à Rome, dont la littérature est calquée sur celle de la Grèce. Outre que plusieurs de ces imitations sont des chefs-d'œuvre, il est douteux que les Latins, si longtemps stériles, eussent jamais rien produit par eux-mêmes, et l'on serait mal venu de se plaindre que l'influence grecque ait gêné la liberté de leur génie. Mais voyez ce que les Français ont gagné dans le commerce de l'Espagne et de l'Italie. Leçon plus forte encore et plus appropriée à notre situation: voyez comment l'Allemagne a pu se créer une littérature. Tant qu'elle s'est contentée d'admirer les auteurs français comme ils le méritaient, et de les imiter, elle n'a produit que des copies maladroites, sans grâce et sans couleur. Du jour où des savants patriotes ont rappelé les écrivains à l'étude des antiquités, des mœurs, des idées nationales, la poésie, le théâtre, la philosophie, toutes les sciences, tous les arts se sont développés, et si le génie allemand n'a pas atteint la perfection qui éclate dans les grandes œuvres françaises du dix-septième siècle, il a du

moins imprimé aux siennes le cachet de la force et de l'originalité.

Voilà l'exemple qu'il nous faut suivre. Un peuple qui aspire à se faire un nom dans les lettres doit être pénétré des anciens et du petit nombre des modernes qui ont su réunir la beauté de l'expression à l'éternelle vérité des sentiments et des pensées ; mais le fruit de cette étude doit lui être tourné en substance ; c'est une force qu'il s'est acquise, dont il fera librement un emploi conforme à son propre esprit. Quand il s'est préparé et muni de la sorte, qu'il pense pour son compte, pour les hommes de son temps et de son pays, en s'inspirant de la tradition qui rattache entre eux les différents âges. Le dix-huitième siècle l'avait rompue pour la Roumanie ; des efforts persévérants ont alors été tentés pour nous transformer en rayas grecs ; mais puisque nos ancêtres, obligés de se taire, n'avaient point perdu la mémoire ; puisqu'ils nous ont conservé le souvenir de nos misères et de nos grandeurs, c'est à nous de nous retremper à ces vives fontaines, pures du contact de l'étranger. Déjà plusieurs poëtes l'ont fait avec un talent que la gloire a récompensé. M. Bolintiniano dans ses *Brises d'Orient*, a emprunté plusieurs sujets à d'anciennes légendes et trouvé des accents héroïques pour faire parler la mère d'Étienne le Grand ou Michel le Brave. M. Alexandri, dans ses *Doïnas*, a réuni la vivacité de

la forme moderne à l'intelligence sincère des traditions antiques et composé, sous la figure de Mariora Floriora, un chef-d'œuvre de tendresse, de passion et de profondeur. Notre théâtre, longtemps défrayé par des traductions de pièces étrangères, pour la plupart françaises, commence à faire revivre les grandes figures de notre histoire. Sans parler des efforts de Campineano, Éliade, Aristia et des autres membres de la Société philharmonique, nous saluerons en passant les noms d'Alexandri, Milo, B. A. Urechia, Hajdeu, P. Ghica. Dernièrement encore, M. A. Roques a donné à la scène un drame roumain, la *Mort de Brancovano*. Nous ne pouvons citer tous ceux qui se sont engagés dans cette voie; et d'ailleurs le succès les récompense plus dignement que nos éloges ne pourraient faire.

Qu'on nous entende bien, toutefois; dans une œuvre littéraire, le sujet importe moins que l'inspiration. Nous ne proposons pas seulement de fouiller nos vieilles chroniques pour y trouver des matières d'écolier. Ce serait, à peu de chose près, reprendre l'idée de Mascarille, qui voulait mettre en madrigaux toute l'histoire romaine. Non, tel n'est pas notre conseil. C'est l'esprit des anciens âges qu'il faut faire revivre dans le nôtre. Il faut que le spectacle des grandeurs et des vertus antiques anime le patriotisme; que le cœur s'éprenne pour

cette terre si charmante et si forte, pour cette gloire si vaillante, pour des malheurs si noblement réparés. Alors seulement l'écrivain sera digne de tracer son nom à côté du nom de nos grands hommes, et, quelque sujet qu'il traite, on y reconnaîtra l'esprit et le cœur du Roumain.

De même qu'ils conservaient les hauts faits et l'histoire de nos pères, nos chants nationaux nous ont gardé le dépôt de la langue nationale; à ce titre encore ils sont d'un prix inestimable. Il ne convient pas d'entrer ici dans les détails d'une question que l'Académie de Bucharest décidera avec plus de compétence. Mais on se doute bien que la langue d'un pays tant de fois et si longtemps occupé par l'ennemi a dû subir aussi bien des altérations. Les mots grecs et slavons ont envahi son domaine, et, plus opiniâtres que les soldats, ils sont restés après l'évacuation. Or les avis diffèrent sur la façon de les expulser et de pourvoir à leur remplacement. Les uns proposent de les proscrire en masse, en compagnie des autres étrangers, de quelque pays qu'ils soient. Quelques-uns plaident en leur faveur les circonstances atténuantes; ils font valoir les services que ces mots ont rendus et peuvent rendre encore. On ne les écoute guère, s'il faut en juger par le travail que l'Académie a commencé. Nous sera-t-il permis de proposer un

compromis entre les opinions extrêmes? Ce sont nos chants nationaux qui nous le suggèrent. Il nous semble qu'après avoir relevé tous les mots de la langue actuelle, quelle qu'en soit l'origine, il conviendrait de les diviser en trois catégories : dans la première on placerait tous ceux qui sont indubitablement roumains ; ceux-là seraient admis sans conteste, à la seule condition de se soumettre désormais aux règles de l'orthographe et de la grammaire ; on rangerait, dans la seconde classe, les mots étrangers dont la langue roumaine offre les synonymes ; ils sont nombreux, car les peuples empruntent autant par caprice que par besoin. C'est ici que les poésies, les contes, les chroniques, tous les anciens monuments seraient d'un grand secours. En les dépouillant avec soin, en étudiant les lois qui y règlent la formation, la composition, l'alliance des mots, on enrichirait cette liste, dont chaque article contiendrait la condamnation d'un intrus. Quant à ceux qui sont d'un usage indispensable, s'ils n'ont point d'équivalent en roumain, j'avoue que, dût-on m'accuser de manquer de patriotisme, je les conserverais plutôt que de créer de toutes pièces des mots que peut-être l'usage ne ratifiera pas. Sans doute, c'est une épigramme irrévérencieuse qu'un esprit satirique s'est permise en publiant le menu d'un banquet académique qui fut donné à Bucharest

le 15 septembre, l'an 2614 de la fondation de Rome; mais les adversaires du néologisme à outrance paraissent alléguer des arguments sérieux. Sans parler du reproche de pédantisme auquel les néologistes s'exposent, ils ne tiennent pas assez de compte de l'usage et des habitudes. Ils énervent la langue, au lieu de l'amender; ils la mettent dans un état de pléthore qui lui ôtera toute liberté de mouvement et d'allure. Il en est des mots comme des familles qui, après un long séjour sur la terre roumaine, ont reçu la nationalité; elles jouissent des mêmes droits que les autres citoyens. Les chefs de l'État ne peuvent rien pour le bien du pays sans le concours du peuple; pourquoi les condamner, par l'emploi d'une langue savante, à l'isolement, à l'impuissance d'opérer les réformes souhaitables? Voit-on que les Anglais, par haine de la France, aient chassé de leur langue tous les mots français? Qui essayerait de ramener le français à la pureté de son origine? A quelle époque croit-on que les colons de la Dacie aient parlé purement latin? Le travail des grammairiens se borne à des constatations et à des conseils; c'est aux écrivains qu'il appartient d'épurer et d'enrichir la langue par une sage appréciation de ses ressources.

On ne peut guère opposer à ces raisons que la nécessité! La langue est pauvre; cela n'est que trop

vrai et trop aisé à comprendre. Eh bien! qu'on laisse à la pratique journalière le soin de l'enrichir[1]. Si l'Académie française était venue avant Ronsard, et qu'elle eût entrepris sa tâche, elle eût probablement échoué comme lui, car, « en fait de langue, on ne vient à bout de rien, sans l'aveu des gens pour lesquels on écrit. » Surtout qu'on lise avec soin nos poésies nationales; qu'on se mette courageusement à la poursuite de celles que M. Alexandri n'a pu atteindre; que l'on étudie le peuple et son langage, que l'on découvre, sous la rouille d'une mauvaise prononciation, d'excellents mots qu'un peu de soin fera reluire, et on formera un vocabulaire varié sans disparate, qui répondra à toutes les exigences de la pensée. Nous avons quitté le caftan et le calpac; est-ce pour endosser la tunique et la toge du sénateur ro-

[1] Ce n'est pas que nous approuvions la manie de franciser et d'italianiser ou de germaniser notre langue en donnant la terminaison roumaine à des mots étrangers, comme le font bien des personnes, surtout celles qui ont fait leurs études hors du pays. Ce n'est point là enrichir la langue, c'est la dénaturer. Notre Académie peut, à cet égard, exercer une heureuse influence en activant la publication de son *Dictionnaire* et en favorisant les auteurs qui gardent les saines traditions et la pureté de la langue. Nous nous adressons à tous ceux dont l'exemple fait loi pour le peuple, aux professeurs, aux avocats, aux journalistes, aux orateurs politiques. Il y a souvent plus de négligence que de nécessité à prendre les termes d'une langue étrangère; et quant aux mots nouveaux dont ils auront vraiment besoin, ils devront les demander d'abord au latin et ne recourir qu'à son défaut aux langues néo-latines.

main? Interrogeons nos pères dans les œuvres qu'ils nous ont laissées. Ils nous parlent par leurs poésies. Ils peuvent nous fournir les sujets qui inspirent, l'esprit qui vivifie, les mots qui expriment. Quelle étude promet, avec plus de plaisir, un profit plus assuré?

CONCLUSION

Nous voici parvenu au terme de ce travail qui nous a procuré de si douces jouissances. Évoquer devant soi tant de siècles et de grands hommes, s'animer aux chants de triomphe ou recueillir pieusement la plainte résignée d'un peuple, passer de longues heures en tête-à-tête avec un livre dont chaque page réfléchit un site, une gloire ou une souffrance de la patrie, c'est là un plaisir bien vif ajouté au charme habituel de l'étude. Nous avons entr'ouvert le palais des princes, suivi le paysan dans sa hutte et le bandit à travers les montagnes et les forêts; partout nous avons trouvé l'image vivante d'une noble nation.

Nous avons reconnu dans nos poésies les caractères communs à toutes les œuvres populaires, avec

un cachet d'incontestable originalité. Rien qui étonne par la singularité ou l'audace; mais, au contraire, un sens exquis de la proportion et de la convenance. La force ne manque point à quelques-uns de ces morceaux, non plus que le mouvement et la couleur; mais le trait dominant, c'est la douceur et la grâce. On y découvre un naturel tendre, porté au dévouement et que le malheur n'a point aigri. Aucune peinture, quelque flatteuse qu'elle fût, ne donnerait une idée aussi favorable de notre peuple.

Comme le sol natal, la famille et Dieu sont les grands et nobles objets des affections humaines, nous avons recherché quels sentiments ils inspiraient à nos pères. Un patriotisme nourri par la diversité des spectacles, transmis avec le sang, entretenu par les épreuves; un besoin d'aimer, trop vif peut-être dans la jeunesse, mais capable, dans l'âge mûr, des efforts et des sacrifices que réclame la pratique de la vie; une dévotion peu éclairée, mais tolérante, des superstitions empreintes de l'esprit païen, des usages naïfs et poétiques; ces traits composent une physionomie aimable et grave, où l'honnêteté surnage à l'esprit et à la passion.

Nous avons suivi les destinées de ce peuple, depuis les souvenirs toujours présents qu'il a gardés de ses fondateurs. Les Grecs modernes, si riches de poésies nationales, ne sauraient nous disputer l'avantage

de posséder des œuvres dont la forme première, sinon la rédaction actuelle, remonte pour le moins au quatorzième siècle. Depuis lors, la chaîne poétique se déroule sans interruption, et chaque siècle y ajoute un ou plusieurs anneaux. Les bons instincts du Roumain se manifestent dans l'équité avec laquelle il assigne le blâme ou l'éloge, réservant sa sympathie pour les héros qui ont travaillé à la grandeur du pays. A travers tous les désastres, il conserve la conscience de son origine et du rôle que lui confie le monde civilisé ; il lutte de toutes ses forces contre les barbares, de quelque point de l'horizon qu'ils viennent. Quand sa faiblesse et son isolement l'obligent à déposer les armes, il ne se confond point avec les vainqueurs ; si on a pu le vaincre, on ne pourra le forcer ; il emporte dans les bois l'image de la patrie ou la cache au fond de sa cabane et il enseigne à ses enfants à l'adorer. Les fils n'ont point trompé l'attente des pères.

Ainsi ce peuple a vécu contre la vraisemblance par la force d'une idée. « Il se croit Romain, dit M. Michelet, il porte l'aigle romaine. Il se sent parent de Trajan. » Ce sentiment ne serait qu'un orgueil plus ou moins légitime, s'il n'expliquait notre histoire et ne nous prescrivait nos devoirs pour l'avenir. Quand nous montrons partout, dans nos monuments, dans notre langue, dans notre âme les preuves de notre

filiation, nous ne cédons pas à la vanité puérile de draper notre faiblesse dans la pourpre du peuple-roi. C'est pour nous une chose grave d'être les fils de Rome; ce nom est un péril aussi bien qu'un honneur; nos ancêtres l'ont compris de la sorte, et ils en ont rempli les obligations. « Qui ne sait, dit Démosthène, que les Thébains, que les Lacédémoniens, que le roi de Perse, nous auraient volontiers laissé toutes nos possessions, nous auraient même accordé toutes nos demandes, si nous avions voulu recevoir la loi... Mais non, on n'a jamais pu persuader à la république d'Athènes de s'attacher à des peuples puissants, mais injustes, d'acheter son salut au prix de la liberté[1]. » Nous pouvons nous rendre le même témoignage, et peut-être la présente étude contribuera-t-elle à mettre cette vérité dans tout son jour.

Nous en avons écarté à dessein les questions de pure érudition, auxquelles nous ne pouvions donner de solution satisfaisante. Elles ne nous échappent pas, et nos efforts postérieurs tendront à en éclaircir quelques-unes; mais peut-être est-il trop tôt pour attirer notre pays dans la voie des curiosités savantes. Notre ambition est de lui apprendre à apprécier comme il le mérite cet héritage de nos pères, et de

[1] *Discours sur la couronne.*

substituer une estime réfléchie aux formules banales de l'admiration obligatoire. Le premier devoir d'un peuple comme d'un homme, est de se connaître soi-même. Surtout les générations chargées d'une tâche difficile ont besoin d'envisager ce qu'on a fait et souffert avant elles ; elles apprennent ainsi à éviter les fautes, à ne rien tenter d'impossible et à se roidir contre les difficultés. Il n'est pas une classe de citoyens qui ne trouve à profiter dans la lecture de ces chants. Le peuple, trop prompt quelquefois à oublier les misères passées, s'attachera davantage à un ordre de choses qui lui a rendu le bien-être et la dignité. Les hommes considérables par leur crédit ou leur fortune verront que les divisions des grands et la rivalité des provinces ont causé presque tous les malheurs de la patrie. Les chefs de l'Etat voudront se faire aimer d'un peuple qui n'oublie aucun de ses bienfaiteurs, non plus qu'aucune de ses gloires. La politique nationale apparaît là avec une évidence irrésistible; la Roumanie n'a jamais varié dans sa volonté de vivre libre, sans inquiéter personne, pour le salut de l'Europe et de la civilisation.

Que si nous avions pu convaincre nos jeunes écrivains que nos chants nationaux sont une source inépuisable d'inspirations originales et qu'ils gagneront plus dans leur étude que dans l'imitation des plus brillants ouvrages de l'étranger, nous nous

joaillier fait pour des pierres précieuses. J'ai respecté le sujet, le style, la forme et même plusieurs rimes incorrectes, qui font partie de leur caractère. Loin donc de les avoir arrangées conformément au goût moderne, je les ai conservées comme des bijoux d'or que j'aurais trouvés couverts de rouille et aplatis. J'en ai fait disparaître les taches et leur ai rendu leur éclat primitif. Voilà tout mon mérite. Le trésor appartient au peuple, qui seul était capable de produire des merveilles si originales.

« Je sais que les Français se défient des poésies populaires venues de l'étranger depuis que M. Prosper Mérimée a publié, sous le titre de *Guzla*, une collection de chants illyriens composés par lui-même. Mais on peut être persuadé que si la nature bienveillante m'avait doué d'un génie assez puissant pour composer une *Mioritsa*, un *Toma Alimoche*, un *Mihu Copilulu*, etc., je m'en serais fait honneur, et j'aurais été assez égoïste pour les publier sous mon nom. »

TABLE DES MATIÈRES

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.